



Bulletin 2022



Lenin-Statue im ukrainischen Kramatorsk. Sowjetische Postkarte.

Die Sowjetunion als Imperium

Beiträge zu Belarus, Zentralasien, Lettland und der Ukraine

Histoire postcoloniale

Le «déboulonnage» des statues • Vergleichende Genozidforschung

Zürich – Aargau – Suisse

Projekte von Geschichtslehrpersonen

Toussaint Louverture

Rezensiert: die neue Biografie über den «Black Spartacus»

Inhalt • Sommaire

Editorial français / deutsch	3/4
ARTIKEL	
Entstehung und Struktur der Sowjetunion. Ein Überblick <i>Laura Truniger</i>	6
Wie «rückständig» war das sowjetische Taschkent? <i>Benjamin Kaelin</i>	11
Macht und Verweigerung. Sowjetische Sprachenpolitik im «borderland» Belarus <i>Julia Zuber</i>	16
«Man kann sich nur selbst modernisieren». Die Sowjetunion als Kolonialreich <i>Interview mit Botakoz Kassymbekova</i>	22
Vergleichen und Erinnern. Die postkoloniale Wende in der Holocaustforschung <i>Sebastian Bott</i>	28
QUELLEN FÜR DEN UNTERRICHT	
Gegen die Russifizierung Lettlands. Der «Brief der 17 lettischen Kommunisten» von 1971 <i>Eva Maeder</i>	35
Ukrainische Ego-Dokumente 1930–1945. Stalinismus, deutsche Okkupation und Fronteinsatz <i>Vitali Basisty / Valentin Schönherr</i>	45
PROJETS • PROJEKTE	
Le « déboulonnage » des statues en classe d’histoire <i>Sébastien Abbet / Damien Cerutti</i>	52
Die neue Website www.rämibühl.ch – lokal, regional, global <i>Ottavio Clavuot</i>	57
Vom Neumarkt 13 bis nach Timbuktu – geschichtsunterricht-postkolonial.ch <i>Ashkira Darman</i>	60
Le nouvel Atlas historique de la Suisse / Der neue Historische Atlas der Schweiz <i>Marco Zanoli</i>	63/67
Experimentierfeld der Moderne – Das Projekt ZEITGESCHICHTE AARGAU 1950–2000 <i>Patrick Zehnder</i>	71
REZENSION	
«Black Spartacus» – die neue Biografie über Toussaint Louverture	74
VSGS	
Bellinzona – Eindrücke von der Jahresexkursion 2021	76
Protokoll der Generalversammlung 2021	77
Rapport annuel du comité 2021/22 / Jahresbericht des Vorstands 2021/22	79/81
Erfolgsrechnung 2022 • Impressum	83

Editorial

Chères et chers membres de la SSPH,

L'historienne munichoise spécialiste de l'Europe de l'Est Franziska Davies a récemment qualifié la politique ukrainienne de Vladimir Poutine de « néo-impériale ». En effet, le président autoritaire conteste non seulement l'égalité des droits à l'État ukrainien en tant que membre souverain de la communauté internationale, mais il nie également l'existence d'une nation ukrainienne indépendante et donc sa raison d'être. Il prétend vouloir renverser le gouvernement élu démocratiquement d'un autre État et laisser mener une guerre d'agression à cette fin. Il s'agit d'impérialisme dans sa forme la plus violente.

Vladimir Poutine justifie l'action de la Russie, qui viole les droits de l'homme et les droits internationaux, en donnant des arguments historiques, s'appuyant tantôt sur la Rus' médiévale, sur l'Empire russe tsariste, mais aussi sur l'Union soviétique. Depuis la chute de l'Union soviétique, la politique russe peut être effectivement interprétée comme une tentative de restauration des sphères d'influence soviétiques partout où l'occasion se présente – pour ne citer que quelques exemples : déjà en 1992 en Transnistrie, puis en Tchétchénie, en Géorgie, en Biélorussie et en Ukraine.

Le caractère politique de l'Union soviétique elle-même est ainsi révélée. Nous nous sommes longtemps appliqués à considérer l'Union soviétique comme une des dictatures les plus dévastatrices de l'histoire mondiale tout en lui prêtant certaines performances en matière de modernisation. L'Union soviétique en tant qu'empire était une approche moins prononcée jusqu'à récemment. Le bulletin 2022 est donc consacré à la question de savoir si et dans quelle mesure l'Union soviétique, fondée il y a presque 100 ans, en décembre 1922, peut être considérée comme un empire.

Laura Truniger donne une vue d'ensemble concise sur la naissance et la structure de l'Union soviétique. Benjamin Kaelin se penche sur l'exemple de Tachkent et la politique d'urbanisme soviétique dans le champ de tension entre le centre et la périphérie. Julia Zuber se consacre à l'histoire de la langue biélorusse, tantôt promue, tantôt repoussée par Moscou. Dans un entretien, l'historienne kazakhe Botakoz Kassymbekova se révèle très sceptique sur la question de savoir si l'Union soviétique a été réellement modernisatrice et décrit la politique soviétique non seulement comme impériale, mais aussi comme coloniale, du moins pour l'Asie centrale. De plus, deux sources plus longues et difficiles d'accès mettent en lumière les conflits entre Moscou et la direction du Parti Communiste à Riga, en Lettonie, et reflètent les expériences ukrainiennes dans les années 1930 et 1940.

Comme toujours dans notre magazine, nous vous offrons également un grand nombre d'articles hors du thème principal. Sebastian Bott étudie de façon approfondie les débats sur la comparabilité de l'Holocauste et des génocides coloniaux. Une recension se penche sur la nouvelle biographie de Toussaint Louverture, leader de la révolution haïtienne. Nous nous réjouissons particulièrement de pouvoir introduire une nouvelle rubrique : des enseignant-e-s en histoire en Suisse ont la possibilité de présenter leurs projets hors enseignement, tels que des sites web ou des livres. Sébastien Abbet et Damien Cerutti, Ottavio Clavuot, Ashkira Darman, Marco Zanolli et Patrick Zehnder ouvrent le bal. Vous êtes cordialement invités à parler de vos propres projets dans les prochaines années, si vous le souhaitez.

Cette année associative a également été marquée par la grande réforme gymnasiale EVGM. Nous nous sommes notamment engagés activement dans le projet partiel de la réforme RRM et nous avons hâte de voir la décision définitive suite à la consultation et comment celle-ci sera mise en œuvre dans les

cantons. Dans ce contexte, nous sommes extrêmement heureux d'avoir mené une étroite collaboration avec la Société suisse d'histoire (SSH) qui a notamment œuvré à la création d'un groupe parlementaire Histoire. Vous pourrez en lire davantage dans notre rapport annuel.

La réforme montre clairement l'importance d'une association nationale. Nous constatons avec joie la hausse du nombre de nos membres cette année encore, notamment grâce à une sollicitation active de nos membres qui sont convaincus de notre travail et qui nous recommandent. Nous vous en remercions chaleureusement. A l'avenir, nous souhaitons être encore mieux représentés dans les différentes régions linguistiques. Les personnes souhaitant en savoir plus sur la réforme ou sur l'avenir de l'association ont la possibilité de participer à l'excursion (AG comprise) les 18/19 novembre à Berne. Puisque la réforme a été la thématique dominante de toutes les newsletters et prises de positions, nous avons renoncé à en reparler dans le bulletin.

Nous vous adressons tous nos vœux sur le plan professionnel comme privé et vous souhaitons une bonne lecture.

Martin Pryde, président

Valentin Schönherr, vice-président

Liebe Mitglieder des VSGS

Als «neo-imperial» bezeichnete die Münchner Osteuropa-Historikerin Franziska Davies kürzlich die Ukraine-Politik Wladimir Putins. In der Tat spricht der autoritäre Präsident nicht nur dem ukrainischen Staat die Gleichberechtigung als souveränes Mitglied der Weltgemeinschaft ab, sondern er bestreitet die Existenz einer eigenständigen ukrainischen Nation und damit gleich auch deren Existenzberechtigung. Er masst sich an, die demokratisch gewählte Regierung eines anderen Staates absetzen zu wollen, und lässt dazu einen Angriffskrieg führen. Das ist Imperialismus in seiner extrem gewalttätigen Form.

Putin rechtfertigt das völker- und menschenrechtswidrige Vorgehen Russlands gern mit historischen Argumenten und greift dabei mal auf die mittelalterliche Rus', mal auf das zaristische Russländische Imperium, aber auch auf die Sowjetunion zurück. Tatsächlich lässt sich die russische Politik seit dem Zerfall der Sowjetunion als Versuch interpretieren, die sowjetischen Einflussphären überall dort wieder herzustellen, wo sich die Gelegenheit dazu bietet – schon 1992 in Transnistrien, in der Folge in Tschetschenien, Georgien, Belarus und der Ukraine, um nur einige Beispiele zu nennen.

Damit gerät auch der politische Charakter der Sowjetunion selbst in den Blick. Wir hatten uns lange darin geübt, die Sowjetunion zwar als eine der opferreichsten Diktaturen der Weltgeschichte zu betrachten, ihr aber auch gewisse modernisierende Leistungen zuzuschreiben. Die Sowjetunion als Imperium – das hingegen war bis vor kurzem noch eine weniger prominente Sichtweise. Das Bulletin 2022 widmet sich daher der Frage, ob und inwiefern die Sowjetunion, die gerade vor 100 Jahren, im Dezember 1922, gegründet wurde, als Imperium betrachtet werden kann.

Laura Truniger bietet einen konzisen Überblick über Entstehung und Struktur der Sowjetunion. Benjamin Kaelin geht am Beispiel Taschkents der sowjetischen Städtebaupolitik im Spannungsverhältnis zwischen Zentrale und Peripherie nach. Julia Zuber beschäftigt sich mit der Geschichte der belarusischen Sprache, die von Moskau mal gefördert, mal zurückgedrängt wurde. Die kasachische Historikerin Botakoz Kassymbekova zeigt sich im Interview sehr skeptisch, ob die Sowjetunion überhaupt modernisierend gewirkt hat, und beschreibt die sowjetische Politik nicht nur als imperial, sondern als kolonial – zumindest für Zentralasien. Zudem werden zwei längere, schwer zugängliche Quellen präsentiert, die Konflikte zwischen Moskau und der KP-Führung im lettischen Riga beleuchten und ukrainische Erfahrungen der 1930er und 40er Jahre spiegeln.

Wie immer bieten wir Ihnen in unserem Magazin auch eine Fülle von Beiträgen ausserhalb des Schwerpunktthemas. Sebastian Bott hat sich intensiv mit der Debatte um die Vergleichbarkeit von Holocaust und kolonialen Genoziden befasst. Eine Rezension beleuchtet die neue Biografie des haitianischen Revolutionsführers Toussaint Louverture. Besonders freut uns, dass wir eine neue Rubrik einführen können: Schweizer Geschichtslehrpersonen erhalten Gelegenheit, ihre ausserunterrichtlichen Projekte wie Websites oder Bücher vorzustellen. Den Anfang machen Sébastien Abbet und Damien Cerutti, Ottavio Clavuot, Ashkira Darman, Marco Zanolli und Patrick Zehnder. Wenn Sie in den kommenden Jahren Ihre eigenen Projekte bekannt machen wollen, sind Sie dazu herzlich eingeladen.

Auch dieses Vereinsjahr war geprägt von der grossen Gymnasialreform WEGM. Wir haben uns insbesondere beim Teilprojekt der MAR-Reform aktiv eingebracht und sind gespannt, was nach der Vernehmlassung definitiv beschlossen und dann in den Kantonen umgesetzt wird. In diesem Zusammenhang freuen wir uns ausserordentlich über die enge Zusammenarbeit mit der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte (SGG), welche unter anderem zur Gründung einer parlamentarischen Gruppe Geschichte führte. Alles weitere dazu können Sie gerne im Jahresbericht nachlesen.

Die Reform zeigt in aller Deutlichkeit, weshalb es einen nationalen Verein braucht. Wir freuen uns, dass unsere Mitgliederzahl auch in diesem Jahr leicht gestiegen ist – dies insbesondere dank aktiver Werbung unserer Mitglieder, welche von unserer Arbeit überzeugt sind und uns weiterempfehlen. Dafür danken wir Ihnen herzlich. Künftig wollen wir in den unterschiedlichen Sprachregionen noch besser vertreten sein. Wer sich genauer über die Reform oder die Vereinszukunft austauschen will, hat an der Exkursion inkl. GV am 18./19. November in Bern die nächste Gelegenheit. Da die Reform ein dominierendes Thema aller Newsletter und Stellungnahmen war, haben wir darauf verzichtet, im Bulletin noch einmal darauf zu sprechen kommen.

Wir wünschen Ihnen beruflich und privat alles Gute und eine anregende Lektüre.

Martin Pryde, Präsident

Valentin Schönherr, Vizepräsident

Entstehung und Struktur der Sowjetunion

Ein Überblick

Laura Truniger

Wie war die Sowjetunion aufgebaut? Wie relevant war die von der Verfassung vorgesehene föderale Struktur? In wessen Händen lag die Macht? Der folgende Beitrag bietet einen Überblick über ein Staatswesen, das gerade in seiner frühen Phase grössere Wandlungen durchmachte, als gemeinhin bekannt ist.

Vor 100 Jahren, am 30. Dezember 1922, wurde der Unionsvertrag zur Gründung der Union der Sozialistischen Sowjetrepubliken (UdSSR; russ. Sojuz Sovetskich Socialističeskich Respublik, kurz: SSSR) durch vier Unionsrepubliken ratifiziert: die Russische (RSFSR), die Belarussische (BSSR), die Ukrainische (USSR) und die Transkaukasische Sowjetrepublik (ZSFSR). Bereits Ende der 20er Jahre wurden weitere Gebiete der Sowjetunion zu Unionsrepubliken erhoben: Die Autonome Republik Turkestan sowie die Volksrepubliken Buchara und Choresm in Zentralasien mussten neuen sowjetischen Verwaltungseinheiten weichen.¹ Bis 1936 entstanden in Zentralasien die fünf Unionsrepubliken Usbekistan und Turkmenistan (1924/25) und Tadschikistan (1929) sowie Kasachstan und Kirgisien (1936). Mit der Spaltung der transkaukasischen Unionsrepublik in die drei Einheiten Georgien, Armenien und Aserbaidschan (1936) gab es nun insgesamt elf Unionsrepubliken. Spätere territoriale Zugewinne wie die Moldauische, die Lettische, die Estnische und die Litauische Unionsrepublik waren das Resultat des geheimen Zusatzprotokolls des Hitler-Stalin-Pakts, das besagte Gebiete der sowjetischen Einflussphäre zusprach. Als Beispiel sei

Lettland genannt, das sich 1939 gezwungen sah, einen Beistandspakt mit der Sowjetunion zu unterzeichnen. Rotarmisten marschierten auf, und nach der Installation einer prosowjetischen Regierung beantragte diese die Aufnahme Lettlands in die Union.² Bis heute birgt die Frage der Angliederung Konfliktpotenzial: Während Lettland von einer «Okkupation» spricht, wertet es Russland als Stationierung von Truppen «[...] nach internationalem Konsens und Absprachen mit den Führungen der drei Länder».³

Finnland blieb unabhängig, musste im Winterkrieg 1939/40 gegen die Sowjetunion aber Gebiete abtreten, die zusammen mit Gebieten der RSFSR kurzzeitig eine sechzehnte Unionsrepublik bildeten. Die Gründung der Karelo-Finnischen SSR (1940–1956) liess die Möglichkeit einer Integration Finnlands in die UdSSR weiterhin offen. 1956 wurde die Unionsrepublik jedoch wieder aufgelöst und als Karelische Autonome Sozialistische Sowjetrepublik (Karelische ASSR) der RSFSR angegliedert.

Das Fundament: die Räte (Sowjets)

Die Sowjets stellen keine eigentliche Erfindung der Bol'sheviki dar.⁴ Sie waren um 1905 als Arbeiter- und Soldatenräte (später auch Räte der Bauern und der Intelligenz) entstandene «Standesvertretungen», die unterschiedliche linke Strömungen in sich vereinten. Als der Zar 1917 in Folge der Februarrevolution abdankte, einigten sich ein provisorisches Komitee⁵ und der Petrograder Sowjet⁶ auf eine Übergangsregierung. Diese hatte nur wenige Monate Bestand. Zunehmend entwickelte sich der Petrograder

¹ Vgl. Kappeler, 2019, S. 301 f.

² Ein fast identisches Vorgehen erlebten die anderen zwei baltischen Staaten. Auch in Litauen und Estland führte ein Pakt zur Stationierung von Rotarmisten und Scheinwahlen zur Aufnahme der beiden Staaten in die Sowjetunion.

³ Radio Liberty, 1998. <Newsline - January 20, 1998 (rferl.org)>, [08.08.2022]. «[...] Soviet troops were stationed in the Baltics in keeping with international accords and with the agreement of the three countries' leaderships.»

⁴ Die Bol'sheviki, wie auch die Men'sheviki, gingen aus der SDAPR (Sozialdemokratische Arbeiterpartei Russlands) hervor, wobei die bolschewistische Fraktion unter Lenin auf dem 2. Parteitag

1903 die Mehrheit (russ. bol'sinstvo) und die Men'sheviki die Minderheit (russ. men'sinstvo) bildeten.

⁵ Das provisorische Komitee bestand aus Abgeordneten der Duma, die 1905 vom Zaren einberufen wurde und die der Zar mit seiner Abdankung eigentlich auflösen wollte. Der Einfluss der Duma blieb während der Zarenzeit deutlich eingeschränkt. So liess Zar Nikolaj II. die Duma zweimal auflösen (1906, 1907), weil er die Wahlergebnisse nicht guthiess. Vgl. Schattenberg, 2014, S. 7.

⁶ Von 1914–1924 hiess das heutige St. Petersburg «Petrograd». Der ursprüngliche Name St. Petersburg schien angesichts des Krieges zu deutsch und damit zunehmend unpassend.

Sowjet zu einer Parallelinstitution, der sich gegen die Entschlüsse der Übergangsregierung stellte, wenn diese nicht den Vorstellungen der Sowjets entsprachen. Zunächst noch in der Minderheit, konnte die bolschewistische Fraktion der Sozialdemokratischen Arbeiterpartei Russlands (SDAPR, russ. РСДРП)⁷ den Petrograder Sowjet als Sprungbrett für sich nutzen. Schon wenige Monate später gelang es ihnen, sich an die Spitze zu setzen und die provisorische Regierung aufzulösen.

Es waren eine Reihe von Faktoren, die den Bol'sheviki in die Hände spielten: Unter anderem schieden die meisten Mitglieder anderer Parteien aus Protest über den «bewaffneten Aufstand» der Bol'sheviki vom 25. Oktober (julianischer Kalender) beziehungsweise 7. November (gregorianischer Kalender) aus dem Zweiten Allrussischen Sowjetkongress aus. Daneben hielt in der Bevölkerung Kriegsmüdigkeit Einzug. Es waren wohl die Bol'sheviki, denen es am besten gelang, einen Ausweg für ein von Krieg versehrtes Land aufzuzeigen.

Das sowjetische Verwaltungssystem und die Nationalitätenfrage

Schon früh setzten die Bol'sheviki die Nationalitätenfrage weit oben auf ihre Agenda.⁸ Im Kampf gegen die «Imperialisten» des Zarenreichs hatten die nationalen Bewegungen, die durch den Zerfall des Vielvölkerreichs Aufwind erfuhren, und die Bol'sheviki einen gemeinsamen Nenner gefunden, der jedoch nur von kurzer Dauer war. Erstere strebten Unabhängigkeit oder zumindest mehr Mitspracherecht und Autonomie an, während letztere auf einen «sozialistischen Gesamtstaat»⁹ hinarbeiteten.

⁷ РСДРП bedeutet «Российская социал-демократическая рабочая партия». Erst ab 1918 wurde die Partei als «Кommunistische Partei Russlands (Bol'sheviki)» bezeichnet. Aus ihr entstand wiederum die spätere «Kommunistische Partei der Sowjetunion»



«Es lebe die Einheit und Brüderlichkeit der Werktätigen aller Nationalitäten der UdSSR». Sowjetisches Plakat, o. J.

Quelle: Osteuropäische Bibliothek Zürich, Plakatsammlung 1977

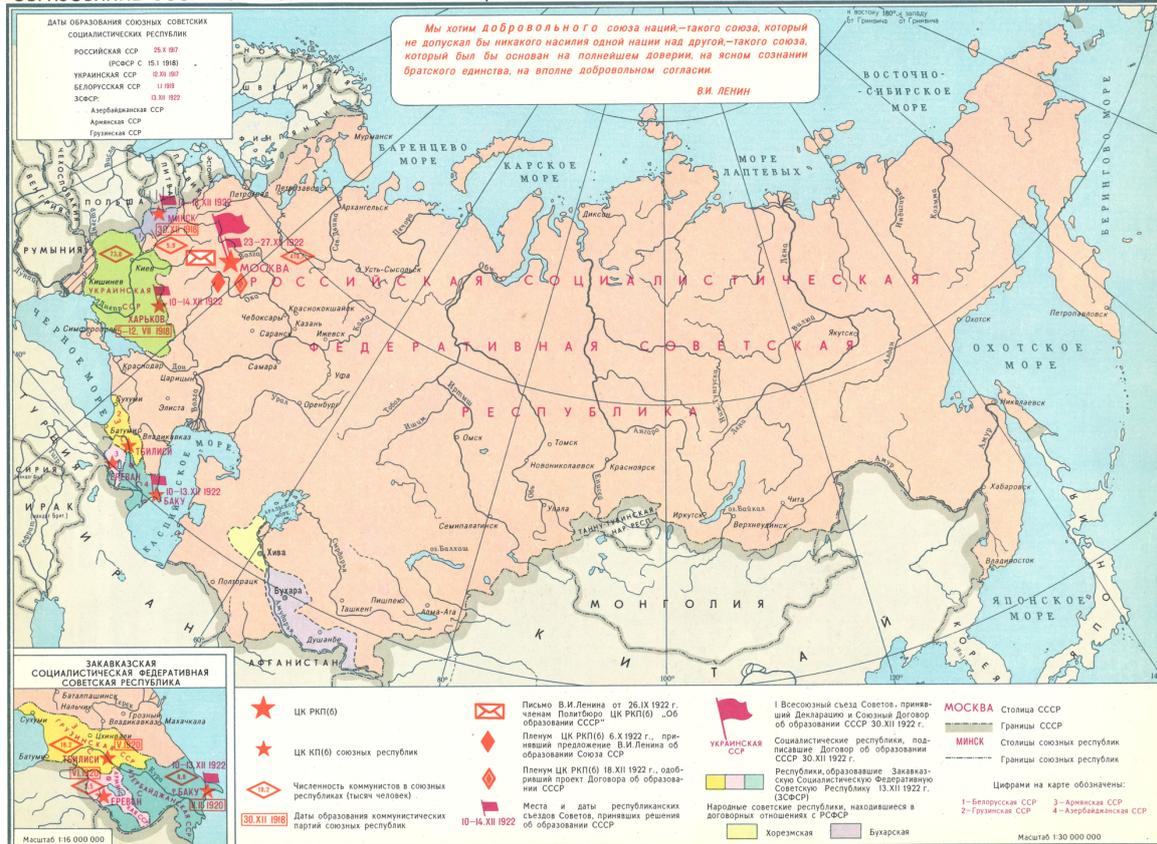
Die Bol'sheviki räumten den Nationalitäten innerhalb der Sowjetunion gewisse territoriale Autonomie ein, um Sympathien in eigener Sache zu wecken, Stabilität zu schaffen und nicht zuletzt, um nach aussen hin als Vorbild zu fungieren. Lenin verwendete in diesem Zusammenhang die Formulierung «Selbstbestimmungsrecht der Völker», die bekanntlich auch von US-Präsident Woodrow Wilson gebraucht

(KPdSU; russ. Kommunističeskaja partija Sovetskogo Sojuza; kurz: КПСС)

⁸ Stalin wurde 1917 zum Leiter des Volkskommissariats für Nationalitätenfragen.

⁹ Hildermeier, 2017, S. 209.

ОБРАЗОВАНИЕ СССР – ТОРЖЕСТВО ЛЕНИНСКОЙ НАЦИОНАЛЬНОЙ ПОЛИТИКИ



«Die Bildung der UdSSR – das Werk Leninscher Nationalitätenpolitik» – Historische Karte der frühen Sowjetunion.

Quelle: Glavnoe upravlenie geodezii i kartografii pri Sovete Ministrov SSSR, in: Institut Marksizma-Leninizma pri CK KPSS: Istorija Kommunističeskoj Partii Sovetskogo Sojuza, Moskva 1976, S. 63.

wurde und am Kriegsende viele Hoffnungen weckte¹⁰. Die Bol'sheviki ersetzten die territorialen Bezeichnungen der Zarenzeit durch eigene und trieben die sogenannte «Korenizacija» (dt. Einwurzelung) voran. Sie förderten lokale Eliten, ihre Kultur und Sprache, um die Bande zwischen den Sowjetvölkern zu festigen.¹¹ Letzten Endes sollte der Sozialismus ohnehin die Nationalitäten überwinden und ein einziges Sowjetvolk schaffen – kurz eine «nachnationale proletarisch-internationalistische»¹² Ordnung. In der Praxis stellte die Aufteilung der Verwaltungseinheiten für die Bol'sheviki eine grosse Herausforderung dar, nicht nur, weil die sozialistische Ideologie keine nationalen Einheiten vorsah, sondern primär, da Gebietszuweisungen nach Nationalitäten in einer «ethnischen Gemengelage»¹³, wie auf den Gebieten der Sowjetunion, kaum zu erreichen war.

Territorien wurden als administrative Einheiten Titularnationen zugesprochen, obwohl die ihnen zugestandenen Gebiete meist ethnisch heterogen waren. Grenzziehungen wurden aufgrund unterschiedlicher Kriterien vorgenommen: Verkehrstechnische, infrastrukturelle oder wirtschaftliche Überlegungen flossen neben ethnisch-nationalen Fragen in die Grenzziehung mit ein, um die neuen Verwaltungseinheiten möglichst funktional zu gestalten. Diese nicht allein ethnisch definierten Grenzen wurden vor Ort oft als willkürlich gebrandmarkt, und ihnen wurden politische Intentionen unterstellt. In der jüngeren Forschung gilt der Vorwurf der willkürlichen Grenzziehung nach «divide et impera» als stark vereinfacht.¹⁴

Den höchsten Posten in der Hierarchie des sowjetischen Verwaltungssystems konnte in

¹⁰ Ein Gegenentwurf zum Bild der Selbstbestimmung der Völker lieferte die Eroberung Georgiens durch die Rote Armee 1921. Unter den lokalen Bol'sheviki wurde Georgien zur sozialistischen Sowjetrepublik ausgerufen. Vgl. Kappeler, 2019, S. 301.

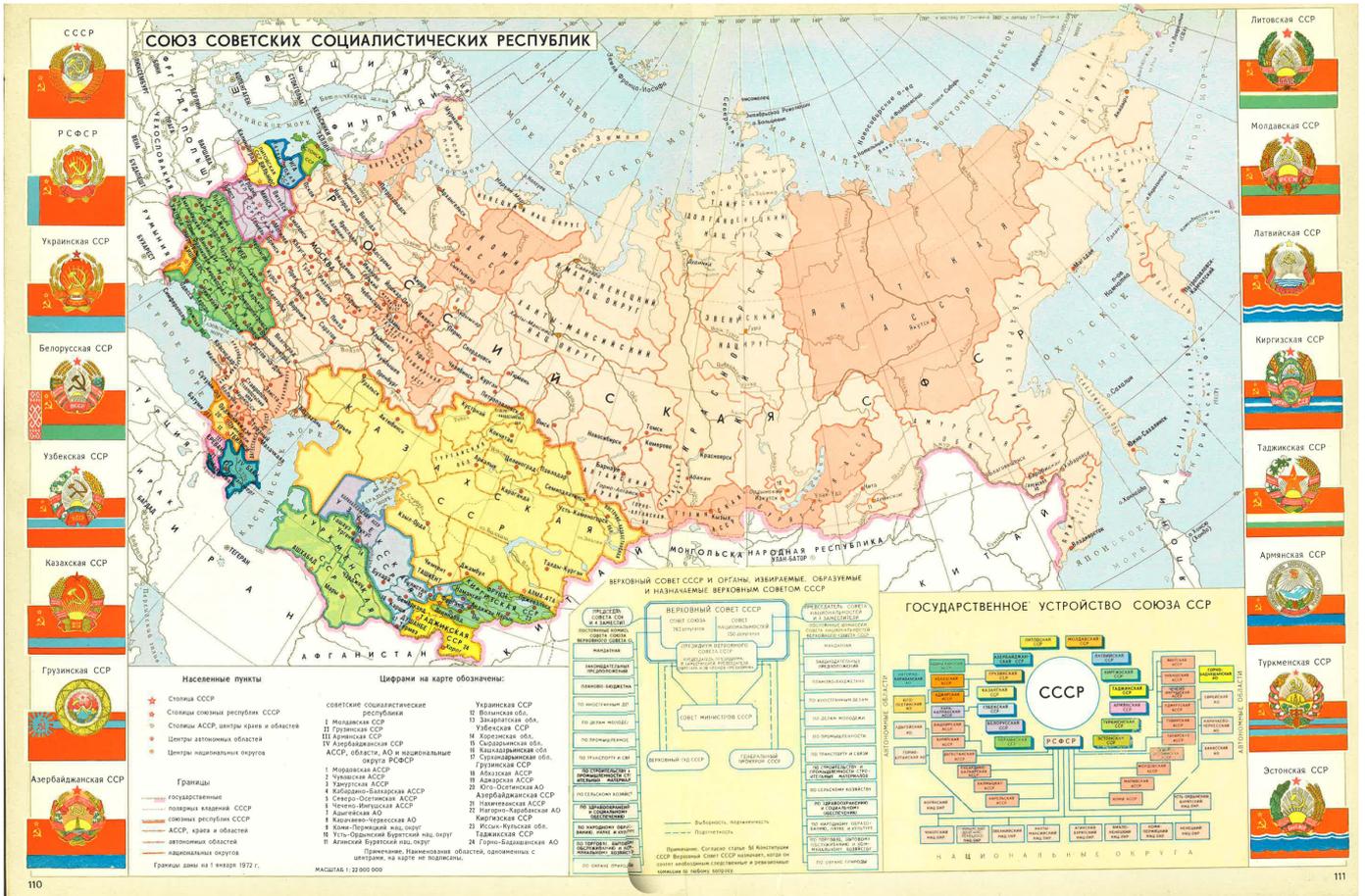
¹¹ Mit der Förderung der Schriftsprachen konnte auch die Verbreitung der sozialistischen Ideologie leichter gelingen. Dass die

Bol'sheviki damit auch nationales Bewusstsein schufen, war nicht vorgesehen. Vgl. Lehmann, 2014, S. 33.

¹² Kappeler, 2019, S. 301.

¹³ Kappeler, 2019, S. 302.

¹⁴ Vgl. Emeliantseva/Malz/Ursprung, 2008, S. 84.



«Die Union der Sozialistischen Sowjetrepubliken». Karte von 1972.

Quelle: Glavnoe upravlenie geodezii i kartografii pri Sovete Ministrov SSSR, in: Institut Istorii SSSR Akademii nauk SSSR: Obrazovanie i razvitiye Sojuza SSR, Moskva 1972, S. 110f.

der Theorie der Kongress der Sowjetdeputierten der Sowjetunion (russ. vsesojuznyj s'ezd sovetoj) für sich beanspruchen. Dieser war durch das Dazustossen weiterer Unionsrepubliken zu einem grossen Gebilde angewachsen. Exemplarisch dafür scheint der Umstand, dass für eine Tagung das Bol'sjoj Teatr in Moskau erforderlich war, damit die schiere Menge an Abgeordneten Platz fand.¹⁵ Er tagte immer seltener¹⁶ und delegierte die Staatsgeschäfte an ein Zentrales Exekutivkomitee (später Oberster Sowjet), das sich in zwei Kammern (Legislative) gliederte und einem Präsidium unterstand.

¹⁵ Vgl. Hildermeier, 2017, S. 213.

¹⁶ Bestätigte die Verfassung 1924 noch, dass der Sowjetkongress einmal im Jahr einberufen werden sollte, so wurde dies ab 1927 auf alle zwei Jahre unterkorrigiert. Konstitucija, 1927. «Конституция (Основной закон) СССР в редакции от 26 апреля 1927 г. (rusconstitution.ru)», [14.08.2022]. «Очередные Съезды Советов Союза Советских Социалистических Республик созываются Центральным Исполнительным Комитетом Союза Советских Социалистических Республик один раз в два года [...]» – «Die ordentlichen Sowjetkongresse der Union der Sozialistischen Sowjetrepubliken werden vom Zentralexekutiv-

Auch das Zentrale Exekutivkomitee tagte nur periodisch und hatte in der Praxis weit weniger Einfluss, als dies die Verfassung vermuten lässt.¹⁷ Ab 1931 trat es zudem seltener zusammen, nicht mehr dreimal pro Jahr, sondern lediglich dreimal zwischen den Tagungen des Sowjetkongresses. In der Verfassung 1936 waren schliesslich nur noch zwei Tagungen pro Jahr vorgesehen.¹⁸

Die Parteispitze als eigentliche Machtzentrale
Obwohl Staat und Partei institutionell klar getrennt waren, lag die faktische Macht bei der

komitee der Union der Sozialistischen Sowjetrepubliken einmal alle zwei Jahre einberufen [...]» (Art. 11).

¹⁷ Bezeichnenderweise tagte das Zentrale Exekutivkomitee nach kurzer Zeit ausschliesslich in Moskau und nicht, wie vorgesehen, abwechselnd in den verschiedenen Unionsrepubliken. Vgl. Hildermeier, 2017, S. 214.

¹⁸ Konstitucija, 1936. «Конституция СССР 1936 г. (msu.ru)», [14.08.2022]. «Сессии Верховного Совета СССР созываются Президиумом Верховного Совета СССР два раза в год.» – «Die Tagungen des Obersten Sowjets der UdSSR wird vom Präsidium des Obersten Sowjets der UdSSR zweimal im Jahr einberufen.» (Art. 46)

Partei. Die Regierung war ein Exekutivgremium, das politische Leitlinien der Partei umsetzte. Als federführend erwiesen sich das Politbüro, das Sekretariat und das Organisationsbüro der KPdSU,¹⁹ wobei die Zusammensetzung der obersten Parteiorgane deren Einfluss im Verhältnis zu anderen Einheiten immer wieder neu definierte.²⁰

Es entwickelte sich eine «zentrale politische Bürokratie».²¹ Durch das leninistische Prinzip des «Demokratischen Zentralismus»²² (hierarchischer Aufbau der Partei, Fraktionsverbot) verkamen Sowjetorgane auf allen Ebenen rasch zu «kompetenzlose[n] Alibiveranstaltung[en]»,²³ die zwar vordergründig Mitbestimmung vorgaukelten, jedoch in der Praxis Gegenstimmen in der nächsthöheren Ebene

versenden liessen. Kandidat:innen wurden von der Partei nominiert und die Minister:innen von der Partei bestimmt. Letztere konnten im Rat der Volkskommissare (bis 1946, danach Ministerrat) Verordnungen und Verfügungen erlassen, die «auf dem gesamten Territorium der UdSSR verbindlich»²⁴ waren. Der «demokratische Zentralismus»²⁵, den sich die Kommunistische Partei auf die Fahne schrieb, hatte das Attribut «demokratisch» endgültig eingebüsst.

Laura Truniger ist Masterstudentin der Internationalen Osteuropastudien und Wirtschaftsgeschichte an der Universität Zürich und verbrachte ihren Studienaustausch in St. Petersburg und Tjumen'.

Bibliographie

- Emeliantseva, Ekaterina / Malz, Arié / Ursprung, Daniel (Hg.): Einführung in die osteuropäische Geschichte, Zürich 2008.
- Hildermeier, Manfred: Geschichte der Sowjetunion 1917–1991. Entstehung und Niedergang des ersten sozialistischen Staates. München 2017.
- Kappeler, Andreas: Russland als Vielvölkerreich. Entstehung – Geschichte – Zerfall. München 2019.
- Konstitucija (osnovnoj zakon) sojuza soveckich socialističeskich respublik. Utvrđena Črezvyčajnym VIII s'ezdom Sovetov Sojuza SSR, Moskva, 1936. <Конституция СССР 1936 г. (msu.ru)>, [14.08.2022].
- Konstitucija sojuza soveckich socialističeskich respublik v redakcii ot 26 aprelja 1927 g., Moskva 1927. <Конституция (Основной закон) СССР в редакции от 26 апреля 1927 г. (rusconstitution.ru)>, [14.08.2022].
- Lehmann, Maik: Die Utopie vom Vielvölkerstaat, in: Bundeszentrale für politische Bildung (Hg.): Sowjetunion 1917–1953, Bonn 2014.
- Preissler, Franz: Bestimmungsfaktoren auswärtiger Minderheitenpolitik. Russland und die Frage der Russischsprachigen im Baltikum 1991–2004 (unter besonderer Berücksichtigung Lettlands), in: Jahn, Egbert (Hg.): Studien zu Konflikt und Kooperation im Osten 20, Frankfurt am Main 2012.
- Programm der Kommunistischen Partei der Sowjetunion, Moskau 1961.
- Radio Liberty, Newline 20. Januar 1998. <Newline – January 20, 1998 (rferl.org)>, [08.09.2022].
- Schattenberg, Susanne: Der Sieg der Bolschewiki, in: Bundeszentrale für politische Bildung (Hg.): Sowjetunion 1917–1953, Bonn 2014.
- Theen, Rolf. H. W.: Party and Bureaucracy, in: Smith, Gordon B. (Hg.): Public Policy and Administration in the Soviet Union. New York 1980, S. 18–52.

¹⁹ Stalin sollte allen drei Parteiorganen angehören, deren Einfluss er schliesslich untergrub und die Zeit des Stalinistischen Terrors einläutete.

²⁰ Vgl. Theen, 1980, S. 25.

²¹ Theen, 1980, S. 25.

²² Zugunsten des Zentralismus wurde die Autonomie der Unionsrepubliken stark eingeschränkt, obwohl letztere in der Theorie Teil eines freiwilligen Staatenbundes waren und Artikel 17 der Verfassung jeder Unionsrepublik «das Recht auf freien Austritt aus der UdSSR» zusicherte: «За каждой союзной республикой сохраняется право свободного выхода из СССР.» Konstitucija, 1936. <Конституция СССР 1936 г. (msu.ru)>, [14.08.2022].

²³ Hildermeier, 2017, S. 217.

²⁴ Konstitucija, 1936. <a>, [14.08.2022]. «Постановления и распоряжения Совета Министров СССР обязательны к исполнению на всей территории СССР.» (Art. 67).

²⁵ Programm der Kommunistischen Partei der Sowjetunion, 1961, S. 98. «Das Leninsche Prinzip des demokratischen Zentralismus, das die richtige Verbindung der zentralisierten Führung mit einer maximalen Entwicklung der Initiative der örtlichen Organe, mit dem Ausbau der Rechte der Unionsrepubliken, mit der Steigerung der schöpferischen Aktivität der Massen sichert, wird eine noch stärkere Entwicklung erfahren.»

Wie «rückständig» war das sowjetische Taschkent?

Widersprüche in der Stadtentwicklung einer zentralasiatischen Metropole

Benjamin Kaelin

Der frühe sowjetische Städtebau hatte zum Ziel, Rückständigkeit zu überwinden. Am Beispiel Taschkents, der Hauptstadt der usbekischen Sowjetrepublik, lässt sich erkennen: Die konkreten Umstände wie der Zweite Weltkrieg oder ein verheerendes Erdbeben konnten die ambitionierten Pläne durchkreuzen.

Am 17. Januar 1966 schrieb der Vorsitzende des Ministerrates der Usbekischen Sozialistischen Sowjetrepublik, Rachmankul Kurbanov, einen Brief an die sowjetische Staatsspitze. Darin schilderte er knapp die bisherige Entwicklung der Republikhauptstadt Taschkent in der zu diesem Zeitpunkt bereits beinahe fünfzigjährigen sowjetischen Epoche und bewertete auch ihren gegenwärtigen Zustand:

«Die Stadt Taschkent ist das bedeutende industrielle, administrative, wissenschaftliche und kulturelle Zentrum des sowjetischen Ostens. In den Jahren der sowjetischen Macht hat sich die Stadt stark verändert: Die städtische Wirtschaft, die Infrastruktur der Stadt wurden entwickelt und ihr kulturelles Niveau ist gestiegen. Alleine zwischen 1959 und 1965 wurden 1,5 Millionen Quadratmeter staatlichen Wohnraums gebaut, Schulen für 61'000 SchülerInnen [und] Vorschuleinrichtungen für 10'000 Kinder, medizinische Einrichtungen mit 950 Betten. Mit hohem Tempo wird der Bau der Kanalisation und des Gasnetzes vorangetrieben. Und dennoch liegt die Stadt Taschkent in ihrer Entwicklung, ihrem infrastrukturellen und hygienischen Zustand weit hinter den modernen Normen und den Ansprüchen der Arbeitenden zurück. Im Durchschnitt stehen pro StadtbewohnerIn 5,9 Quadratmeter Wohnraum zur Verfügung, wobei 75 % der Wohnungen nicht über einen Anschluss an die elementare städtische Infrastruktur verfügen und halb verfallen sind.»²⁶

Mit diesen Beanstandungen bezüglich der Wohnsituation war die Mängelliste jedoch noch nicht abgeschlossen: 33 % der Wohnungen bestanden laut Kurbanov im «Zentrum des sowjetischen Ostens», der mit rund 1,2 Millionen EinwohnerInnen viertgrössten Stadt der Sowjetunion, noch Mitte der 1960er Jahren aus Lehmziegeln, und 39 % waren gar einfachste, oft stark beschädigte Lehmfachwerkhütten mit Erdböden und -dächern. Darüber hinaus verfügten nur 30 % der Häuser über einen Zugang zum städtischen Wassernetz, was dazu führte, dass grosse Teile der Bevölkerung das Trink- und Kochwasser aus dem offenen Kanalsystem bezogen. Des Weiteren waren nur 30 % der Häuser an die Kanalisation angeschlossen, nur 20 % verfügten über einen Zugang zum System der Zentralheizung und nur 4,7 % über warmes Wasser. Der wegen der grossen hygienischen Probleme dringend notwendige Ausbau der kommunalen Infrastruktur werde, so Kurbanov weiter, durch die «spontane, unorganisierte Bebauung» grosser Teile der Stadt erschwert. Sie behindere auch den Ausbau des völlig unzureichenden öffentlichen Nahverkehrs. Taschkent entsprach also, so lässt sich die Haltung der Republik-Eliten Mitte der 1960er Jahre anhand dieses Beispiels zusammenfassen, in keiner Weise der beanspruchten Rolle als wirtschaftliches, administratives und kulturelles Zentrum Zentralasiens. Vielmehr wurde eine Stadt beschrieben, die auf eine grundlegende Weise defizitär und nicht im Stande war, die wichtigsten Funktionen der poststalinistischen Urbanität zu erfüllen.

Darauf bezogen sich auch die von Kurbanov angeführten Kritikpunkte. Er kritisierte die beengende Wohnsituation vieler EinwohnerInnen, die durch das grossmassstäbige staatliche Wohnungsbauprogramm verbessert werden sollte, das jeder sowjetischen Familie eine eigene Wohnung versprach. Ebenso monierte er die unzureichende kommunale Infrastruktur, die den SowjetbürgerInnen eigentlich ein kom-

²⁶ Russisches Staatsarchiv GARF F. R-5446, o. 100, d. 264, ll. 4f.



Das Neubauviertel Čilanzar am westlichen Stadtrand Taschkents Anfang der 1970er Jahre. Hier wurde ab Mitte der 1950er Jahre Wohnraum für über 200'000 Menschen in industrieller Bauweise gefertigt.

fortables Leben in den eigenen vier Wänden ermöglichen sollte. Er erinnerte daran, dass alle StadtbewohnerInnen in den Genuss von Vorschuleinrichtungen, Schulen und medizinischen Einrichtungen kommen und ihnen vielfältige Möglichkeiten der Freizeitgestaltung offen stehen sollten, ebenso ein funktionierendes und engmaschiges System des öffentlichen Nahverkehrs. All dies ist der konkrete Ausdruck des für den Poststalinismus zentralen Versorgungsversprechens. Und auch die Homogenisierung des urbanen Raumes zu einem einheitlichen, schönen und ordentlichen Ganzen war ein wichtiges im Schreiben vertretenes Anliegen, das im Gegensatz zur unorganisierten gegenwärtigen Bebauung stand.

Hinzu kam, für Taschkent von besonderer Bedeutung, die durch den Einsatz neuester Technologien garantierte Erdbebensicherheit der neu entstehenden Bauten, die auch die Überlegenheit des Neuen gegenüber dem als halb verfallen beschriebenen Zustand der meisten Wohnhäuser belegen sollte. Um diese offensichtlichen Mängel zu beheben, forderte Kurbanov im Brief entsprechend Mehrinvestitionen im Bereich der lokalen Bauindustrie, die eine radikale Transformation der Stadt und

damit eine Beseitigung der mangelbehafteten bestehenden Stadt als längst überfälliges Unterfangen möglich machen sollte.

«Rückständigkeit» als Diagnose und Argument

Kurbanov problematisierte in seinem Schreiben eine entscheidende Dimension des sowjetischen Entwicklungsverständnisses, der im zentralasiatischen Kontext eine besondere Relevanz zuzusprechen ist. Es handelt sich um die Problematik der Rückständigkeit gegenüber einem als wünschenswert, ja normal betrachteten Zustand, der den städtischen und ruralen Kontext gleichermaßen betraf. Die eigene Gegenwart als rückständig und damit eines einschneidenden Eingreifens bedürftig zu betrachten, war für die Bolschewiki (und nicht nur für sie) bereits in der spätimperialen Periode ideologisch formativ. Und für die sowjetischen Eliten war der Rückstand gegenüber den industriell fortgeschrittenen kapitalistischen Ländern ein wichtiger Gradmesser, um den Entwicklungsstand des eigenen Systems zu beurteilen. Damit war der Imperativ einer beschleunigten Entwicklung, im berühmten Diktum vom «Auf- und Überholen» zusammengefasst, ver-

bunden, der zu Beginn des industriellen Modernisierungsprojektes von Stalin besonders drastisch als Wahl zwischen Entwicklung und Vernichtung ausgedrückt wurde.

Für den zentralasiatischen Kontext war dieser Umstand in zweierlei Hinsicht von gesteigerter Bedeutung. Denn die Diagnose der Rückständigkeit wurde hier nicht nur an einem Zurückbleiben gegenüber dem als entwickelt bewerteten Teil der Welt, sondern auch gegenüber den europäischen, scheinbar weiter fortgeschrittenen Teilen der Sowjetunion festgemacht. Für die Grossregion an sich war dies nichts spezifisch Sowjetisches, und es kann auf eine entsprechende imperiale Traditionslinie verwiesen werden. Während jedoch die Rückständigkeit im Kontext des Russländischen Imperiums sowie im Stalinismus hauptsächlich, wenn auch nicht ohne Ausnahmen, von aussen, durch externe Akteure beanstandet wurde, ist die Gemengelage in der poststalinistischen Sowjetunion komplexer. Denn, wie unter anderem am Beispiel Kurbanovs gezeigt werden kann, wurde die Fortschrittsidee und damit ein Sinn für die eigene Rückständigkeit von lokalen Eliten geteilt und sowohl vor Ort als auch gegenüber den zentralen Partei- und Staatsinstanzen vertreten.

Zweitens kann auf die Funktion Zentralasiens und besonders Taschkents als sowjetisches Schaufenster gegenüber der sich in der Nachkriegszeit formierenden «Dritten Welt» verwiesen werden. Die Region stand mit ihrer Hauptstadt stellvertretend für die Anwendbarkeit des staatssozialistischen Systems jenseits seines europäischen Ursprungsgebietes und sollte demonstrieren, dass eine gleichwertige Entwicklung auch in kulturell anders geprägten Regionen möglich war. Die Rückständigkeit eines Demonstrationsobjektes war daher, auch so ist Kurbanov zu verstehen, besonders problematisch.

Zu bedenken ist in diesem Zusammenhang jedoch, dass die Eliten in den Unionsrepubliken immer auch daran interessiert waren, für ihre Subjekte ein Maximum an Ressourcen zu sichern, die dann nicht immer ihrer Bestimmung gemäss eingesetzt wurden. Die eigene Rückständigkeit wurde auch zu diesem Zweck instrumentalisiert. Besonders kann dies für die spätsowjetische Epoche geltend gemacht werden, als sich die Herrschaft der lokalen Partei-

und Staatseliten in einem vom Zentrum zwecks Herrschaftssicherung geduldeten Prozess zunehmend verselbstständigte. Die langen Amtsdauern der Generation von Parteisekretären unter Brežnev, unter anderem in Usbekistan, sind hierfür ein eindrückliches Sinnbild.

Grundsätzlich ergaben sich aus der Diagnose des Zurückbleibens im Kontext der sowjetischen Peripherie, wie im zitierten Beispiel, eine Vielzahl an Problemen, zum Beispiel bei der Verortung der eigenen Entwicklung innerhalb einer grösseren sowjetischen Transformationsgeschichte und der Formulierung von Programmen, die darauf abzielten, die diagnostizierte Rückständigkeit zu beseitigen. Letztere fielen im Verlauf der sowjetischen Geschichte sehr unterschiedlich aus, was sich auch anhand der Entwicklung von Taschkent nach 1917 veranschaulichen lässt.

Die «neue» Stadt und der Umgang mit dem Bestehenden

Die Rückständigkeit zu überwinden war hier gleichbedeutend mit der Homogenisierung des urbanen Raums. Und da das Stadtbild von Taschkent vom kolonialen Dualismus geprägt war, bedeutete dies, die von traditionellen, additiven Strukturen bestimmte usbekische «alte» Stadt zu beseitigen und diesen Stadtteil an das Raumsystem der russischen, «neuen» Stadt anzupassen. Dieser Prozess war mit der Umsiedlung der betroffenen BewohnerInnen aus privaten Häusern in staatliche verbunden. Die grundsätzliche Ausrichtung der Stadtplanung ging jedoch immer mit einem zumindest rhetorischen Bekenntnis gegenüber dem Erhalt einer lokalen, oft als «national» verstandenen Eigenart einher. Für das sowjetische Selbstverständnis, nach dem nationale Gegensätze überwunden waren und die Kulturen der einzelnen Ethnien sich gegenseitig bereicherten und zur Blüte brachten, war dieser Anspruch, der unterschiedliche Formen annahm, zentral. Er äusserte sich in der ornamentalen Ausgestaltung von repräsentativen Gebäuden und später auch Wohnhäusern, sowie in der spätsowjetischen Zeit auch in Projekten, welche die Altstadt als museales Ensemble erhalten sollten.

Die ambitionierte Planung der Stadt, die ihren Niederschlag in mehreren, wiederholt angepassten Generalplänen fand, stand jedoch



Darstellung des Zustands der Altstadt im 1967 publizierten Generalplan zur Entwicklung von Tashkent.

während der gesamten sowjetischen Epoche in starkem Kontrast zur sich vollziehenden Stadtentwicklung, die sich eher als eine ständige Abwehr von Krisenmomenten während eines äußerst rapiden und intensiven Urbanisierungsprozesses beschreiben lässt. Hierin ist der Fall Tashkents typisch für die Entwicklung sowjetischer Städte. Für Tashkent sind zwei krisenhafte Perioden hervorzuheben, während derer sich diese Problematik verdichtete und die das Bild der Stadt entscheidend prägten.

Erstens bedeutete der Zweite Weltkrieg auch für Zentralasien, das nicht Schauplatz von direkten Kampfhandlungen war, einen tiefen Einschnitt. Nach Tashkent wurden einerseits Hunderttausende Menschen aus den westlichen Teilen der Sowjetunion evakuiert, die in aller Eile untergebracht werden mussten. Ebenso bot die relativ sichere Lage der usbekischen Hauptstadt verschiedenen Institutionen und industriellen Betrieben Schutz vor Angriffen, wobei ihre Ansiedlung vor Ort, wie auch der Bau von Wohnhäusern, nicht streng nach Plan, sondern aufgrund der gebotenen Eile weitgehend spontan verlief. Kurbanovs Klage über den unorganisierten Charakter der Stadtbebauung richtete sich auch gegen diese Praxis, die in der Nachkriegszeit aufgrund des schnellen, hauptsächlich durch den Ausbau der industriellen Betriebe verursachten Bevölkerungswachstums und damit der herrschenden

Wohnungsnot – einem der Grundübel sowjetischer Städte und einem der bestimmenden Probleme des Poststalinismus – fortgesetzt wurde.

Ambiguitäten eines Erdbebens

Das zweite wichtige Ereignis mit prägender und langanhaltender Wirkung war ein verheerendes Erdbeben, das Tashkent nur wenige Monate nach Kurbanovs Schreiben am 26. April 1966 heimsuchte. Aufgrund der Zerstörung, welche die Naturkatastrophe besonders an den von Kurbanov als halb verfallen bezeichneten Bauten anrichtete, verloren über 200'000 Menschen ihr Obdach. Daher stand im Zuge des unmittelbar nach dem Beben beschlossenen Wiederaufbaus der schnelle Wohnungsbau im Vordergrund, der den Entwicklungslinien der poststalinistischen Stadtentwicklungspolitik entsprechend vorerst weitgehend an den Rändern der Stadt stattfand. Die hier nicht erst seit dem Erdbeben entstehenden Viertel können als Angleichung an den Standard anderer sowjetischer Grosstädte verstanden werden, wie dies Kurbanov gefordert hatte (Abb. S. 12). Sie verfügten denn auch über alle in der zitierten Quelle in Bezug auf die Gesamtstadt noch bemängelten Eigenschaften. Denn in den Neubauvierteln wurden aus dem Stadtzentrum umgesiedelten oder neu zugezogenen Familien Wohnungen zugeteilt, wobei jede Person nach der gesamtsovietischen Norm neun Quadratmeter Wohnraum beanspruchen konnte. Dies mag bescheiden anmuten, bedeutete für viele jedoch eine deutliche Steigerung. Ebenso verfügten die neuen Viertel über eine, wenn auch nicht immer problemlos funktionierende, kommunale Infrastruktur, und sie waren über ein zunächst noch lückenhaftes und überfordertes System des öffentlichen Verkehrs mit dem Stadtzentrum verbunden. Auch öffentliche Gebäude zur Alltags- und Freizeitgestaltung standen der Bevölkerung zur Verfügung, auch wenn diese nicht wie gemäss Planung vorgesehen zeitgleich mit den Wohnbauten errichtet wurden. Und sie wurden unter Berücksichtigung

nen Wiederaufbaus der schnelle Wohnungsbau im Vordergrund, der den Entwicklungslinien der poststalinistischen Stadtentwicklungspolitik entsprechend vorerst weitgehend an den Rändern der Stadt stattfand. Die hier nicht erst seit dem Erdbeben entstehenden Viertel können als Angleichung an den Standard anderer sowjetischer Grosstädte verstanden werden, wie dies Kurbanov gefordert hatte (Abb. S. 12). Sie verfügten denn auch über alle in der zitierten Quelle in Bezug auf die Gesamtstadt noch bemängelten Eigenschaften. Denn in den Neubauvierteln wurden aus dem Stadtzentrum umgesiedelten oder neu zugezogenen Familien Wohnungen zugeteilt, wobei jede Person nach der gesamtsovietischen Norm neun Quadratmeter Wohnraum beanspruchen konnte. Dies mag bescheiden anmuten, bedeutete für viele jedoch eine deutliche Steigerung. Ebenso verfügten die neuen Viertel über eine, wenn auch nicht immer problemlos funktionierende, kommunale Infrastruktur, und sie waren über ein zunächst noch lückenhaftes und überfordertes System des öffentlichen Verkehrs mit dem Stadtzentrum verbunden. Auch öffentliche Gebäude zur Alltags- und Freizeitgestaltung standen der Bevölkerung zur Verfügung, auch wenn diese nicht wie gemäss Planung vorgesehen zeitgleich mit den Wohnbauten errichtet wurden. Und sie wurden unter Berücksichtigung

neuer, jedoch nicht immer strikte eingehaltener Erdbebensicherheitsstandards gebaut. In diesen Vierteln materialisierten sich also viele Aspekte des typisch spätsowjetischen Versorgungsversprechens.

Auch das Zentrum der Altstadt, für die vor Ort Verantwortlichen der eigentliche Hort der Rückständigkeit, wurde in Taschkent umgestaltet, auch wenn keine totale Zerstörung dieser Viertel stattfand. Der nach der Erdbebenkatastrophe durch zentralstaatliche Instanzen und lokale Planungsorgane überarbeitete Generalplan ist ein klares Zeugnis des Ziels, die Zweiteilung der Stadt zu überwinden und das Zentrum zum repräsentativen Kern des «sowjetischen Ostens» umzuformen und zu vereinheitlichen. Entsprechend wurde in diesem Planungsdokument der gegenwärtige Zustand des Stadtzentrums (Abb. S. 14) dem zukünftigen gegenübergestellt, zu dessen Repräsentation wie in solchen Fällen häufig ein Modell herhalten musste (Abb. S. 15). In diesem Wesenszug stellt Taschkent eine sowjetische Ausnahme dar, da im Poststalinismus nur sehr wenige der durchaus vorhandenen Pläne zur Zentrumsanierung auch umgesetzt wurden: Von einer gewaltsamen Beseitigung rückständiger Elemente wurde in diesem Kontext aufgrund ihrer Notwendigkeit abgesehen. In Taschkent half hingegen die Natur, lange gehegte Pläne umzusetzen.

Auch wenn während der Wiederaufbaukampagne staatliche, sowohl lokale als auch aus der gesamten Sowjetunion zu diesem Zweck mobilisierte, Bauorganisationen die Hauptlast trugen, griffen die vor Ort Verantwortlichen auch in dieser Situation auf unterschiedliche Krisenbewältigungsstrategien zurück. Während einerseits wie erwähnt ein substanzieller Teil der beschädigten Privathäuser im Zentrum der Stadt abgerissen wurde, um Platz für mehrstöckige Wohn- und Repräsentationsbauten zu schaffen, wurde ein noch grösserer Teil des Wohnfonds repariert, was oft durch die HausbewohnerInnen selbst erledigt wurde. Ebenso zentraler Teil der Krisenbewältigung war der staatlich geförderte Häuserbau durch Privatpersonen an der städtischen Peripherie, wel-



Modell des neuen Stadtzentrums von Taschkent, das gemäss dem nach dem Erdbeben überarbeiteten Generalplan umgestaltet werden sollte, um eine Verbindung zwischen den beiden historischen Stadtkernen herzustellen.

cher der programmatisch fixierten Beseitigung dieser Wohnform zuwiderlief. So blieb der private Wohnungsbau, auch wenn er durch die Stadtplanung und die städtischen Behörden weitgehend ignoriert wurde und zur Reproduktion von als rückständig betrachteten sozialen und siedlungsgeographischen Formen führte, ein sehr wichtiges Element der Stadtentwicklung, das für die Stadt bis zum heutigen Tag prägend bleibt.

So standen die Verantwortlichen vor Ort auch nach dem Erdbeben und bis zum Ende der sowjetischen Epoche vor einem Dilemma, das bereits in der eingangs zitierten Quelle zum Ausdruck kommt. Einerseits bestand der Anspruch fort, die wahrgenommene Rückständigkeit zu überwinden. Partiiell wurde er auch umgesetzt. Andererseits wurden jedoch als rückständig bezeichnete Praktiken nicht nur geduldet, sondern aktiv gefördert, da der Wohnraumbedarf gross, die Ressourcen zur Umgestaltung und Kontrolle begrenzt und die Zeit knapp waren. Die daraus resultierende sowjetische Stadt war daher auch weniger Ausdruck eines sozialistischen Ideals als vielmehr ein historisches Zeugnis des sowjetischen Krisenmanagements.

Benjamin Kaelin ist wissenschaftlicher Mitarbeiter an der Abteilung für Osteuropäische Geschichte der Universität Zürich und hat eine Dissertation zum Wiederaufbau von Taschkent verfasst.

Machtinteressen und Verweigerungsstrategien

Die sowjetische Sprachenpolitik im «borderland» Belarus

Julia Zuber

Die Belarusifizierung der 1920er und 1930er Jahre erwies sich als ein schwieriges Unterfangen, das in der praktischen Umsetzung auf viele Hindernisse stieß. Zwar wurden Bildungs- und Kulturinstitutionen etabliert, konnte die Bevölkerung mobilisiert und in das wirtschaftliche und kulturelle Leben integriert werden, doch die Ziele der Nationalisierung des öffentlichen Lebens wurden nicht erreicht. Nicht nur die Minderheiten, selbst viele Belarusinnen und Belarusen standen der Sprachenpolitik skeptisch gegenüber, die Kritik an der sowjetischen Führung hervorrief.

Die Verkündung der Unabhängigkeit der Belarussischen Sozialistischen Sowjetrepublik (BSSR) nach dem gescheiterten Moskauer Putsch im August 1991 kam für viele Bürgerinnen und Bürger überraschend. Noch im März 1991 hatten sich 83 % der Stimmberechtigten der BSSR für den Erhalt der Sowjetunion, zu der sie seit der Gründung 1922 gehörten, ausgesprochen.²⁷ Mindestens bis zu den Massenprotesten 2020 galt die Republik Belarus als derjenige post-sowjetische Staat, der sich am stärksten mit der sowjetischen Vergangenheit identifizierte und dessen Bevölkerung ein wenig ausgeprägtes belarussisches Nationalbewusstsein hatte.²⁸

Im offiziellen Diskurs in Geschichtsbüchern für den Unterricht an Schulen und Universitäten wird denn auch die Transition und Kontinuität, und nicht ein Bruch, zwischen der BSSR und der Republik Belarus betont. Die Sowjetunion spielte, in der offiziellen Sichtweise unter Aljaksandr Lukašënka, eine wichtige und prägende Rolle für die belarussische Nationswerdung, im Gegensatz zu Nationalbewegungen, die eher diffus bleiben und nicht als pro-

belarussisch, sondern vor allem als anti-sowjetisch beschrieben werden.²⁹ Die Unabhängigkeit der Republik Belarus wird somit nicht als Errungenschaft einer Nationalbewegung interpretiert, wie es für und in vielen der ex-sowjetischen Republiken gemacht wird, wo eine der Meinungen lautet, dass die unerwartet erfolgreichen Nationsbildungsprozesse, die Folge der sowjetischen Nationalitätenpolitik gewesen seien, aufgrund ihrer zentrifugalen Tendenzen zur Abspaltung der sowjetischen Republiken geführt hätten.³⁰

Stimmen aus der jüngeren Forschung hingegen relativieren das Fehlen einer nationalen Idee in Belarus. Sie argumentieren, dass eine dünne Schicht der Intelligenz eine belarussische Kultur, Sprache und Traditionen hervorgebracht und gepflegt hätte, selbst angesichts harter Repressionen.³¹ Fragen um Machtverhältnisse und Machtgefälle zwischen Zentrum und Peripherie, zwischen Zentralisierungsdruck und lokalen Freiräumen sowie der Beteiligung nationaler Akteure an Prozessen der Bildung eines Nationalbewusstseins in Belarus sind noch wenig erforscht.³² Trotz zunehmender Forschung in diesem Gebiet bleiben somit viele Fragen offen.

Anfänge der Staatsbildung in bewegter Zeit

Belarus wird häufig als «borderland»³³ bezeichnet, was darauf zurückzuführen ist, dass dieses multiethnische Gebiet im Einflussbereich und Teil verschiedener Herrschaftsverbände und Reiche war. Das wirtschaftlich unterentwickelte Territorium mit einer mehrheitlich belarussischen, ländlichen Bevölkerung gehörte bis zu den Teilungen Polens zur polnisch-litauischen Adelsrepublik und wurde 1795 ins russländische Zarenreich integriert, wo es in die

²⁷ Rudling, *Belarusian Nationalism*, S. 2.

²⁸ Fabrykant/Dudchik, *Invention of Transition*, S. 91.

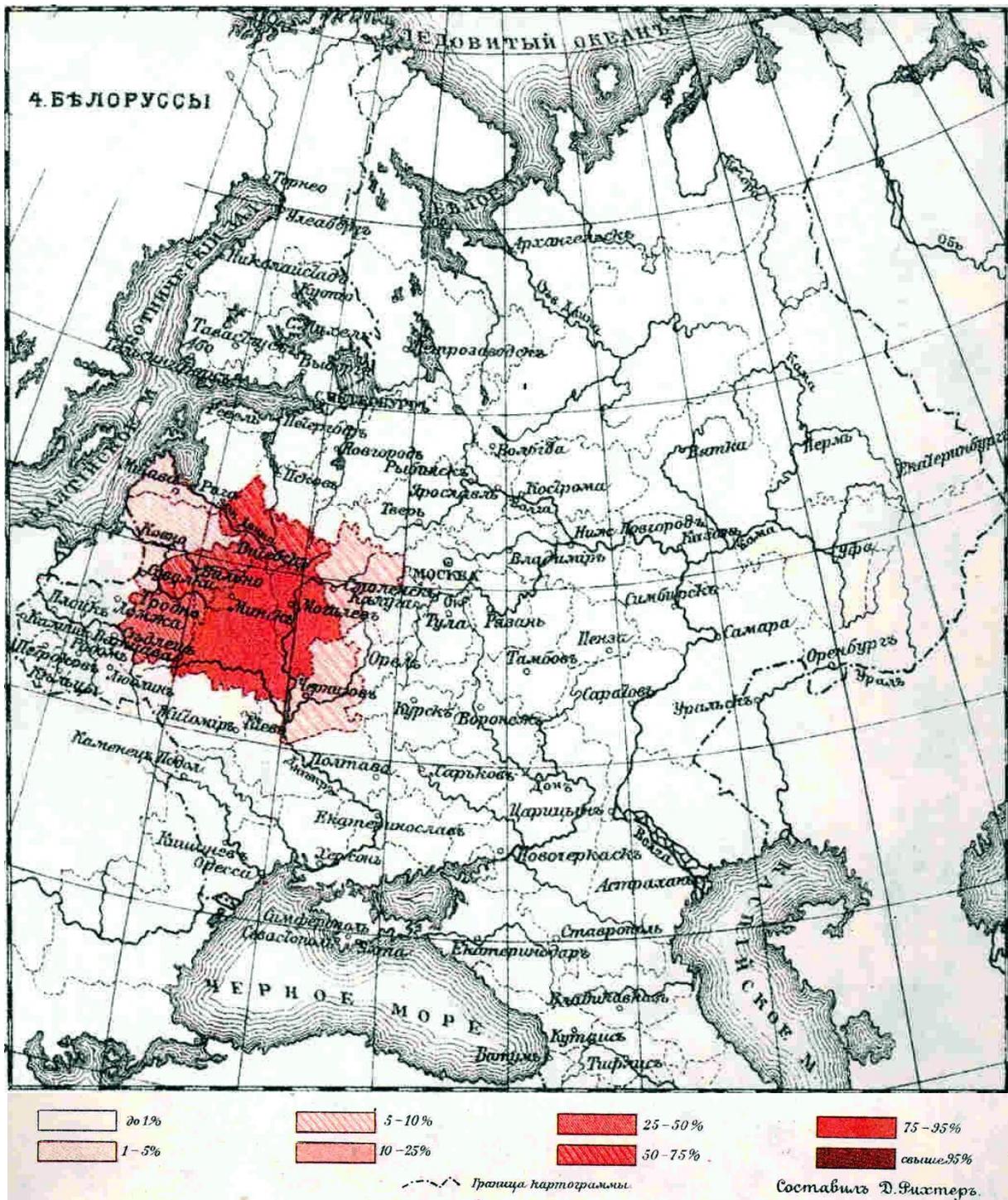
²⁹ Ebd., S. 105, 124–125.

³⁰ Slezkine, *Communal Apartment*, 1994.

³¹ Astrouskaya, *Cultural Dissent*, 2019.

³² Siehe zur Sowjetunion bspw. Hirsch, *Empire of Nations*, 2005.

³³ Siehe bspw. Savchenko, *Perpetual Borderland*, 2005.



Verteilung des Belarusischen als Muttersprache im Russischen Reich gemäss der Volkszählung von 1897.

Quelle: Brockhaus an Efron Encyclopedic Dictionary, um 1900 (wikicommons)

fünf Nordwestprovinzen Wilna, Minsk, Vitebsk, Mahileu und Hrodna unterteilt wurde. Im Ersten Weltkrieg wurden die belarusischen Siedlungsgebiete durch die Kriegshandlungen verwüstet und nach den Revolutionen im Russländischen Zarenreich und der Unterzeichnung des Vertrages von Brest-Litowsk von der

deutschen Armee besetzt. Im Zuge der Okkupationspolitik der Mittelmächte wurde Belarus am 25. März 1918 erstmals als administrativ abgegrenzte Einheit konzipiert, nicht zuletzt um dem polnischen Nationalismus entgegenzuwirken.³⁴

³⁴ Lindner, Historiker und Herrschaft, S. 27.

Die Gründung der nominell unabhängigen Belarusischen Volksrepublik (BNR) fiel in eine sehr bewegte Zeit – Allianzen, Brüche, Erfolge und Verluste verschiedener Kriegsparteien und politischer Gruppierungen wechselten sich häufig ab, und so war die Existenz dieses belarusischen Staatsgebildes, eigentlich ein Vielvölkerstaat unter deutscher Ägide, von kurzer Dauer, zeigte aber nichtsdestotrotz nachhaltige Wirkung. Als Symbol belarusischer Unabhängigkeit avancierte der Pufferstaat im Narrativ belarusischer antisowjetischer Nationalisten zum Nationsgründungsmythos.³⁵ Ebenso erwies sich die BNR unerwarteterweise als Vorbild für die Bol'sheviki, die nun davon überzeugt waren, dass die belarusische Nationalbewegung legitime Vertreterin der Bevölkerung war und Anspruch auf Unabhängigkeit in Form einer sozialistischen Republik hätte.³⁶ Die Bol'sheviki sahen sich in der Rolle der Befreier der Arbeiterinnen und Arbeiter, Bäuerinnen und Bauern und unterdrückter Völker. In der Sozialistischen Sowjetrepublik Belarus förderten sie, wie es auch die Deutschen in der BNR gemacht hatten, eine belarusische Nationalidentität, gründeten Schulen und normierten und standardisierten die belarusische Sprache, die in verschiedenen Dialekten gesprochen wurde.³⁷ Die Niederlage der Mittelmächte und der Vormarsch der Roten Armee brachten der Region jedoch nicht die dringend benötigte Stabilität. Am 1. Januar 1919 wurde, mitten im russländischen Bürgerkrieg, die erste Sozialistische Sowjetrepublik Belarus ausgerufen, die nur gerade vier Monate Bestand haben sollte und von der ebenso kurzlebigen Litauisch-Belarusischen Sozialistischen Sowjetrepublik, kurz Lit-Bel, abgelöst wurde. Mit der Besetzung Minsk durch die polnische Armee, die beinahe ein Jahr bis Juli 1920 andauerte, zerfiel auch diese von den Bol'sheviki gegründete litauisch-belarusische Republik wieder.

Erneute Teilung des belarusischen Siedlungsgebiets

Erst am 21. März 1921 mit dem Friedensvertrag von Riga wurden die kriegerischen Auseinandersetzungen zwischen der jungen Sowjet-

macht und dem neu unabhängigen Polen eingestellt und die territorialen Grenzen festgelegt, was dazu führte, dass das belarusische Siedlungsgebiet in zwei Teile getrennt wurde. Die westliche Hälfte wurde in den polnischen Staat inkorporiert, die östliche bildete die zweite Sozialistische Sowjetrepublik Belarus, deren Territorium in der Folge in mehreren Schritten erweitert und verändert wurde.³⁸ Zunächst bestand die BSSR aus einem Landstreifen um Minsk, der aber 1923 und 1924 in Anbetracht der geringen Größe im Vergleich mit der Ukrainischen SSR und der RSFSR nach Osten hin erweitert wurde. 1926 kam es zu einer weiteren Gebietsvergrößerung, so dass sich die Fläche und Bevölkerung fast verdreifachte. Hier siedelten neben meist orthodoxen Belarusinnen und Belarusen auch Jüdinnen und Juden, katholische Polinnen und Polen sowie zahlreiche kleinere Ethnien wie Russinnen und Russen, Litauerinnen und Litauer und Deutsche.

Besonders in den Städten machten Belarusinnen und Belarusen, die hauptsächlich in der Agrar- und Forstwirtschaft tätig waren, nur einen kleinen Teil der Bevölkerung aus. Den Angaben aus der Volkszählung von 1897 zufolge lebte über 95 Prozent der belarusischen Bevölkerung auf dem Land oder in kleinen Siedlungen und die Analphabetenrate fiel höher aus als bei anderen Bevölkerungsgruppen. Die Städte und das Handelsgewerbe sowie das Beamtentum wurden von der jüdischen, polnischen und russischen Bevölkerung dominiert, die auch in Bildungsinstitutionen stärker vertreten waren.³⁹

Wer gilt als belarusisch?

In diesem multiethnischen, multilingualen und multikonfessionellen Gebiet setzten sich die Bol'sheviki zum Ziel, die sozialistische Gesellschaft aufzubauen, wobei die Nationalitätenpolitik eine zentrale Rolle einnahm. Noch nie zuvor hatte es einen Staat gegeben, dessen Staatsgebiet nach ethnoterritorialen Merkmalen in föderative Einheiten geteilt wurde und in dem die Bevölkerung biologisch vererbaren ethnischen Kategorien zugeteilt wurde. Dies

³⁵ Vakar, *Making of a Nation*, S. 105–106.

³⁶ Rudling, *Belarusian Nationalism*, S. 122.

³⁷ Raspe, *Nation wider Willen*, S. 219.

³⁸ Hirsch, *Empire of Nations*, S. 150.

³⁹ Chiari, *Nationale Renaissance*, S. 521; Pipes, *Formation of the Soviet Union*, S. 75.

konnte nur in Kooperation mit lokalen Eliten und besonders mit Spezialistinnen und Spezialisten aus dem Feld der Ethnographie und Geographie umgesetzt werden, die mit ihrem Wissen über die Völker des ehemaligen Russländischen Zarenreiches und ungeachtet ihrer politischen Ausrichtung die neuen Machthaber unterstützten.⁴⁰

Für die Erweiterung der belarussischen Gebiete beriefen sich die Bol'sheviki vor allem auf den Linguisten und Ethnographen Evfimij Karskij, für den die Sprache das ausschlaggebende Argument für die Bestimmung der Nationszugehörigkeit darstellte. Unabhängig davon, wie sich die lokale Bevölkerung selbst bezeichnete, wurde sie nun anhand der Sprache oder ethnographischen Merkmalen einer Nation zugeteilt, was zur Folge hatte, dass ein Teil der Bewohnerinnen und Bewohner der Republik plötzlich belarussisch waren, obwohl sie sich beispielsweise als Russinnen und Russen sahen. Nicht selten identifizierte sich die Bevölkerung mit keiner Nation und beschrieb sich über religiöse Kategorien oder als «Hiesige». So wehrten sich viele der Vertreter der Verwaltungseinheiten, die der BSSR angeschlossen werden sollten, gegen den Entscheid. Avel' Enukidze, Mitglied des Zentralkomitees der Kommunistischen Partei, erkannte zwar an, dass sich der grösste Teil der Bevölkerung von Smolensk, Vicebsk und Homel der russischen Nation zugehörig fühle, dies aber Folge der zaristischen Russifizierung sei und somit alle eigentlich Belarussin und Belarussen seien. Somit hätten sie, unabhängig davon, ob sie das auch wollten, Anspruch auf ihre eigentliche, die belarussische Nationalität.⁴¹

Sprachenförderung als Machtpolitik

In den 1920er Jahren begannen die Bol'sheviki mit der Belarussifizierung, der Etablierung der belarussischen Sprache in Erziehungsinstitutionen und administrativen Bereichen, und der Indigenisierung (korenizatsija) der Sowjetrepu-



Viersprachige Schaufensterfront des «Universalgeschäfts Nr. 1» in Minsk, veröffentlicht 1929 in dem Band «Illustriertes Russland».

blik. Durch die Indigenisierungspolitik sollte sichergestellt werden, dass Stellen in allen Bereichen, so auch in der Partei, in den Gewerkschaften und im Erziehungswesen, mit Vertreterinnen und Vertretern der ethnischen Gruppen besetzt werden.⁴² Die belarussische, russische, jiddische und polnische Sprache wurde als gleichberechtigt anerkannt und Belarussisch, die Sprache der Titularnation, zur wichtigsten Sprache ernannt, wobei aber das Russische noch lange als Korrespondenzsprache und in der Öffentlichkeit dominierte.

Aus Lenins Sicht hatten Nationen ein Recht auf ihre Sprachen, sie mussten sogar gefördert werden, da die sozialistischen Ideen nur in lokalen Sprachen übermittelt werden konnten und nur auf diese Weise das Vertrauen zwischen den Nationalitäten hergestellt würde.⁴³ Durch die Nationalitätenpolitik sollte aber auch die Macht der Partei in den Republiken sichergestellt werden. Die Bol'sheviki waren auf lokale Unterstützung angewiesen, Lenin wollte die Nationalbewegungen der Minderheiten für die Verwirklichung seiner Ziele, die Weltrevolution, ein supranational organisiertes, globales System und eine internationale, sozialistische Kultur, gewinnen. So sollten gerade auch Belarussin und Belarussen westlich der Grenze im polnischen Staat von der Politik der Bol'sheviki überzeugt werden.⁴⁴

⁴⁰ Hirsch, *Empire of Nations*, S. 5, 10.

⁴¹ Hirsch, *Empire of Nations*, S. 150–151, 154.

⁴² Slezkine, *Communal Apartment*, S. 432–433.

⁴³ Ebd., S. 420.

⁴⁴ Pipes, *Formation of the Soviet Union*, S. 42.

In der BSSR begrüßten viele national gesinnte Kommunistinnen und Kommunisten sowie Mitglieder der Nationalbewegung die Sprachen- und Nationalitätenpolitik, da sie damit ihre Ziele eines belarusischen Nationalstaats verwirklicht sahen.⁴⁵ Die sogenannten Nationalkommunisten unter Führung von Usevalad Ihnatoŭski setzten sich mit Moskaus Unterstützung in einem internen Machtkampf gegen die Spitze der Kommunistischen Partei Belarus durch, die sich gegen die Etablierung einer Nation für die belarusische Ethnie ausgesprochen hatte. Viele der Vertreter der regionalen Parteispitze kamen aus der sowjetischen Partei des Westbezirks und waren keine Belarusen. Ihnatoŭski, Volkskommissar für Erziehung, trieb das Programm der Belarusifizierung und damit einhergehend der Sowjetisierung voran. Moskau liess den regionalen Akteuren dabei zunächst viel Freiraum. Die Bevölkerung sollte mobilisiert und zur sozialen, wirtschaftlichen und politischen Integration in das sozialistische System veranlasst werden und sich so in eine moderne Gesellschaft verwandeln.⁴⁶

Angesichts des hohen Anteils an Analphabetinnen und Analphabeten sowie fehlender Lehrmittel in der belarusischen Sprache musste die 1920 gegründete belarusische Abteilung des Volkskommissariats für Erziehung aber erst einmal ein Grundschulwesen etablieren und fokussierte sich bis zum Ende der 1920er Jahre darauf, den Schülerinnen und Schülern das Lesen und Schreiben zu vermitteln.⁴⁷ In den Schulen fand der Unterricht jedoch noch lange auf Russisch statt, da es an Lehrpersonen mangelte, die die belarusische Sprache beherrschten. Ihnatoŭski sorgte deshalb dafür, dass belarusische Schulen für die Ausbildung von Lehrpersonen gegründet wurden, was zur Verbesserung und Standardisierung des Unterrichtswesens führte. Minderheiten, wie die jüdische oder polnische Bevölkerung, durften eigene Schulen führen, Belarusisch war aber ein Pflichtfach.

Auch für die Gründung der Belarusischen Staatsuniversität sowie die Wiedereröffnung der Landwirtschaftsakademie war Ihnatoŭski

die treibende Kraft.⁴⁸ Im Verlauf der 1920er Jahre wurden weitere nationale Einrichtungen wie ein Nationaltheater, ein Veterinärinstitut und Museen ins Leben gerufen. Zwischen 1925 und 1927 wurden 70 % der gedruckten Bücher auf Belarusisch veröffentlicht. Neben Büchern waren 1928 37 Zeitungen und Zeitschriften auf Belarusisch im Umlauf sowie weitere auf Jiddisch, Polnisch, Russisch und Litauisch. Offiziell sollte die Behördensprache innerhalb von drei Jahren in den politischen, wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Institutionen auf Belarusisch umgestellt werden, Russisch sollte nur für die unionsweite Korrespondenz verwendet werden. Nur offizielle Dokumente und Gesetze mussten in allen vier anerkannten Sprachen erscheinen.⁴⁹

Mit der harten Hand gegen Widersprüche

Während für die Primarstufe durchschlagende Erfolge in der Belarusifizierung erzielt werden konnten – Ende der 1920er fand über 90 % des Unterrichts auf Belarusisch statt –, wuchs jedoch der Widerstand gegen die Nationalisierung an der Universität. Grund dafür war einerseits, dass es kaum belarusischsprachige Professoren gab, andererseits fehlte die akademische Terminologie für viele Fachbereiche und musste erst kreiert werden.⁵⁰ Kritische Stimmen mehrten sich auch in der Bevölkerung. Ein beachtlicher Teil der jüdischen und belarusischen Bevölkerung bevorzugte die russische Sprache gegenüber der jiddischen oder belarusischen, die mit ländlicher Rückständigkeit assoziiert wurden. Jüdische und belarusische Eltern in Minsk wollten ihre Kinder auf russische Schulen schicken, da sie sich dadurch bessere Aufstiegschancen erhofften.⁵¹ Minderheiten, die bisher neben der Muttersprache noch Russisch gelernt hatten, sollten nun zusätzlich noch Belarusisch lernen, um im Staatswesen mitwirken zu können, was nicht überall auf Begeisterung stieß.

Die Standardisierung der belarusischen Sprache hatte des Weiteren zur Folge, dass sie vielen Bäuerinnen und Bauern, die einen lokalen Dialekt sprachen, fremd erschien und diese

⁴⁵ Vakar, *Making of a Nation*, S. 139.

⁴⁶ Raspe, *Nation wider Willen*, S. 220–221.

⁴⁷ Chiari, *Nationale Renaissance*, S. 526.

⁴⁸ Rudling, *Belarusian Nationalism*, S. 147–148.

⁴⁹ Vakar, *Making of a Nation*, S. 140.

⁵⁰ Rudling, *Belarusian Nationalism*, S. 160.

⁵¹ Raspe, *Nation wider Willen*, S. 236.

lieber Russisch lernten.⁵² Gerade die Menschen, die zwangsbelarusifiziert wurden, assoziierten die unerwünschte Politik mit der Sowjetführung, was zur Delegitimierung der Regierung führte. Die lokale intellektuelle Elite hingegen fühlte sich in ihrem nationalen Bestreben bestärkt und zeigte, aus Sicht Moskaus, beunruhigende Anzeichen separatistischer Tendenzen.⁵³ Es entstanden Gruppierungen, die sich primär für den belarusischen Nationalismus und nur sekundär für eine Sowjetisierung interessierten und Kontakte zu Belarusinnen und Belarusen in Polen pflegten.⁵⁴

Die Nationalkommunisten, besonders der Volkskommissar für Erziehung Usevalad Ihnatoŭski, der die treibende Kraft hinter der Belarusifizierungskampagne war, gerieten Ende der 1920er Jahre unter Verdacht, antisowjetische, «bourgeoise» nationalistische Interessen zu verfolgen. Den Säuberungen, die von der Moskauer Parteiführung veranlasst wurden, fielen in den 1930er Jahren schliesslich nicht nur die meisten belarusischen Nationalkommunisten zum Opfer, sondern auch weite Teile der Bevöl-

kerung. Ihnatoŭski entging seiner Verhaftung 1931 durch Suizid. Die Beendigung der Nationalisierungskampagnen durch die Bol'ševiki führte somit nicht nur zur Eliminierung der Nationalkommunisten, sondern ebenso zur weiteren Integration der Minderheiten in den sowjetischen Staat.

In den 1930er Jahren unter Stalin wurde die unionsweite Einheit aller Völker betont, die russische Kultur vom Vorwurf des «russischen Chauvinismus» «befreit» und die ökonomische Modernisierung vorangetrieben. Die dünne Schicht der Intellektuellen, die die Nationalbewegung getragen hatte, wurde beinahe vollständig in den Repressionswellen vernichtet, die belarusischen Institute jedoch blieben erhalten, wenn auch unter strenger Kontrolle des Zentrums in Moskau.

Julia Zuber ist Assistentin in der Abteilung für Osteuropäische Geschichte an der Universität Zürich und schreibt ihre Dissertation über den Einfluss von Frauen auf die urbane Entwicklung im vorrevolutionären Russland.

Bibliographie

- Astrouskaya, T. (2019). *Cultural Dissent in Soviet Belarus (1968–1988). Intelligentsia, Samizdat and Nonconformist Discourses*. Wiesbaden.
- Chiari, B. (1994). «Nationale Renaissance». Belorussifizierung und Sowjetisierung: Erziehungs- und Bildungspolitik in Weissrussland 1922–1944. *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, S. 521–540.
- Fabrykant, M., & Dudchik, A. (2019). The Invention of Transition. Perestroika in Belarusian History Textbooks. In: L. Bennich-Björkman, & S. Kurbatov, *When the Future Came. The Collapse of the USSR and the Emergence of National Memory in Post-Soviet History Textbooks* (S. 91–136). Stuttgart.
- Hirsch, F. (2005). *Empire of Nations. Ethnographic Knowledge and the Making of the Soviet Union*. New York.
- Lindner, R. (1999). *Historiker und Herrschaft. Nationsbildung und Geschichtspolitik in Weissrussland im 19. und 20. Jahrhundert*. München.
- Pipes, R. (1964). *The Formation of the Soviet Union. Communism and Nationalism 1917–1923*. Cambridge.
- Raspe, J. (2018): Nation wider Willen. Weissrussland in der Sowjetunion, 1921–1931. *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas* 66 (2), S. 218–244.
- Rudling, P. (2015). *The Rise and Fall of Belarusian Nationalism, 1906–1931*. Pittsburgh.
- Savchenko, A. (2009). *Belarus. A Perpetual Borderland*. Leiden.
- Slezkine, Y. (1994). The USSR as a Communal Apartment, or How a Socialist State Promoted Ethnic Particularism. *Slavic Review* 53 (2), S. 414–452.
- Vakar, N. P. (1956). *Belorussia. The Making of a Nation. A Case Study*. Cambridge.

⁵² Raspe, Nation wider Willen, S. 233, 237; Vakar, Making of a Nation, S. 139.

⁵³ Rudling, Belarusian Nationalism, S. 210.

⁵⁴ Ebd., S. 277.

«Man kann sich nur selbst modernisieren»

Die kasachische Historikerin Botakoz Kassymbekova deutet die Sowjetunion als Kolonialreich

Lange Zeit herrschte die Auffassung vor, dass zwar das vorrevolutionäre Russland ein imperialer Staat gewesen sei. Die Sowjetunion hätte hingegen vor allem Modernität gebracht, wenn auch als Diktatur. Wer das so sieht, sitzt einer moskautreuzentrierten Sichtweise auf, sagt Botakoz Kassymbekova, die die Sowjetunion aus zentralasiatischer Perspektive analysiert. Dabei steckt die historische Forschung über das sowjetische Zentralasien selbst noch in den Anfängen.

Frau Kassymbekova, vor wenigen Tagen ist Michail Gorbatschow gestorben. Was bedeutet er für Sie als jemand, der in Kasachstan aufgewachsen ist, in Tadschikistan studiert hat und in Berlin promovierte, in einer Stadt, die Gorbatschow besonders viel zu verdanken hat?

Für Menschen in Kasachstan war das Jahr 1986 eine Zäsur. Im Dezember gab es einen Aufstand in den grossen Städten, weil aus Moskau mit Gennadi Kolbin ein neuer Parteichef eingesetzt wurde. Anders als sein Vorgänger Dinmuchamed Kunajew war Kolbin kein Kasache, sondern Russe, und er kannte sich überhaupt nicht mit Kasachstan aus. Er war vorher noch nie in Kasachstan gewesen! Diese sogenannten «Scheltoksan-Unruhen», Scheltoksan heisst auf kasachisch «Dezember», wurden blutig niedergeschlagen. Der Historiker Vladislav Zubok hat kürzlich ein Buch über den Zerfall der Sowjetunion geschrieben, und er sagt: Der Zerfall fing mit Kasachstan an, mit diesem Aufstand. Die Niederschlagung 1986 rief vielen ethnischen Kasachen auch die Kollektivierung der 1920er, 1930er Jahre in Erinnerung. Damals hatten wir Goloschtschokin, auch er von Moskau nach Kasachstan gesandt, der sehr hartnäckig und gewalttätig die Kollektivierung durchgesetzt hat. Bis zu 40 Prozent der Kasachen sind damals gestorben. Die Erinnerung an diese Gewalt und die Gewalt im Dezember 1986, das kam irgendwie zusammen. Wieder kommt jemand, der uns nicht kennt, der möglicherweise gnadenlos mit uns umgehen wird, das waren

die Ängste. Auch in Usbekistan hat es in jener Zeit massive Repression gegeben, bei der Kräfte aus Moskau die lokale Elite bekämpft haben. Ich würde daher behaupten, dass die Perestroika in Zentralasien etwas ganz, ganz anderes bedeutete als zum Beispiel in Moskau.

Konnten die zentralasiatischen Teilrepubliken denn von der wirtschaftlichen Liberalisierung profitieren, für die Gorbatschow ja auch steht?

Diese Öffnung hin zum Privateigentum wurde in Zentralasien viel weniger zugelassen als zum Beispiel im Baltikum oder im Kaukasus. Im Jahr 1987 wurden zehnmal weniger Kooperativen in Kasachstan zugelassen als zum Beispiel in Estland. Es waren nur sehr wenige, denen das genehmigt wurde.

Aus westlicher Perspektive wird Gorbatschow ja überwiegend positiv beurteilt. Er steht für das Ende des Wettrüstens und den Fall der Berliner Mauer.

Ja, natürlich. Aber gerade in den letzten Tagen haben viele Historiker – ich denke nur an jene im Baltikum – daran erinnert: Für uns bedeutete die Perestroika Gewalt! Für uns war es nicht so blumig und wunderschön. Ich denke, viele Menschen im Kaukasus, in Litauen, Lettland, in Kasachstan, in Usbekistan hätten mit Gorbatschow tatsächlich gut umgehen können, wenn er sich irgendwann einmal entschuldigt hätte. Er hatte dreissig Jahre seit dem Zerfall der Sowjetunion Zeit dafür. Nein, wir sollten diese Figur sicher nicht idealisieren. Auch zumal Gorbatschow für die Annexion der Krim war und er in dieser Frage eigentlich Putin unterstützt hat.

In der Perestroika gab es nach Jahrzehnten der Diktatur auch gewisse Freiräume, über schwierige Themen der sowjetischen Geschichte zu sprechen, ich denke etwa an den Hitler-Stalin-Pakt oder in der Ukraine an den Holodomor. Welches waren für die zentralasiatischen Republiken die wichtigsten Themen?

Für Tadschikistan ist die sowjetische Grenzziehung ein grosses Problem, also die Tatsache, dass Samarkand und Buchara nicht zu Tadschikistan gehören, obwohl diese uralten Städte eine persischsprachige Bevölkerung haben. Für dieses künstlich organisierte Land ist es schwer, eine eigene Geschichte zu erzählen, denn dort, wo jetzt Tadschikistan liegt, gab es keine bedeutenden Städte, auf die man sich hätte beziehen können. Turkmenistan hat einfach eine eigene Geschichte geschrieben und die sowjetische Vergangenheit ausgeblendet. In Usbekistan ging es vor allem um die Baumwollpolitik und die Vergiftung der Erde durch Pestizide. Der Aralsee war ein wichtiges Thema, und speziell für Kasachstan die Atomwaffentests. Wenn Sie die Zahlen anschauen – es ist entsetzlich, was in Kasachstan passiert ist. Und natürlich die Hungersnot von 1932/33.

Konnte man über diese Fragen in einem ähnlichen Masse frei sprechen wie in den europäischen Teilen der Sowjetunion?

Das ist sehr unterschiedlich. Zum Beispiel in Usbekistan gab es seit Ende der achtziger Jahre und bis heute sehr harsche Kritik gegenüber der Sowjetunion. Andererseits haben sie sehr viel von den sowjetischen Praktiken übernommen. In Kasachstan gibt es erst seit 2010 ein Umdenken. Vorher war ein offener Diskurs über Geschichte sehr schwierig. Ich habe mich kürzlich zusammen mit meiner Schwester daran erinnert, wie wir in der Schule Geschichte gelernt haben: Wir mussten Passagen aus historischen Büchern abschreiben, und wenn wir nur ein Wort falsch geschrieben haben, bekamen wir schon eine schlechte Note. Eigentlich haben wir nur Noten für die schöne Schrift bekommen. Man durfte überhaupt keine eigenen Gedanken einbringen, das war verboten. Mit Bildung hat das wenig zu tun, es ist eher Dressur. Und bis heute haben wir unser Bildungssystem nicht wirklich entsowjetisiert. Viele, die in Kasachstan Geschichte studiert haben, folgen immer noch irgendeinem Kanon. Es gibt leider nur wenige, die, wie ich, im Westen



Dezember-Unruhen 1986 auf dem Lenin-Platz in der kasachischen Hauptstadt Alma-Ata

studiert haben und anders auf die sowjetische Vergangenheit schauen, für die das kritische Denken Teil der Ausbildung und der Forschungs- und Publikationsarbeit ist.

Wie sieht es in der Öffentlichkeit aus, jenseits der Schulen und Universitäten?

Es gab schon ein paar aktive Leute, die Bescheid wussten und von ihren eigenen Erfahrungen gesprochen haben. Viele Opfer des Stalinismus wurden rehabilitiert. Aber auch das waren wiederum nur Heldengeschichten, es fand wenig kritische Auseinandersetzung statt. Seit 2010 gibt es etwas mehr analytische Forschung, wobei den wesentlichen Beitrag Ausländer leisten, Europäer und Amerikaner, Menschen aus dem Nahen Osten oder der Türkei. Sie haben überhaupt gezeigt, wie man Geschichte erzählt. Dass man das Material nicht nur sammelt, sondern auswertet und kritisch analysiert. Ich würde dennoch sagen, dass wir immer noch im Anfangsstadium der kritischen Auseinandersetzung mit der sowjetischen Vergangenheit sind.

Sie vertreten die Auffassung, dass Zentralasien nicht nur im Zarenreich, sondern auch in der Sowjetunion kolonial behandelt wurde. Warum?

«Kolonial» definiere ich als die Herrschaft über ein fremdes Gebiet, bei der die Metropole

tatsächlich Menschen schickt, die sich nicht nur einmischen, sondern die vor Ort leben und herrschen. «Men on the spot» also, Gouverneure, mit Macht ausgestattete Repräsentanten. In der Sowjetunion war es ja so, dass nominell sehr oft Einheimische an der Spitze standen, dass aber der zweite Sekretär der Partei immer aus Moskau kam, normalerweise ein Russe, und die tatsächliche Macht in den Händen hatte. Um noch einmal auf 1986 zurückzukommen: Kolbin sollte sogar Erster Sekretär werden.

Zweitens: Wenn man vom Kolonialismus im Zarenreich spricht und sagt, dass die Sowjetunion den Kolonialismus beendet hätte, zeigt das nur, dass wir von einer falschen Definition ausgehen. Wenn wir das Schema des britischen Kolonialreichs in Indien vor uns haben, ist das Ausbeutungskolonialismus. Das gilt für das Zarenreich. Die Logik in der Sowjetunion war eine andere: Hier haben wir es mit Siedlerkolonialismus zu tun. Während es beim Ausbeutungskolonialismus um verfügbare Arbeitskraft geht, denken Sie an die von Sklaven gestützte Plantagenwirtschaft, geht es beim Siedlerkolonialismus um die Kontrolle über das Territorium. Das bevölkerungspolitische Instrument dabei heisst Assimilation. Die einheimische Bevölkerung wird entmachtet und assimiliert. In der Sowjetunion wurde die Ideologie des Kommunismus genauso als Argument für die Entmachtung und Assimilierung verwendet wie die Ideologie des Vielvölkerstaats.

Geopolitisch hat die Sowjetunion aus dem Zarenreich schliesslich die Logik der «drei Osten» übernommen: der «Osten» des Kaukasus, der den Zugang zum Nahen Osten ermöglicht, der «Osten» Zentralasiens, hier geht es um den Iran, Afghanistan und Indien, und den «Fernen Osten», der nach Ostasien und zum Pazifik führt.

Könnte man das, was Sie als «sowjetischen Kolonialismus» interpretieren, nicht auch als Modernisierungsprojekt verstehen?

Ich habe mich von dem Konzept der Modernität verabschiedet. Ich habe das gerade diesen Sommer noch einmal mit dem New Yorker Afrika-Historiker Frederick Cooper diskutiert, und wir sind der Meinung: Man kann nur sich selbst modernisieren. Wenn man behauptet, man modernisiert andere, ist das wahrscheinlich

schon ein koloniales Projekt. Das gilt auch für die politische Modernisierung, also für den Übergang von der personalisierten zur institutionalisierten Macht. Dieser Übergang hat in der Sowjetunion nicht stattgefunden: Die sowjetische Herrschaft war sehr personalisiert.

Dies gilt aber insbesondere für Wirtschaft und Technologie. Eisenbahnen wurden schon vor der sowjetischen Herrschaft gebaut, Schulen auch. Sie als Mittel der Modernisierung zu beschreiben, wäre nicht nur unnützlich, sondern ausserordentlich schädlich. Denn dann überspielt man die Tatsache, dass diese Mittel genutzt wurden, um die koloniale Herrschaft abzuschern.

War zu Sowjetzeiten in den zentralasiatischen Republiken das Bewusstsein verbreitet, dass man in einer kolonialen Situation lebt?

Für die zwanziger und dreissiger Jahre gilt das auf jeden Fall. Da gibt es zum Beispiel das berühmte Tagebuch eines Parteimenschen in Kirgistan, der sagt: Was wir hier gerade erleben, ist Kolonialismus. Auch in Aussagen bei Anhörungen kommen solche Gedanken zur Sprache, oder in den Berichten der Geheimpolizei.

Später dann waren es eher vereinzelte, informelle Gruppen, die so etwas thematisiert haben. In den 1970er Jahren gab es beispielsweise eine studentische Bewegung in Kasachstan, die angefangen hat, Fragen zu stellen. Jemand hatte von der Hungersnot gehört – es war ja illegal, darüber zu sprechen und zu forschen, beispielsweise wenn man in der Universität eine Frage zur Hungersnot gestellt hat, konnte man den Studienplatz verlieren, das war ein Tabu-Thema. Schweigen ist überhaupt die Antwort der Kolonisierten auf koloniale Asymmetrien. Aber diese Gruppen haben dann doch von ihren Grosseltern oder Eltern etwas gehört, und sie waren wichtig dafür, dass man das dann in den achtziger Jahren in grösserem Rahmen thematisiert hat, als es nicht mehr so gefährlich war, über die Vergangenheit zu sprechen.

Meine Mutter hat sich übrigens immer «Aborigine» genannt, also auf Russisch «aborigén», so, wie man in der russischen Kolonialliteratur, aber auch in Filmen die Ureinwohner nennt. Denn es gab sehr viel Rassismus, und die Lebensumstände für zum Beispiel Kasachen oder Russen konnten sehr verschieden sein. Das

wusste man immer schon, aber nur sehr wenige haben das als Kolonialismus betrachtet. Es gibt auch die Erfahrung, dass Menschen in Zentralasien beleidigt auf die Idee reagieren, dass sie Kolonisierte sein könnten. Das wollen sie nicht hören. Es gibt ja auch unter Zentralasiaten viel Rassismus, und viele wollen nicht mit Schwarzen oder Indern auf eine Stufe gestellt werden. Die Schwarzen wurden im sowjetischen Fernsehen immer als wilde nackte Barbaren gezeigt mit der Message, dass die Zentralasiaten dankbar sein sollten, dass sie nicht leben wie die Menschen in Afrika. Diesen Rassismus haben die Menschen in Zentralasien internalisiert. Aber ich denke: Wenn diese Leute Zugang zu den Archiven hätten, wenn es öffentliche Diskussionen gäbe und man frei forschen könnte ...

Aber eine neue Generation, manche sind jünger als ich, sind jetzt am ehesten bereit, darüber zu sprechen. Gastarbeiter aus Kirgistan zum Beispiel, die in Russland schlimmen Rassismus erleben, fragen sich: Wieso werden wir nicht als gleich angesehen? Wieso sind wir in Zentralasien so arm? Wieso leben Menschen in Russland völlig anders, wieso müssen wir nach Russland gehen, um ein Auskommen zu finden? Und in Kasachstan, dem es wirtschaftlich besser geht als Russland, habe ich festgestellt: In einer Situation der Stabilität und der Sicherheit ist es leichter, schwierige Fragen zu stellen. Es braucht Selbstwertgefühl, um die schwierigen Fragen von Gewalt und Genozid, von Rassismus zu bearbeiten. Wenn du selbst schwach bist, kannst du das nicht.

Gerade in der Gründungsphase der Sowjetunion in den 20er Jahren scheinen den nicht-russischen Gebieten einige Zugeständnisse gemacht worden zu sein. Der Historiker Andreas Kappeler schreibt, die nationalen Gebietseinheiten hätten damals «die Möglichkeit kultureller Entfaltung» erhalten, und der Aufstieg einheimischer Kader sei «gezielt gefördert» worden. Waren die 20er Jahre die am wenigsten koloniale Phase der Sowjetunion?

Das ist eine moskautreuzentrierte Geschichte. 1918, mit der Revolution, wurden in Zentralasien zunächst alle Moscheen geschlossen und viele Menschen umgebracht. Dagegen gab es grosse Aufstände, und die Bolschewiki wussten, sie würden verlieren. Deswegen haben sie

erlaubt, dass man Moscheen wieder öffnet und auf brutale Exzesse verzichtet. Ja, es gab eine Zwischenzeit der strategischen Duldung. Aber die Duldung war nicht deren Ziel. Die Unterdrückung ging weiter, und die Menschen hatten nichts zu sagen. Dass ein paar Theaterstücke liefen ... Es wurde nur eine bestimmte Gruppe von Menschen gefördert, diejenigen, die bereit waren, mit den Bolschewiki zusammenzuarbeiten. Die konnten auch ein paar Bücher veröffentlichen. Es gab eine muslimische Bildungsbewegung, die «Djadiden», Kinder von sehr reichen Baumwollgeschäftsleuten, die teilweise



Die Historikerin Botakoz Kassymbekova

zum Beispiel auch in Berlin studiert haben, aber die waren isoliert, das war die goldene Jugend sozusagen, ohne echte Verankerung in der Bevölkerung. Die meisten, besonders die, die Sowjetmacht kritisiert haben, wurden aber bis Ende der 1920er Jahre verfolgt.

Freiräume gab es, weil man einfach noch nicht überall die Kontrolle ausüben konnte. Für Tadschikistan gilt beispielsweise: Sobald die Eisenbahnlinie fertig war und das Militär massiv hingeschickt werden konnte, war es mit jeglicher Freiheit zu Ende. Ab dann wurden Menschen mit diesen Eisenbahnzügen deportiert und ermordet.

Wie sieht es mit der Zeit nach der Herrschaft Stalins aus? Gab es auch für Zentralasien in den sechziger Jahren eine «Tauwetterperiode»?

Das ist eine noch wenig erforschte Zeit. In den sechziger und siebziger Jahren gab es in Zentralasien viel Hunger. Während des Zweiten Weltkrieges waren ja viele Industrieanlagen im Westen abgebaut und nach Zentralasien transportiert worden, damit die Produktion weiterlaufen konnte. In den späten sechziger Jahren wurden diese Industrien dann ins Baltikum zurückgebracht. Aber die Zentralasiaten wollten auch Industrialisierung, und nicht nur für Baumwolle verantwortlich sein. Aber aus Moskau kam immer: Nein. Der Abtransport der Anlagen führte zu grosser Arbeitslosigkeit in den siebziger und achtziger Jahren, während es in den europäischen Teilen der Sowjetunion extremen Arbeitskräftemangel gab. Aus Zentralasien kam die Frage, warum können unsere Menschen nicht nach Moskau gehen oder nach Leningrad oder in die baltischen Staaten, um da zu arbeiten? Wir wissen nicht, was wir mit diesen Jugendlichen machen sollen! Aber aus Moskau kam: Nein, wir wollen keine Asiaten bei uns haben. So viel zum Thema Völkerfreundschaft. Man hat die Region unterentwickelt gelassen, indem man die Industrialisierung gezielt nicht zugelassen hat, weil man die Baumwolle brauchte.

Ich betreibe derzeit intensiv Oral History, und da ist sehr viel von Hunger die Rede. Aber das galt auch für Russland. Armut, sehr viel Armut. Ich hatte immer gedacht, dass die Menschen von 1970 bis 1985 in der Sowjetunion gut gelebt haben. Aber das galt aber nur für einige Städte. Auf dem Lande gab es keine Zeit, in der es *keinen* Mangel gegeben hätte. Auch in den siebziger und achtziger Jahren war Hunger immer noch weit verbreitet. Das schockiert mich.

Sie haben gesagt, dass die Spielräume immer dort bestanden, wo die Macht sich nicht durchsetzen konnte. Blieben solche Spielräume regional oder lokal bestehen oder waren sie mit Ende der zwanziger Jahre verschwunden?

Es gab sie schon noch. In einem tollen Buch, es heisst «Allahs Kolchosen», geht es um Tadschikistan und den illegalen Handel mit Zitronen. Menschen haben irgendwo im Verborgenen

Zitronen angebaut, diese nach Russland gebracht und damit viel Geld verdient. Zwei Brüder aus der Moldau sind in Kirgistan gelandet und haben ein illegales Kleiderimperium aufgebaut. Zehn Menschen sind in diesem Zusammenhang zur Todesstrafe verurteilt und erschossen worden. Initiativen wie diese mussten irgendwie Mechanismen entwickeln, die einen vor Verfolgung schützen.

Ein französischer Historiker hat nachgewiesen, dass hier neue muslimische Netzwerke entstanden sind, die den Islam als Ethik des Vertrauens genutzt haben. Nach dem Motto: Wenn du dich als religiös zeigst, dann kann ich dir vertrauen. Bei anderen half es, wenn ein Bruder in der Partei war und versucht hat, den anderen Bruder, der illegalen Geschäften nachgegangen ist, zu schützen. Bisher sind davon nur Einzelfälle bekannt, so dass man noch keine verallgemeinernden Aussagen treffen kann. Sie alle haben wohl gemeinsam, dass es sich um Überlebensstrategien handelt. Aber die islamischen Netzwerke haben die Sowjetunion überlebt.

Sie beschäftigen sich viel mit Ego-Dokumenten aus sowjetischer Zeit. Wie verlässlich sind eigentlich sowjetische Ego-Dokumente aus quellenkritischer Sicht?

Die Frage stellt sich tatsächlich. Es gab einen sowjetischen Begriff: sich eine Biografie «basteln». Wenn man einen Orden bekommt, bekommt man auch besseren Lohn oder mehr Rente. Es hatte Konsequenzen, eine gute Biografie zu haben. Auch eine schlechte, das war schlecht sogar für die Kinder.

Ich arbeite zur Zeit mit sowjetischen Tagebüchern und untersuche sie hinsichtlich der Frage, wie Menschen den Stalinismus in ihren eigenen Biografien verarbeitet haben. Es sind unveröffentlichte Dokumente, und darunter sind Tagebücher, die uns tatsächlich sehr viel erzählen können. Manche haben versucht, ihr Tagebuchschreiben geheimzuhalten. Sie wollten, dass ihre Nachfahren nach ihrem Tod die Wahrheit erfahren, und haben sich um möglichst grosse Authentizität bemüht. Sie schreiben: Ich habe Angst, dass die Menschen mir nicht glauben. Die grosse Frage nach der Wahrheit hat also viele Menschen bereits beim Tagebuchschreiben selbst beschäftigt. Besonders die, die den Stalinismus erlebt haben.

Es ist ein glücklicher Umstand, dass Sie solche Texte haben, nicht?

In Bremen gibt es ein gutes Archiv, mit dessen Direktor ich in intensivem Kontakt stehe. In Russland wurde in letzter Zeit viel nach Tagebüchern gesucht, man hat eine grosse Kampagne gemacht, und sie werden auch veröffentlicht und kommentiert. Darunter sind wirkliche Schätze, zu denen ich glücklicherweise Zugang habe. Aber die meisten sind doch eher Dialoge mit der Macht, die kann ich kaum benutzen. Wenn man Anpassungsstrategien untersuchen würde, dann wären sie wunderbar. Aber um die innere Welt zu erforschen, taugen sie wenig.

Von grosser Bedeutung ist auch, dass es zwischen den Generationen einen tiefen Bruch gibt. Die Generation der zwanziger, dreissiger Jahre hat mit der darauffolgenden Generation nicht über ihre Erfahrungen gesprochen. Es war zu gefährlich. Denn wenn jemand weiss, dass der eigene Vater oder Grossvater im Gulag war, konnte es einen selbst stigmatisieren und in Gefahr bringen. Selbst als diese Gefahr langsam nachliess, fingen die Älteren nicht an zu erzählen: Sie hatten Angst, dass nach der Tauwetter-Periode wieder schlimmere Zeiten kommen könnten. Die Menschen haben gelernt zu misstrauen. Die sowjetische Kultur war

eine Schweigekultur. Viele lernen erst in jüngerer Zeit, was geschehen ist.

Frau Kassymbekova, herzlichen Dank für das Gespräch.

Interview: Valentin Schönherr. Das Gespräch wurde am 8. September 2022 geführt.

Botakoz Kassymbekova ist Assistentin für Neuere und Neueste Geschichte und Osteuropäische Geschichte an der Universität Basel. Sie hat an der Humboldt-Universität Berlin promoviert. Ihr erstes Buch «Despite Cultures. Early Soviet Rule in Tajikistan» (Pittsburgh University Press, 2016) zeichnet sowjetische imperiale Strategien in Zentralasien nach. Sie ist Gastherausgeberin des Bandes «Stalinism and Central Asia» des Central Asian Survey (2016). Ihr aktuelles Forschungsprojekt untersucht die poststalinistische Sowjetunion und analysiert, wie Sowjetbürger den Stalinismus in ihrem älteren Leben (nicht) verarbeitet haben. Ein weiteres Buchprojekt in Koautorschaft mit Kimberly St. Julien-Varnon, University of Pennsylvania, mit dem Titel «Imperial Innocence» ist eine Kulturgeschichte des sowjetischen Imperialismus und wird bei Cambridge University Press erscheinen.

Vergleichen und Erinnern

Nachdenken über die postkoloniale Wende in der Holocaustforschung

Sebastian Bott

Die postkoloniale Perspektive auf koloniale Genozide und den Holocaust diskutiert der folgende Beitrag anlässlich zweier Neuerscheinungen: A. Dirk Moses, *The Problems of Genocide: Permanent Security and the Language of Transgression* (2021) und Natan Sznajder, *Fluchtpunkte der Erinnerung: Über die Gegenwart von Holocaust und Kolonialismus* (2022) sowie einer älteren Publikation von Judith N. Shklar, *The Liberalism of Fear* (1989).

Wir erleben momentan eine intensive und hochkontroverse Diskussion über postkoloniales Vergleichen und Erinnern. Es geht im Kern um die Frage, wie die Grausamkeiten der Moderne, und zwar in ihren liberalen wie illiberalen Varianten, zu verstehen und zu beurteilen sind. Verglichen werden Einsichten der Holocaustforschung mit Ergebnissen der postkolonialen Genozidforschung.

Mit der postkolonialen Perspektive geraten Ansprüche globaler Gerechtigkeit in den Blick. Es sind dies Ansprüche, die mit ihrer politischen Relevanz auch in unsere Schulzimmer dringen. Es geht um die dunkelste Seite unserer Moderne, um Schuld und Verantwortung und nicht zuletzt um Wiedergutmachung, allesamt hochbedeutsame Themen, die sorgfältiger Behandlung bedürfen.

Der komparative Ansatz vieler postkolonialer Studien fordert uns heraus, darüber nachzudenken, wie wir im Geschichtsunterricht erinnern und vergleichen. Tun wir dies immer sachgemäss und erkenntnisfördernd oder vergleichen und erinnern wir unreflektiert und dadurch vielleicht auch ungerecht?

A. Dirk Moses (*1967) hat als Genozidforscher mehrere Publikationen zu komparativ-postkolonialen Ansätzen vorgelegt, darunter das von ihm mitherausgegebene *Oxford Handbook of Genocide Studies* (2010). Moses unterrichtet *Political Science* in New York und ist Herausgeber des *Journal of Genocide Research*. Auf seiner umfangreichen Homepage finden sich auch seine kontroversen erinnerungspolitischen

Interventionen (*Katechismus der Deutschen, Documenta 15*), die vom Zürcher Onlinemagazin *Geschichte der Gegenwart* für den deutschsprachigen Raum übersetzt und zugänglich gemacht wurden. Seine Monographie *Problems of Genocide* liegt bisher nur auf Englisch vor. Ich konzentriere mich im Folgenden auf Moses' Auseinandersetzung mit Raphaël Lemkin, dem Schöpfer des Genozidbegriffs. Der polnisch-jüdische Jurist wurde zuletzt durch Philippe Sands Buch *Rückkehr nach Lemberg* einem breiteren Publikum vorgestellt.

Natan Sznajder (*1954) ist ein Spezialist für öffentliche Erinnerungsarbeit und unterrichtet Soziologie des Holocausts in Tel Aviv. Er hat sich intensiv mit der Holocausterinnerung auseinandergesetzt, unter anderem mit Daniel Levy in *Erinnerung im globalen Zeitalter: Der Holocaust* (2007). In seiner neuen Publikation *Fluchtpunkte der Erinnerung* (Sznajder bezeichnet sie selber als *Essay*) nimmt er dezidiert aus jüdischer Sicht Stellung zu den erinnerungspolitischen Forderungen der postkolonialen Forschenden, unter anderem zu Michael Rothberg, A. Dirk Moses oder Jürgen Zimmerer. Er bezeichnet seine Perspektive als eine partikulare, die er mit der postkolonial-universalistischen konfrontiert. Bei dem von mir aus seinem Essay herausgegriffenen Bumerangeffekt handelt es sich um eine Leitmetapher postkolonialer Komparatistik, die bereits von Hannah Arendt und Aimé Césaire geprägt wurde.

Vergleichen in der postkolonialen Genozidforschung: A. Dirk Moses

Jeder Vergleich beginnt mit einer Festlegung dessen, was verglichen werden soll. Als gemeinsamer Bezugspunkt verhält sich dieses *tertium comparationis* zu den Vergleichsfällen als ein Allgemeines, das das Besondere erklären soll. Als Raphaël Lemkin 1943 in seinem voluminösen Werk *Axis Rule in Occupied Europe* den Begriff Genozid prägte, nutzte er seinen Neologismus, um die mannigfaltigen Ausprägungen der nationalsozialistischen Gewaltherrschaft auf unterschiedliche Opfergruppen mit

einem generalisierenden (generischen) Terminus erfassen und justiziabel machen zu können. Als extremsten Fall eines Genozids subsumierte Lemkin den Massenmord an der Gruppe der europäischen Juden unter den Begriff. Er verglich ihn mit dem staatlichen Vorgehen gegenüber anderen, nationalen Gruppen (Polen, Norweger, Slowenen). Die Individuen, so seine juristische These, wurden als Mitglieder einer Gruppe ermordet, wobei die zugeschriebene Gruppenidentität («Jüdischsein, Polnischsein») die Mordabsichten verursacht und gerechtfertigt hätte und nicht ein wie auch immer geartetes politisches Handeln der Betroffenen.

Die UN-Generalversammlung orientierte sich an Lemkins juristischem Neologismus, als sie 1948 Genozide als geplante Staatsverbrechen, die sich gegen nationale, «racial», ethnische oder religiöse Gruppen richten, kategorisierte. Artikel II der Genozidkonvention zählt fünf objektive Tatbestandsmerkmale auf, die ein kollektives Gewaltverbrechen als Genozid zu einem justiziablen Fall werden lassen. Als subjektiver Tatbestand zählte der staatliche Wille, Menschen aufgrund einer oder mehrerer der vier Gruppenidentitäten zu vernichten.

Der neue strafrechtliche Terminus, so Moses, sei mit einer Reihe schwerwiegender Probleme behaftet, da er von vornherein bestimmten politischen Opfergruppen den Genozidstatus abspreche. Es gelte, den Begriff mit seinen identitären Implikationen selbst zu historisieren. Dies tut Moses, indem er einen revidierten generischen Terminus einführt, der nun auch politische Opfergruppen beinhaltet. Moses nennt diese Kategorie das genozidale Streben nach «permanenter Sicherheit» (*permanent security*) und schreibt in der Einleitung: «[P]ermanent security is the unobtainable goal of absolute safety that necessarily results in civilian casualties by its paranoid tendency to indiscriminate violence» (1).

Gewalt gegen Gruppen, so Moses' zentrale These, wird durch die Logik staatlicher

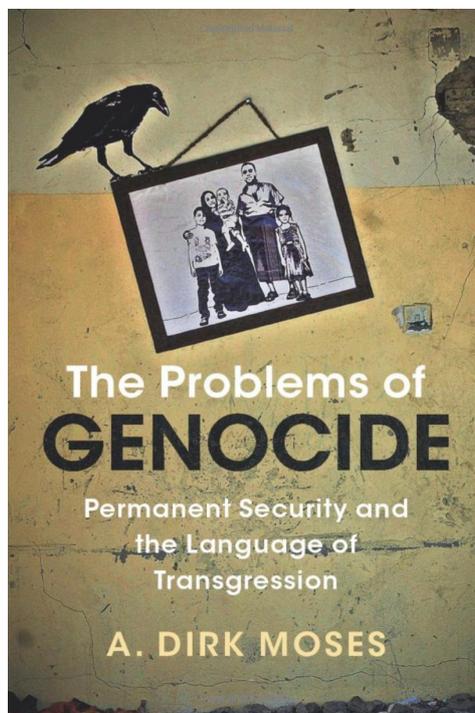
Sicherheitsbedürfnisse verursacht. Minderheiten stellen eine potenzielle Gefahr für ein allen Staaten inhärentes Streben nach Sicherheit dar, seien die Staaten nun illiberal (wie die totalitären Staaten des 20. Jahrhunderts) oder liberal (hier bezieht Moses sich auf die westlichen Demokratien). Die UN-Konvention würde jedoch Gewaltfälle gegen diese Gruppenmitglieder nicht als Genozid klassifizieren, da sie nicht den identitären Merkmalen des Artikel II entsprechen. Moses möchte hingegen die identitären Fälle zu Varianten eines staatspolitisch motivierten Tatbestandes machen.

Diese Argumentation hat gravierende Folgen für die Analyse und Beurteilung der zu klassifizierenden Vergleichsfälle. Damit der Holocaust zu einer staatspolitisch gewendeten Variante wird, muss den jüdischen Opfern eine zumindest potenzielle politische Handlungsmacht zugeschrieben werden. Nicht mehr der Antisemitismus wird gemäss Moses der entscheidende Treiber des Vernichtungswillens, sondern die Sicherheitspolitik des NS-Staates. Hier lässt sich bereits die Heftigkeit der geführten Kontroverse mit ihren erinnerungspolitischen Konsequenzen erahnen.

Von permanenter Sicherheit redete laut Moses zuerst Otto Ohlendorf, einer der Einsatzgruppen-

leiter der SS, bei seiner Verteidigung 1947 vor dem amerikanischen Militärgericht in Nürnberg. Ohlendorf sprach von «putativer Notwehr» bezüglich der Massenmorde an der Zivilbevölkerung in den besetzten Ostgebieten, da von diesen, insbesondere von den Juden, eine Bedrohungspotenzial ausgegangen sei. Die deutschen Besatzer, so Ohlendorf, hätten eine permanente Sicherheit in den besetzten Gebieten angestrebt und seien deshalb gezwungen gewesen, alle Angehörigen feindlich gesonnener Gruppen zu ermorden. Moses glaubt in Ohlendorfs

Worten mehr erkennen zu können als eine bloße juristische Schutzbehauptung. Für ihn offenbaren die Worte Ohlendorfs ungewollt





Raphaël Lemkin, stehend ganz rechts, bei der Unterzeichnung der Genozidkonvention der Vereinten Nationen durch die Vertreter Südkoreas, Haitis, Frankreichs und Costa Ricas 1950 in New York.
Quelle: UN Photo.

das Allgemeine aller besonderen Genozidfälle. Dieses Allgemeine wird von Moses zum *tertium comparationis* bestimmt, das es ihm ermöglicht, den Tatbestand des Genozids vom Identitären ins Politische zu verschieben. Konsequenterweise subsumiert Moses den Holocaust unter den Tatbestand eines solchen Sicherheitsbedürfnisses des illiberalen deutschen Staates, wenn er schreibt: «The Nazi genocide of Jews – the Holocaust – is the most notorious case of illiberal permanent security» (37).

Dass die UN-Konvention 1948 Genozide im identitären Sinne definierte, liegt nach Moses daran, dass damit bewusst politischen Gewaltverbrechen der Genozidstatus verweigert (ein genuines Interesse der Alliierten) und der Holocaust als Archetypus eines Genozids verankert werden sollte. Im unmittelbaren Vorfeld der UN-Konvention hätten die Interessenvertreter der Kolonialmächte, und mit ihnen auch Lemkin als engagierter Zionist, erfolgreich dafür lobbyiert, militärisches Vorgehen gegen zivile Gruppen von nichtmilitärischem zu trennen. Moses möchte aber genau auch militärische oder paramilitärische Aggressionen gegen zivile Gruppen (zum Beispiel die britische *area bombing directive* oder die Gewaltverbrechen kolonialer Siedler) als Fälle von Genozid erfassbar machen.

«[I]f anyone is to blame for the problems of genocide, it is Lemkin» (139). Weshalb aber wird die Figur des jüdischen Juristen Raphaël

Lemkin für Moses so wichtig? Er schreibt: «[Lemkin's] conception of humanity as comprising distinct nationalities did not originate in the liberal cosmopolitanism he postulated upon arriving in the US, but in a lifelong Zionist commitment to Jewish statehood in Palestine» (137). Lemkin habe, so Moses, aus zionistischen Interessen für eine identitäre Genozid-Definition plädiert, da er staatliche Gewalt gegen politische Gegner bewusst ausnehmen wollte. Dieser Vorwurf ist schwerwiegend und wird meines Erachtens nur unzureichend belegt. Vieles in Moses' Argumentation hängt jedoch an dieser angeblichen *hidden agenda* Lemkins. Sie soll be-

legen, wie es dazu kam, dass grundsätzlich politische Gruppen aus der Legaldefinition des Artikel II ausgeschlossen und somit politische Massenmorde nicht als Genozide subsumierbar wurden.

Man kann die Argumentation des Autors bezüglich des Holocausts mit einigen Fragen auf den Punkt bringen: War der Antisemitismus qua Ideologie kausal bei der Ermordung der europäischen Juden oder wurde die Gewalt durch das Sicherheitsbestreben eines illiberalen Staates entfesselt? War der Massenmord an den europäischen Juden singulär bzw. «unprecedented» (Yehuda Bauer)? Oder stand er in einer Kontinuität staatlicher, moderner Gewaltpolitik, die sich bereits zuvor in einer Reihe von kolonialen Genoziden gezeigt hatte (und womöglich immer noch zeigt)? Und weiter: Unter welchen Vorzeichen sollen wir uns des Holocausts erinnern? Als Präzedenzfall des Genozids oder als eines Falls unter vielen anderen? Für Moses lautet die Antwort auf solche und weitere Fragen klar: «The argument of this book ... is that all Nazi extermination policies were expressions of permanent security» (279). Der Holocaust steht gemäss Moses in Kontinuität zu kolonialen Massenverbrechen, wie sie nicht nur von illiberalen Staaten begangen worden seien. Nicht eine rassistische Ideologie, wozu Moses auch den Antisemitismus zählt, verursache das genozidale Vorgehen, sondern die konkrete Umsetzung («securitization») der permanenten Sicherheit: «Persecu-

tion does not occur without securitization even if victims experience their persecution as the outcome of hatred ... The social fact of racial or religious difference or even prejudice does not cause genocidal violence, however. The securitization of groups, whether racialized or otherwise defined, is the driver of excessive violence» (42).

Erinnern in Zeiten postkolonialer Genozidforschung: Natan Sznajder

Natan Sznajder setzt sich als Soziologe mit den erinnerungspolitischen Folgen postkolonialer Genozidforschung auseinander, insbesondere mit der Forderung, Erinnerungen im Plural zu betreiben («multidirektionale Erinnerung», so auch der Titel von Michael Rothbergs einflussreicher Studie). Es geht ihm darum, keiner Opfergruppe die öffentliche Aufmerksamkeit zu versagen und die Schreckenserfahrungen nicht zu hierarchisieren. Sznajder nennt diesen politischen Einsatz die Universalisierung der Opfererfahrung. Als jüdischer Akademiker setzt er sich für die Partikularität der jüdischen Erinnerung ein. Diese negiert die nichtjüdische Opfererfahrung nicht, insistiert aber auf den Besonderheiten des Holocaust. Dabei spielt die Auseinandersetzung um den Vergleich der Genozide eine zentrale Rolle: «Diese Gemeinsamkeit [der Schreckenserfahrungen] wird bei Rothberg als ein normativer Wunsch formuliert, das heisst, die «multidirektionale Erinnerung» ist eine wünschenswertere und bessere als die gegenseitig einander ausschliessenden Erinnerungen. Dahinter verbirgt sich spannungsgeladene Debatte um die Einzigartigkeit des Holocausts und die Legitimation des Vergleichs» (81).

Sznajder bezeichnet die postkoloniale Wende in den Holocaust-Studien, die er mit Rothberg und vor allem mit Moses und Zimmerer verbindet, als politisch motivierten Versuch, allen Opfergruppen staatlicher Gewalt öffentliche Aufmerksamkeit zukommen und Gerechtigkeit widerfahren zu lassen. Deutschlands Sonderweg und der Holocaust

würde damit zu einer Variante der 500-jährigen europäischen Gewaltgeschichte, wie sie Moses konzipiert hätte.

Sznajder diskutiert die postkoloniale Wende mit Bezug auf den von Hannah Arendt und Aimé Césaire eingeführten Bumerangeffekt. Diese Metapher thematisiert die Rückwirkungen des kolonialistischen Blicks auf die Kolonisierenden selber. Die Kolonisatoren vertieren selber angesichts ihrer Praxis, afrikanische Menschen wie Tiere zu behandeln. Im 20. Jahrhundert wird das rassistische Konglomerat wie ein Bumerang auf europäische, weisse Menschen, nämlich die europäische Judenheit, angewendet. Die kolonial rassistischen Versatzstücke kehren in Form eines exterminatorischen Antisemitismus zurück. Berühmt ist der von Sznajder zitierte Satz von Aimé Césaire, dass Hitler die kolonialistischen Methoden auf die «weissen Menschen» Europas angewendet habe, «denen bislang nur die Araber Algeriens, die Kulis Indiens und die [N*] Afrikas ausgesetzt waren». Hannah Arendt beschreibt in *The Origins of Totalitarianism* diesen Effekt im zentralen zweiten Kapitel über den Imperialismus, eine für die postkolonialistische Wende immer wieder aufgegriffene Analyse. Die «ausrotende Unterdrückung fremder Völker», so Arendt, führe dazu, dass die kolonialisierende

Nation ihrerseits imperialisiert würde. Die Gewaltpolitik des 20. Jahrhunderts sei mit solchen Rückwirkungen verbunden, wobei der kontinentale Imperialismus nationalsozialistischer Provenienz sich unmittelbar des Rassenbegriffes bediene und nicht auf den Bumerangeffekt angewiesen wäre. Das «deutsche Herrenvolk» müsse sich, so die völkische Propaganda, auch im eigenen Land von «minderen Rassen» abheben können.

Sznajder betont, dass Arendt, anders als Moses oder Zimmerer, keine strukturelle Kausalität zwischen Kolonialismus und Judenvernichtung behauptete.

Tatsächlich würde Arendt sich mit Denkstrukturen und -mustern von Rassismus beschäftigen, um die Logik des Holocausts besser ver-



stehen zu können. Es ginge ihr nicht um einen empirischen Zusammenhang zwischen den Phänomenen. Sie sei eine dezidiert jüdische Denkerin, die gerade nicht an einer universalen Gewaltgeschichte interessiert sei, sondern die partikuläre Situation des jüdischen Schicksals verstehen wolle. Während etwa Rothberg und Moses Arendt als frühe postkoloniale Kronzeugin lesen würden, die eine universalistische Perspektive auf die unterschiedlichen Opfergruppen kolonialer und antisemitischer Gewalt einnehme, so Sznajder, sieht er eine Fehllektüre aus strategischer Absicht am Werk.

Am Ende seines Kapitels zu Hannah Arendt fragt sich Sznajder, ob eine postkoloniale Wende für ein Verständnis des Holocausts produktiv zu nutzen wäre. Vergleichen wir tatsächlich erkenntnisgewinnend die Leidenserfahrungen unterschiedlicher Opfergruppen, wenn wir sie unter einem universalistischen Fluchtpunkt anvisieren, fragt er sich. Erfüllt diese Perspektive einen wissenschaftlichen Dienst oder folgt sie nicht vielmehr politischen Interessen? Gewalterfahrungen seien immer partikulär, nur theoretisch liessen sie sich universalisieren. Deutlich hält Sznajder jedoch fest, dass Universalismus (Erinnern an jegliche Form kollektiver Staatsverbrechen) und Partikularismus (Erinnern an das spezielle Verbrechen, den Holocaust, den Porajmos, die Kolonialverbrechen an den Herero und Nama) in einem ständigen Wechselspiel aufeinander bezogen bleiben müssten. Holocaustforschung und Kolonialhistoriographie sollten in einen produktiven Austausch treten. Er plädiert für einen Denkraum, der transnationale Solidaritäten und Verantwortungen ermöglicht, ohne den Kontext der einzelnen Verbrechen vernachlässigen zu müssen.

Sowohl als auch

Es sei nochmals deutlich ausgesprochen, worum es geht: Die postkoloniale Genozidforschung nimmt sich der zahlreichen politischen Gewaltverbrechen an, die von liberalen oder illiberalen Staaten im Namen einer mörderischen Staatsräson begangen wurden. Darunter fallen sowohl Genozide im engeren Sinne der UN-Konvention als auch viele Kolonial- und andere Staatsverbrechen. Die Forschung weist auf strukturelle Ähnlichkeiten mit dem Holocaust hin, und zwar dadurch, dass sie ein

politisches Allgemeines (bei Moses die *securitization* als «Treiber der Verbrechen») postuliert. Die verglichenen Fälle werden zum Besonderen dieses Treibers und aufgrund geteilter Tatbestandsmerkmale als Genozidfälle klassifiziert. Es handelt sich um eine Art Subsumtion im juristischen Sinne: Treffen auf den Sachverhalt die Tatbestandsmerkmale zu, die ihn zu einem justiziablen Fall machen, so gilt er aus postkolonialer Sicht als Genozid.

Wie ist diese vergleichende Arbeit zu beurteilen? Und: Was hat ein solchermaßen juristifizierendes Vergleichen mit unserem Unterricht zu tun?

An zentraler Stelle in seiner Argumentation greift A. Dirk Moses auf eine Schutzbehauptung eines massiv belasteten Täters der SS zurück. Zwar betont er, dass er diese Schutzbehauptung nicht einfach als analytische Kategorie übernehmen würde, tatsächlich bildet sie jedoch das Allgemeine seines Vergleichsmaßstabes. Kontexte des Rassismus und Antisemitismus schätzt er gegenüber dem Prozess der *securitization* als sekundär ein. Zukünftig – das ist der juristische Teil von Moses' Argumentation – sollten alle Massnahmen, die ein Staat gegen politische Minderheiten aus «Sicherheitsinteressen» ausübt, als völkerrechtswidrig gelten. Darunter würden dann auch aktuelle Fälle wie das Schicksal der Rohingya oder der Palästinenser*innen fallen. Gerechtigkeit sei dadurch globalisiert und würde sich nicht mehr nur auf die identitären Genozide (Armenier und Holocaust) beschränken.

Sznajder, und mit ihm viele andere (Dan Diner, Norbert Frei, Saul Friedländer, Sybille Steinbacher, *Ein Verbrechen ohne Namen: Anmerkungen zum neuen Streit über den Holocaust* 2022), beharren auf der Exemplarität des Holocaust und auf dem spezifischen Charakter des NS-Antisemitismus. Der Feind sei das jüdische Leben per se gewesen, keine auch nur ansatzweise rationalen Sicherheitsbedenken könnten diesen Wahn politisch im Sinne von Moses erklären. «The Holocaust was the exemplary genocide, just as the Jews were the exemplary victims», antwortet Stephen T. Katz, eminenter jüdischer Gelehrter, auf Moses' Argumentation, um an anderer Stelle festzuhalten: “[C]ontrary to A. Dirk Moses' extraordinary misrepresentations of the Holocaust, the crimes of the New World colonialism are phenomenologi-

cally distinct from those committed by the Third Reich» (Katz, 2019: 113).

Grundsätzlich glaube ich, dass es im Geschichtsunterricht nicht sinnvoll ist, von Fällen zu sprechen. Klassifikatorisches Vergleichen von Fällen muss sich immer mit identifikatorischen Problemen herumschlagen, also mit Fragen der Form: Handelt es sich bei x um einen Genozid oder nicht? Demgegenüber arbeiten Typen viel stärker mit graduellen Begriffen und der Vorstellung von Exemplarität. Offene Typenbegriffe haben den Vorteil, dass sie Sachverhalte einordnen, aber nicht subsumieren müssen. Sie arbeiten mit Dimensionen, nicht mit eng begrenzten Merkmalen. Im Unterricht können wir fragen, ob x ein typisches Beispiel für einen Genozid sei. Der Begriff selber wäre nicht juristisch, sondern prototypisch zu definieren: Paradigmatisch wäre hier der Holocaust.

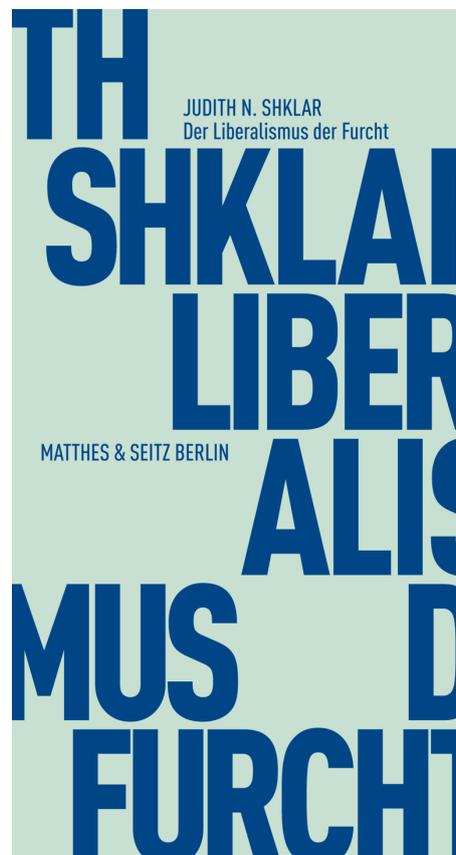
Das Mass der Grausamkeit

Herausfordernd an Moses' Position ist, dass der Holocaust unter dem Blickwinkel einer globalen Gerechtigkeit betrachtet werden soll. Sznajder nennt seinen Essay im Untertitel *Über die Gegenwart von Holocaust und Kolonialismus*, um dieses herausfordernde Erinnern erfassen zu können. Ich teile seine Einstellung, dass man den Holocaust nicht relativieren muss, um die Gewalt zu thematisieren, die auch im liberalen Weg der Moderne steckt und sich an vielen aussereuropäischen Orten zeigte. Neuerdings hat sich Caroline Elkins in ihrer Monographie *Legacy of violence: A History of the British Empire* (2022) intensiv mit dieser liberalen Seite der kolonialen Gewaltgeschichte auseinandergesetzt und jeden Rechtfertigungsdiskurs bezüglich der begangenen Grausamkeiten dekonstruiert. Sznajder spricht wie erwähnt von einem transnationalen Denkraum, den es zu öffnen gelte. Ein für den Unterricht zu diskutierender

Vorschlag, das vieldimensionale Phänomen kollektiver Gewalt transnational anzugehen, wäre, das Mass an Grausamkeiten als *tertium comparationis* zu nehmen. Grausamkeit, insbesondere in ihren staatlichen Varianten, lässt sich mit keiner allgemeinen Idee rechtfertigen, das ist das Besondere an diesem Ansatz, worauf zuletzt der Zürcher Philosoph Michael Hampe hingewiesen hat (2021). Natürlich muss auch hier geklärt werden, wovon man spricht, wenn man dieses Mass bemüht. Eine interessante, von der Geschichtswissenschaft kaum rezipierte Position dazu liegt im Werk von Judith N. Shklar (1928–1992) vor. Judith N. Shklar, wie Hannah Arendt jüdische Emigrantin, beschäftigte sich als politische Philosophin mit Fragen der Ungerechtigkeit und des Machtmissbrauchs. Ihr *Liberalismus der Furcht* (*The Liberalism of Fear*, 1989) stellt den Sinn des Opfers für Ungerechtigkeit in den Mittelpunkt. Das *tertium comparationis* entstammt nicht der Sprache der Täter. Sie will denjenigen eine Stimme geben, die unter staatlicher Gewalt leiden. Shklar schreibt: «Ein Minimum an

Furcht ist in jedem Rechtssystem vorausgesetzt und der Liberalismus der Furcht hofft keineswegs auf das Ende von Staaten, die öffentlichen Zwang anwenden. Er will vielmehr derjenigen Furcht entgegenwirken, die durch willkürliche, unerwartete, unnötige und unerlaubte Zwangsanwendung hervorgebracht, durch regelmässige und weitverbreitete Grausamkeit und Folter geschürt und in jedem Regime von Militär, paramilitärischen Einheiten und Polizeiagenten ausgeübt wird» (44). Was genau mit den entscheidenden Adjektiven gemeint ist, entfaltet Shklar in ihrem immer auch historisch und kontextbezogen argumentierenden Werk, das Berührungspunkte zu Moses' Ansatz aufweist.

Im Schulzimmer könnten mit Judith Shklars Ansatz transnationale Vergleiche gezogen werden. Man kann die Konstellationen verglei-



chen, innerhalb derer Staaten Grausamkeit ermöglichen, entfesseln, steuern und durchsetzen, und Fragen wie die folgenden stellen: Weshalb entfaltete sich in Deutschland eine beispielelos masslose Form der Grausamkeit gegenüber der europäischen Judenheit? Wie grausam war der Bomberbefehl Arthur Harris'? Wie grausam ging der entstehende israelische Staat mit arabischen Palästinenser*innen um? Wie grausam die arabische Staatenwelt mit arabischen Juden? Wie grausam die britische Kolonialmacht mit den malaiischen oder kenianischen Aufständischen? Solche Fragen enthalten sich eines Urteils über den genozidalen

Charakter der Verbrechen, sie konzentrieren sich auf Dimensionen (zum Beispiel den Schweregrad) eines Typs.

Erinnern müssen wir an alle Fälle staatlicher Grausamkeit schon deshalb, weil sie durch nichts zu rechtfertigen sind und weil uns das verursachte Leid nicht gleichgültig lassen kann. Dieser dunkle Kern der Moderne gehört zur Dialektik ihrer Geschichte.

Sebastian Bott unterrichtet Geschichte am Mathematisch-Naturwissenschaftlichen Gymnasium Rämibühl in Zürich.

Kommentierte Bibliographie

Eine knappe und prägnante Kritik an der postkolonialen Wende findet sich bei Omar Bartov, *Genocide and the Holocaust: What are we arguing about?* in: *Gewalt und Geschichte*, hg. Uffa Jensen et al. Göttingen, 2011, S. 381–393. Steven T. Katz, *Holocaust Studies: Critical Reflections*, New York, 2019 versammelt die intensive Auseinandersetzung des Autors mit dem Thema. Ergänzend sei auf sein zweibändiges Werk *The Holocaust and New World Slavery: A Comparative History*, Cambridge 2019 verwiesen. Einen guten Überblick über die Genozidforschung liefert Boris Barth, *Genozid*, München 2006. Steffen Klävers hat in seiner Studie *Decolonizing Auschwitz? Komparativ-postkoloniale Ansätze in der Holocaustforschung* (2021) aus meiner Sicht alles Wünschenswerte zur Relativierung des Holocaust gesagt.

Judith N. Shklar hat sich bereits in *Putting Cruelty First*, *Daedalus* 111:3, Summer 1982, S. 17–28 mit dem Thema Grausamkeit beschäftigt. Michael Hampe würdigt ihren Beitrag in *Die Dritte Aufklärung*. Berlin 2018.

Neben A. Dirk Moses und vielen anderen beschäftigt sich Martin Shaw, *Genocide and International Relations: Changing Patterns in the Transitions of the Late Modern World*, Cambridge 2013 mit globalen Perspektiven auf Genozide. Jürgen Zimmerer publizierte in *Von Windhuk nach Auschwitz? Beiträge zum Verhältnis von Kolonialismus und Holocaust*, Berlin 2011 seine Artikel zum Thema aus deutscher Sicht. Michael Rothbergs Studie liegt mittlerweile auf Deutsch vor: *Multidirektionale Erinnerung: Holocaustgedenken im Zeitalter der Dekolonisierung*, Berlin 2021. Eine umfangreiche Rezensionliste dazu findet sich hier: <https://metropol-verlag.de/produkt/multidirektionale-erinnerung/>

1971: Protest gegen die Russifizierung Lettlands

Der «Brief der 17 lettischen Kommunisten» als Dokument für den Unterricht

Eva Maeder

In Lettland werden in naher Zukunft knapp 70 Denkmäler aus der Sowjetzeit abgebaut.⁵⁵ Damit stellt sich die Frage nach der Bedeutung der sowjetischen Geschichte sowie dem Verhältnis von Lett*innen und Russ*innen in diesem baltischen Staat. Eine hierzulande wenig bekannte Antwort auf solche Fragen findet sich bereits in einem Brief, in dem 17 anonyme Mitglieder der Lettischen Kommunistischen Partei im Sommer 1971 erstmals öffentlich die sowjetische Politik kritisiert haben. Sie schrieben ihn auf Russisch statt Lettisch, um mehr Leser zu erreichen, tippten ihn auf 11 eng beschriebene, dünne Seiten und adressierten ihn an die bedeutenden kommunistischen Parteien in Ost- und Westeuropa sowie zwei einflussreiche französischen Kommunisten.⁵⁶ Ein Exillette schmuggelte ihn in die USA, von wo er nach Stockholm gebracht und übersetzt wurde. Zuerst erschien er in der lettischen Exilzeitung «Freiheit. Monatsschrift der lettischen sozialdemokratischen Arbeiterpartei»⁵⁷, danach im Januar 1972 in einer schwedischen Tageszeitung.⁵⁸ In der gleichen Zeit wurde er auf Russisch im von den USA finanzierten Radio Svoboda in der Sowjetunion ausgestrahlt, von wo er in den Samisdat (von: «selbst verlegen»: sowjetische Untergrundliteratur) gelangte. Zeitungen in vielen Ländern, darunter auch die NZZ, veröffentlichten

Auszüge. In Sowjetlettland erscheinende Zeitungen sahen sich zur Verteidigung gezwungen und behaupteten, dass der Brief vom CIA erfunden und voller Lügen sei.⁵⁹ Diese überprüfte die Echtheit des Briefes und beschädigte dabei die erste Seite, weshalb diese im lettischen Okkupationsmuseum, wo der Brief heute aufbewahrt wird, nur noch als Kopie erhalten ist.⁶⁰ Um die Autoren nicht zu gefährden, vertuschten die westlichen Herausgeber des Briefes dessen Herkunft. In seinen Memoiren «Wissen und nicht vergessen» bekannte Eduards Berklavs (1914–2004) 1998 Hauptautor zu sein. Als Sohn einer armen lettischen Bauernfamilie und schon in jungen Jahren Mitglied kommunistischer Organisationen, machte er nach der Annexion Lettlands an die Sowjetunion rasch Parteikarriere, kritisierte dabei aber offen die Privilegien der russischsprachigen Zuzüger auf Kosten der bereits vor 1940 in Lettland Ansässigen. Anfänglich unterstützt von Generalsekretär Nikita Chruschtschow, der für seinen «neuen Kurs» nach Stalins Tod auf dynamische, junge Kommunisten angewiesen war, ging er in seiner Kritik gegen die Russifizierung zu weit. 1959 wurde Berklavs auf Veranlassung seines Gegners innerhalb der lettischen Parteiführung, Arvids Pelsche (1899–1983), seiner Ämter enthoben und 1961 für sieben Jahre in die

⁵⁵ Ich danke Miks Kalmanis, ohne dessen umfangreiche Hilfe ich diesen Artikel nicht hätte schreiben können. Mit Rat und Tat unterstützt haben mich auch Daniel Ursprung, Heinz Krieg und Alexander Pischtschalnikow. Russische und lettische Namen schreibe ich in meiner Einleitung der Einfachheit halber nach den Dudenregeln und ohne diakritische Zeichen. Im Brief selbst wurde die von den Übersetzern gewählte Orthografie belassen, was die Unterschiede in den Endungen erklärt.

⁵⁶ So der Historiker Uldis Neiburgs, Konservator im Okkupationsmuseum a.D. Neiburgs nennt auch die andern 16 Autoren des Briefes, darunter viele Frauen, und schildert die Geschichte von dessen Publikation ausführlich.

<https://www.tvnet.lv/6183320/latviesu-komunistu-trieciens-padomju-savienibai>

⁵⁷ Der hier veröffentlichte Text übernimmt die deutsche Übersetzung aus der lettischen Exilzeitschrift *Acta Baltica* XI 1971, Königstein im Taunus 1972, S. 117–130.

⁵⁸ Die Exilorganisation der lettischen Sozialdemokratischen Partei wurde als erstes in Schweden gegründet und bildete deren Zentrum; überhaupt gibt es viele geografische und historische Bezüge zwischen beiden Ländern, und es erstaunt daher nicht, dass der Brief als erstes hier erschien.

⁵⁹ *Samisdat: Voices of the Soviet Opposition*. George Saunders (Hg.). New York, 1974, S. 427. Die hier abgedruckte englische Version des Briefes ist inhaltlich identisch mit der deutschen Übersetzung in den *Acta Baltica*.

⁶⁰ *Latvijas Okupācijas muzejs OMF 1453 17 komunistu vestule*.

russische Provinz strafversetzt. Der Machtkampf zwischen Berklavs und Pelsche zeigt, dass der Konflikt nicht einfach in das binäre Muster zwischen «guten» Letten und «bösen» Russen gepresst werden kann. Die Gruppen um Berklavs und Pelsche waren nicht (nur) national motiviert – beide waren Letten, und auch unter den Russen gab es Vertreter in beiden Lagern. Vielmehr wird die «Säuberung», der Berklavs und zweitausend weitere Kommunisten 1959 zum Opfer fielen, heute als Abrechnung der «Internationalisten» um Pelsche gedeutet.⁶¹ Diese bekundeten, Lettland durch Angleichung an die vermeintlich überlegene russische Kultur entwickeln zu wollen – eine Politik, die es Pelsche und den Seinen erlaubten, die

bannung als Abrechnung mit Stalinisten wie Pelsche. Er wurde wegen seiner vermuteten Autorschaft vom KBG verhört und aus der Partei ausgeschlossen. Der Aufruf an das kommunistische Ausland, Reformdruck auf die Parteiführung in Moskau auszuüben, scheint zu diesem Zeitpunkt kaum etwas bewirkt zu haben. Aufgrund von inneren wie äusseren Problemen löste sich die Sowjetunion 1991 auf, und Lettland erlangte seine Unabhängigkeit zurück. Berklavs wurde nun auch öffentlich wieder politisch aktiv und gründete eine nationalistische Partei. Vereinfachend lässt sich zusammenfassen, dass sich Berklavs nach seiner kommunistischen Jugend in Sowjetlettland zum Nationalkommunisten und schliesslich zum Nationalisten entwickelt hatte.



Eduards Berklavs (zweiter von links) auf einer Aufnahme von 1942, zusammen mit weiteren Offizieren der 201. Lettischen Schützendivision

Quelle: Lettisches Nationalarchiv LNA_KFFDA_F1_4_16343

Positionen der entlassenen Nationalkommunisten in der lettischen Partei- und Staatsführung zu übernehmen. Pelsche besass einen Verbündeten in Michail Suslow⁶², Mitglied im Präsidium des Politbüros, der bereits dabei war, Chruschtschows Machtbasis, die Republiken, zu unterminieren.

Vor diesem Hintergrund erscheint der Brief nach der Rückkehr von Berklavs aus der Ver-

Der Brief illustriert die Verhältnisse im sozialistischen Sowjetsystem, die nationalkommunistischen Ziele und die sowjetischen Ursachen gegenwärtiger Probleme im lettischen Nationalstaat. Das Schreiben der 17 Kommunisten erklärt einen wesentlichen Teil seiner Entstehungsgeschichte gleich selbst: die Geschichte Lettlands bis zur Schaffung sowjetischer Strukturen nach der Eroberung durch die Rote Armee 1940, den nicht umgesetzten Parteibeschluss von 1953 zur Förderung des Lettischen und im Gegensatz dazu die Massnahmen zur Russifizierung nach 1959. Weil der

Brief dazu auf wenigen Seiten faktenreich und bis auf zwei Einzelheiten korrekt die wirtschaftlichen und sozialen Verhältnisse in Lettland bis 1971 zusammenfasst⁶³, wird hier die deutsche Übersetzung von 1972 im Folgenden fast vollständig wiedergegeben.

⁶¹ Prigge, William: The Latvian Purges of 1959: A revision study. In: Journal of Baltic Studies, 35:3, S. 211–230, hier S. 225.

⁶² Prigge, William: Bearslayers. The Rise and Fall of the Latvian National Communists. New York, 2015, S. 306. Gemäss Prigge war Pelsche in seiner zweiten Ehe mit der Schwester Suslows verheiratet.

⁶³ Die Fakten wurden von der Zeitschrift Osteuropa überprüft. Die hier publizierte Übersetzung des Briefes ist identisch mit derjenigen der Acta Baltica: Protestbrief lettischer Kommunisten, Osteuropa, Vol. 22, No. 7 (Juli 1972), pp. A471–A480, hier S. A 471.

Quelle

Aufruf von 17 lettischen Kommunisten an die Leiter einer Reihe kommunistischer Parteien sowie an Aragon und Garaudy aus Anlass der von der Regierung der Sowjetunion betriebenen Politik der Assimilierung und der Ausrottung aller Nationalen in Lettland, Juli/August 1971.

Verehrte Genossen!

Es wenden sich an Sie 17 lettische Kommunisten. Wir schreiben an Sie, weil wir keinen anderen Weg sehen, auf Tätigkeiten und Zustände Einfluss zu nehmen, die der kommunistischen Bewegung, dem Marxismus-Leninismus, unserem und anderen kleinen Völkern grossen Schaden zufügen.

In den Angelegenheiten, von denen wir jetzt schreiben, ist eine Reihe von Kommunisten bei den örtlichen Parteiorganisationen vorstellig geworden, sie haben sich auch an das Zentralkomitee der KP der Sowjetunion gewandt - das Ergebnis waren nur Repressalien. Damit Sie uns recht verstehen, sind wir gehalten, ein paar Worte über uns selbst zu sagen. Wir sind keine Opportunisten, keine «Linken» und keine «Rechten». Wir sind Kommunisten, und die meisten von uns wurden das vor 25–35 und mehr Jahren. Wir wollen nur das Beste für den Sozialismus, für den Marxismus-Leninismus und für die Menschheit.

Wir sind alle hier in Lettland geboren, haben hier gewohnt, und die Mehrzahl von uns hat an sich die Mängel des bürgerlichen Systems zu spüren bekommen; wir sind in die Partei eingetreten, als sie sich im Untergrund befand, wurden verfolgt, befanden uns viele Jahre in den Gefängnissen und in der Zwangsarbeit des bürgerlichen Lettland. Der Kampf für die Sowjet-Herrschaft, für das sozialistische System war Ziel und Inhalt unseres Lebens. Wir haben alle die Last der Vorkämpfer des Marxismus-Leninismus getragen. In den Jahren des letzten Weltkrieges fanden wir uns in den Reihen der Sowjetarmee und in den Partisanengruppen, und kämpften gegen die deutsch-faschisti-

schen Eroberer. In den Nachkriegsjahren nahmen wir aktiv am Aufbau des Sozialismus in unserem Lande teil.

Wir taten reinen Herzens alles, was in unseren Kräften stand, zur Verwirklichung der Lehren von Marx, Engels und Lenin, sehen aber mit blutenden Herzen, wie deren Ideen von Jahr zu Jahr in steigendem Ausmass verfälscht werden, dass der Leninismus bei uns Deckmantel für den grossrussischen Chauvinismus benutzt wird, dass Wort und Tat bei uns nicht übereinstimmen, dass wir die Arbeit der Kommunisten in anderen Ländern erschweren, dass wir stören, statt zu helfen.

Anfangs meinten wir, dass diese Erscheinungen



Arvids Pelsche, 1. Sekretär des ZK der lettischen KP, überreichte 1960 bei einer Tagung für Maisbauern einer Agronomin ein Diplom

Quelle: Lettisches Nationalarchiv LNA_KFFDA_F1_11_60_A301

einfach Fehler einzelner Funktionäre seien, Unverständnis für die Schädlichkeit einer solchen Politik. Mit der Zeit aber überzeugten wir uns, dass der grossrussische Chauvinismus der wohlüberlegte Kurs der Führung der KPdSU ist und die gewaltsame Assimilierung der kleinen Völker in der Sowjetunion als eine der nächstliegenden und wichtigsten innenpolitischen Aufgaben angesehen wird. Lettland ist ein so kleines Land, dass seine Geschichte und seine geografisch-wirtschaftliche Charakteristik ausserhalb seiner Grenzen kaum vielen Menschen bekannt sein dürfte. Zur Erleichterung der Orientierung über das, was wir sagen wollen, erzählen wir ganz kurz von unserer Heimat Lettland.

Schon vor mehr als zweitausend Jahren sassen am Ostufer der Ostsee die Stämme der Kuren, der Zemgallen, der Selen und der Lettgallen. Ihrer Herkunft nach gehörten sie zu den Indogermanen. Da sie an den Meeresbuchten und an den Mündungen der schiffbaren Flüsse [...] sassen, zogen ihre Gebiete die Aufmerksamkeit der grösseren westlichen und östlichen Völker auf sich, vor allem der Deutschen und Russen. Mit Schwert und Kreuz eroberten die deutschen Kreuzritterorden schon zu Anfang des 13. Jahrhunderts diese Gebiete. Die Vorfahren des lettischen Volkes lebten somit rund 700 Jahre unter dem Joch der deutschen Ritter und Barone.

Die Gewinnung der nicht zufrierenden Häfen Windau, Libau, Riga und Reval war ein uralter Traum der russischen Zaren. Peter I. gelang die Verwirklichung dieses Traumes. [...]

Lettland, Litauen und Estland erlangten nach dem Ersten Weltkrieg 1918 ihre staatliche Selbständigkeit. Lettland umfasste 66'000 qkm. Damals wohnten im Lande rund 2 Millionen Menschen, von denen 76 % Letten waren. In Lettland wurde das bürgerlich-demokratische Mehrparteiensystem errichtet. Es herrschte der politische Klassenkampf und in Abhängigkeit vom Kräfteverhältnis war das System mehr oder weniger demokratisch. Die Gewerkschaften und die sozialdemokratische Partei arbeiteten von 1918 bis 1934 legal, die kommunistische Partei von 1919 bis 1940 im Untergrund. Vor dem Zweiten Weltkrieg zwang die Sowjetunion den Führer des bürgerlichen Lettland, Ulmanis, zur Unterschrift unter ein Stationierungsabkommen für grosse Garnisonen der Roten Armee auf dem Territorium Lettlands, und 1940 wurde mit Hilfe der Roten Armee die bürgerliche Herrschaft gestürzt und Lettland der Sowjetunion angeschlossen.

Zur Zeit des bürgerlich-demokratischen Systems entwickelten sich Wirtschaft und Kultur des lettischen Volkes bedeutsam. Lettland handelte neben Dänemark und Holland auf dem Weltmarkt mit erstklassiger Butter, mit Käse, Eiern, Fleisch (Bacon), Holz (Schnittware) und Flachs. [...]

Während des Zweiten Weltkrieges wurden etwa 40'000 Einwohner ins Innere Russlands evakuiert. Im Rahmen der Roten Armee kämpften zwei lettische Divisionen. Die übrige Bevölkerung blieb im Lande. Ein Teil der verbliebenen Bevölkerung wurde durch die deutschen Faschisten vernichtet, ein Teil fiel an den Fronten, wo gegen die Rote Armee gekämpft wurde, und ein Teil des Volkes emigrierte am Ende des Krieges in westliche Länder (Westdeutschland, Schweden, Australien, USA u. a.). Nach dem Zweiten Weltkrieg stellten sich die Führer des ZK der KPdSU die Aufgabe, sich jetzt und auf immer in den Gebieten Lettlands, Litauens und Estlands festzusetzen, und begannen mit der gewaltsamen Besiedlung dieser Gebiete durch Russen, Weissruthenen und Ukrainer; man begann mit der gewaltsamen Assimilierung der Letten, Litauer und Esten, wie auch der anderen kleinen Völker in der Sowjetunion; man betrieb diese gewaltsame Assimilierung ungeachtet dessen, dass diese eindeutig den Prinzipien der Lehre des Marxismus-Leninismus widerspricht.

Da wir unsere Unterschriften nicht unter diesen Brief setzen können, könnten Sie meinen, das Gesagte entspreche nicht der Wirklichkeit, wir übertrieben einzelne Mängel, die in der Arbeit unvermeidlich sind.

Nein, das ist nicht so. Mögen die Tatsachen sprechen. Beginnen wir mit den gerechten Worten, die im Beschluss des Präsidiums des ZK der KPdSU vom 12. Juni 1953 enthalten sind (der einzige derartige gerechte Beschluss).⁶⁴ [...]

1) Alle Partei- und Staatsorgane sind verpflichtet die Verhältnisse in den nationalen Republiken von Grund auf in Ordnung zu bringen, *die Verfälschung der sowjetischen Nationalitätenpolitik zu beenden*;

2) Die Vorbereitung, Heranbildung und weitgehende Heranziehung von Menschen aus der örtlichen Bevölkerung für leitende Positionen ist zu organisieren; die Praxis, die Kader nicht

⁶⁴ Nikita Chruschtschow setzte nach dem Tod Stalins 1953 durch, dass das ZK der Kommunistischen Partei der Sowjetunion wieder zum entscheidenden Führungsorgan wurde. Es besass 1956 133 Mitglieder und 122 nicht stimmberechtigte Kandidaten. All diese

versammelten sich jährlich (oder häufiger) im sogenannten «Plenum». Dabei wurden der Generalsekretär, das Politbüro und das Sekretariat bestimmt, welche permanent tätig waren und daher die Partei faktisch auch leiteten.

aus der ansässigen Bevölkerung zusammensetzen, hat aufzuheben; die planmäßigen Mitarbeiter, die die örtliche Sprache nicht beherrschen, sind abberufen und zur Verfügung des ZK der KPdSU zu stellen;

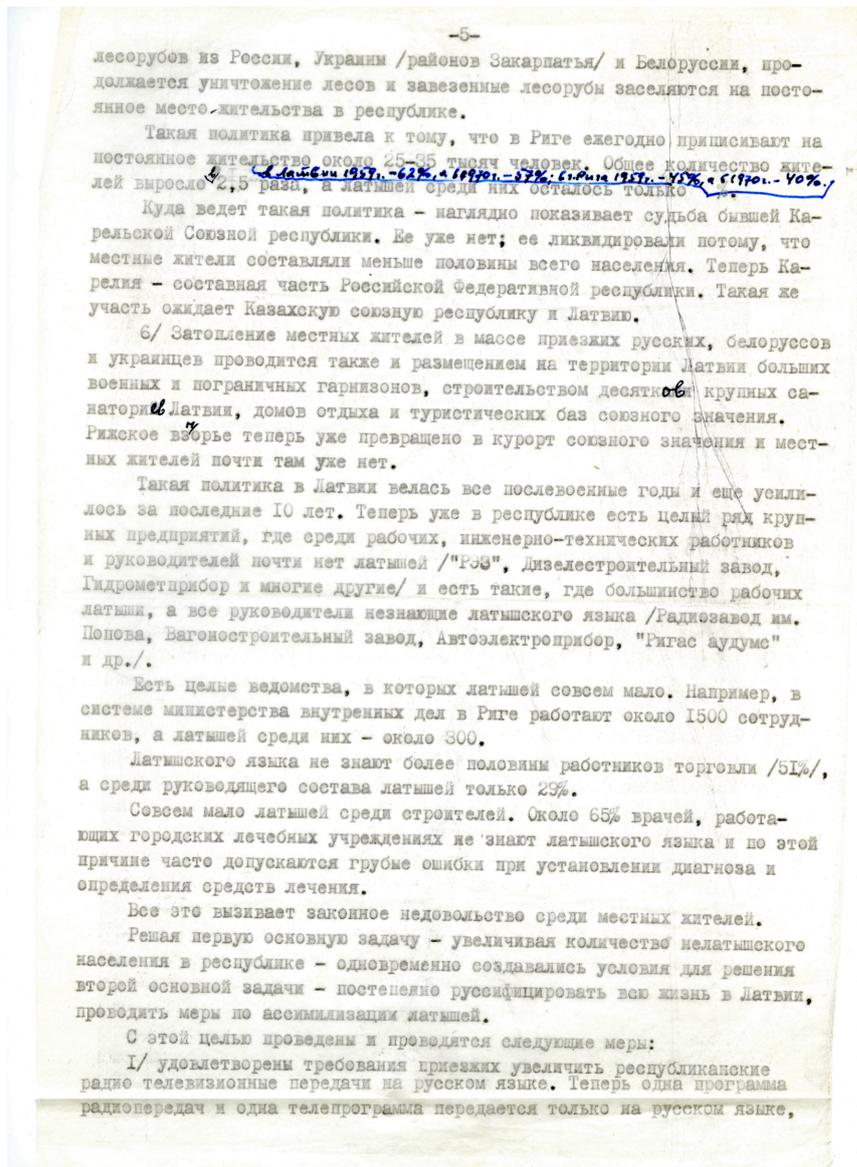
3) Die Geschäftsführung hat in den nationalen Republiken in der «angeborenen, örtlichen Sprache zu erfolgen». [...]

Im Beschluss ist enthalten, dass das ZK der KP und der Ministerrat Lettlands (natürlich unter dem Druck Moskaus) bisher *das leninische Prinzip der Nationalitätenpolitik grob verfälscht hätten*.

Viele Funktionäre in der Partei, in den Räten und in der Wirtschaft haben gestützt auf verlogene Wachsamkeit und unter Berufung auf ungerechtfertigtes Misstrauen gegenüber den örtlichen Kadern, in die massgebenden Positionen Nichtletten eingeschleust. Diese können kein Lettisch und kennen die örtlichen Verhältnisse nicht. Diese Einstellung gegenüber den örtlichen Kadern hat dazu geführt, dass sich unter den Mitarbeitern des ZK der KP Lettlands nur 42 % Letten befinden, unter den Sekretären der Stadt- und Rayonkomitees nur 47 %. Dabei rechnen sich viele von diesen nur zu den Letten, haben aber viele Jahre oder ihr ganzes Leben in Russland zugebracht und beherrschen nicht einmal das Lettische. [...]

Ein derart unbegründetes Misstrauen gegenüber den lettischen Arbeitern, Bauern und Intellektuellen und eine derartige Zusammensetzung der Parteikader haben dazu geführt, dass unter den Parteigenossen in der Stadt Riga nur noch 18 % Letten sind. [...]

Hat man nun nach dem Plenum diese Verdrehung beendet? Nein. Der oben dargestellte Kurs bestand nur kurze Zeit. Danach wurden, obwohl der erwähnte Präsidiumsbeschluss nicht aufgehoben wurde, alle genannten Massnahmen gestoppt, alles war wieder wie zuvor.



«Brief der 17 lettischen Kommunisten», Seite 5 des heute im Lettischen Okkupationsmuseum in Riga aufbewahrten Originals. Nachträglich von Hand hinzugefügt wurden die genauen Bevölkerungszahlen. Gemäss diesen sank der Anteil der lettischen Bevölkerung im Jahrzehnt nach 1959 um 5 Prozent.

Quelle: Latvijas Okupācijas muzejs

Mehr noch – in den nationalen Republiken begann man, noch beharrlicher und zielsicherer das geplante Programm der gewaltsamen Assimilierung der kleinen Völker zu betreiben.

Welches sind nun die Hauptrichtungen dieses Programms, auf welche Weise wird es realisiert?

Die erste Hauptaufgabe besteht darin, möglichst viele Russen, Weissruthenen und Ukrainer aus Russland, Weissrussland und der Ukraine nach Lettland (und in die anderen baltischen Republiken) umzusiedeln. Wie wurde diese erste Hauptaufgabe gelöst?

Das ZK der KPdSU vertraute den Zentralkomitees der kommunistischen Parteien der nationalen Republiken nicht.

1) Beim ZK der KP Lettlands wurde, wie auch bei den ZKs der kommunistischen Parteien der anderen Unionsrepubliken, ein Organisationsbüro des ZK der KPdSU für Lettland errichtet. Die Aufgabe dieses Büro bestand in der Kontrolle und der Ausrichtung der Arbeit des ZK der KP Lettlands, der gesamten Politik in der Republik. Als Chef des Organisationsbüros wurde Satalin bestätigt, der später durch Rjazanov abgelöst wurde. [...]

3) Das Organisationsbüro und diese Moskauer «Oberkommissare» lenkten und lenken die Kaderpolitik so, dass alle massgebenden Stellungen, vor allem die der Leiter der Kaderabteilungen aller Organe der Partei, des Staates und der Wirtschaft, von zugereisten Russen besetzt werden. Diese Leute garantierten Vorzugsbehandlung bei den Zuzugsgenehmigungen für Anreisende von ausserhalb der Grenzen der Republik, bei der Wohnraumversorgung und Beschaffung günstiger Arbeitsplätze. [...]

5) Obwohl in der Republik in allen Nachkriegsjahren der Holzeinschlag die Aufforstung überwog, die Wälder barbarisch vernichtet wurden, was zu einer Versumpfung beträchtlicher Gebiete und zur Notwendigkeit führte, das Rohmaterial für die einheimische Möbelindustrie einzuführen, zog man und zieht man nach Lettland Holzfäller aus Russland [...] heran. [...]

Diese Politik hat dazu geführt, dass in Riga alljährlich 25'000–35'000 ständige Neueinwohner registriert werden. Die Gesamteinwohnerzahl ist auf das 2,5-fache angewachsen, Letten befanden sich darunter 1959 in Lettland nur 62 %, 1970 sogar nur noch 57 %; in der Stadt Riga waren es 1959 45 % und 1970 40 %.

Wohin eine solche Politik führt, erweist deutlich das Schicksal der ehemaligen Unionsrepublik Karelien. Die gibt's nicht mehr; sie wurde aufgelöst, weil die bodenständige Bevölkerung weniger als die Hälfte der Gesamtbevölkerung ausmachte. Jetzt ist Karelien ein Teil der Russischen Föderativen Republik. Dasselbe Los haben die Kasachische Unionsrepublik und auch Lettland zu erwarten.

6) Die Überflutung der einheimischen Bevölkerung durch zugezogene Russen, Weissruthenen und Ukrainer erreicht man auch durch Errichtung grosser Garnisonen für Militär und

Grenzschutz in Lettland, durch Bau von Dutzenden von grossen Sanatorien, Erholungsheimen und Touristikbasen von Unionsbedeutung in Lettland. Der Rigaer Strand ist jetzt schon in einen Kurort von Unionsrang verwandelt, und es gibt dort kaum noch einheimische Menschen. Diese Politik wurde in Lettland durch alle Nachkriegsjahre betrieben und in den letzten zehn Jahren noch verstärkt. Es gibt jetzt in der Republik schon eine ganze Reihe grosser Unternehmen, in denen es unter den Arbeitern, den technischen Angestellten und den Leitern kaum mehr einen Letten gibt. [...]

Im Baufach gibt es nur ganz wenige Letten. Etwa 65 % der in städtischen Krankenhäusern arbeitenden Ärzte kann kein Lettisch, deshalb erfolgten häufig grobe Fehldiagnosen und werden falsche Medikamente verordnet.

Alles das ruft berechnete Unzufriedenheit bei der einheimischen Bevölkerung hervor.

Bei der Lösung der ersten Hauptaufgabe, die nichtlettische Bevölkerung der Republik zu vermehren, wurden auch die Voraussetzungen für die Lösung der zweiten Hauptaufgabe geschaffen, die darin besteht, allmählich das ganze Leben in Lettland zu russifizieren, Massnahmen zur Assimilierung der Letten zu ergreifen.

Zu diesem Zwecke wurden und werden die folgenden Massnahmen betrieben:

1. Erfüllt wurden die Forderungen der Zugezogenen, die Sendungen in russischer Sprache in Rundfunk und Fernsehen der Republik zu vermehren. [...]

2. Obwohl in Lettland alle Zeitungen, Zeitschriften und Bücher aus der ganzen Union erhältlich sind, erscheint etwa die Hälfte der Periodika Lettlands in russischer Sprache. In Lettland mangelt es an Papier für die Arbeiten lettischer Schriftsteller und für Schulbücher, dennoch werden hier Arbeiten russischer Schriftsteller und Lehrbücher in russischer Sprache verlegt.

3. Die Geschäftsführung erfolgt bei allen staatlichen städtischen und Bezirksorganisationen, bei der Mehrzahl der örtlichen Organisationen und bei allen Unternehmen in russischer Sprache.

4. Mit Ausnahme von solchen Kollektiven, wie den Redaktionen lettischer Zeitungen und Zeitschriften, lettischer Theater und Lehranstalten und eines Teiles der Kollektivwirtschaften, werden alle Versammlungen und Konferenzen gleichfalls in russischer Sprache geführt. Es gibt

viele Kollektive, in denen die absolute Mehrheit aus Letten besteht. Gehört aber zum Kollektiv auch nur ein einziger Russe, der verlangt, es müsse russisch verhandelt werden, wird auch seine Forderung erfüllt; geschieht das nicht, wird das Kollektiv des Nationalismus beschuldigt.

5. In den Städten und Dörfern wurden und werden sogenannte vereinigte Schulen, Kindergärten und Kinderheime gegründet. Praktisch bedeutet das, dass die Kindergärten, Heime und Schulen mit russischer Unterrichtssprache so, wie sie waren, erhalten blieben, in fast allen Anstalten und Schulen mit lettischer Unterrichtssprache aber russische Gruppen und Klassen eingerichtet wurden. [...]

8. In der Gebrauchsgüterindustrie ist alles Nationale vollkommen ausgerottet. Früher gab es in Lettland, wie in jedem anderen Land, besondere eigene Speisen, Konfekt-, Schokoladen- und Zigarettenmarken, heute gibt es nur Unionsmarken: «Beločka», «Lastočka», «Karakum», «Kazbek», «Belomorkanal» u. a. In Speisehäusern, Cafés und Restaurants werden nur noch Speisen nach Unions(russischen)rezepten bereitet; nationale Speisen sind eine Seltenheit.

9. Das lettische Volk hat ein wichtiges Fest: Ligo, das durch Jahrhunderte und sogar in der Zeit der deutsch-faschistischen Okkupation frei gefeiert wurde. Bis zum vorigen Jahr war dieses Fest kategorisch verboten; auch in diesem Jahr ist «Ligo» nicht als Feiertag anerkannt, wenn auch nicht offiziell verboten.

10. Es gibt zweierlei Einstellung zum literarischen Erbe. Die Arbeiten der russischen Schriftsteller L. Tolstoi, Turgenev, Dostojevski, Gogol, Puschkin, Lermontov u. a. werden immer wieder neu aufgelegt, von den lettischen Schriftstellern der vorsowjetischen Zeit werden nur Rainis, Paegle, Veidenbaums, teilweise die Aspazija, Blaumanis und wenige weitere anerkannt.

11. Riga hat sechs Verwaltungsrays; keiner von ihnen hat einen heimischen Namen; sie heißen nach Lenin, Kirov, Moskau, Leningrad, nach dem Oktober und den Proletariern.

12. Es gibt in Riga Strassen, die nach Lenin, Kirov, Sverdlov, Puschkin, Lermontov, Gogol,

Gorkij benannt sind; es gibt sogar eine Strasse, die nach dem kaiserlichen Gouverneur Suworov benannt ist, umbenannt aber wurden sogar Strassen wie der Aspazijaboulevard (nach der bedeutendsten lettischen Dichterin) und die Kr. Valdemarstrasse (nach dem unermüdlichen lettischen Aufklärer).

13. In Riga besteht nicht nur eine Gedächtnisstätte für Lenin, sondern auch eine für den russischen Eroberer der baltischen Lande, Peter I.⁶⁵

14. Es ist bekannt, dass die lettischen Schützen zur Zeit der Oktoberrevolution eine entscheidende Rolle gespielt haben; Lenin vertraute ihnen in den kritischen Tagen den Schutz des Kreml und seinen persönlichen Schutz an. [...] Heute sind die lettischen militärischen Formationen aufgelöst und die lettischen jungen Männer leisten ihren Militärdiensten nicht in den russischen Truppenteilen, die auf lettischem Territorium garnisonieren, sondern man verschickt sie absichtlich über die ganzen Sowjetunion und möglichst weit von Lettland weg. [...]

Man könnte die Aufzählung von Tatsachen und Erscheinungen noch fortsetzen, die alle immer das gleiche beweisen: alles Nationale wird ausgerottet, es erfolgt eine gewaltsame Assimilierung, es gibt keine Gleichberechtigung der Völker, der Kulturen, der Traditionen.

Man kann natürlich sagen: Ja, warum schweigen die lettischen Kommunisten, warum schweigt das Volk?

Man hat nicht geschwiegen. Es hat Bestrebungen gegeben, sich gegen diese Politik aufzulehnen.

So ist der ehemalige Erste Sekretär des Rigaer Stadtsovjets der Partei und spätere Ministerpräsident der SSR Lettland, das Mitglied des ZK der KP Lettlands, E. Berklavs, immer und überall gegen diese falsche Handlungsweise aufgetreten, und bis zu einem gewissen Zeitpunkt wurde er von einer Reihe weiterer Mitglieder des Büros des ZK der KP Lettlands und von Mitgliedern der Regierung der Republik unterstützt. Aber als die Mehrzahl der Mitglieder des Büros des ZK der KP Lettlands seiner Meinung zuneigte, kam der damalige Erste Sekretär des ZK der KPdSU, der Genosse Chruschtschow,

⁶⁵ Interessant ist, dass die Autoren hier das nach 1931 errichtete Freiheitsdenkmal unerwähnt lassen. Aufgrund seines künstlerischen Wertes blieb es bei der sowjetischen Umgestaltung des

öffentlichen Raumes nach 1940, wurde allerdings durch ein in Sichtachse dazu positioniertes Lenin-Denkmal «entschärft».

selbst in die Republik und schickte den damaligen Sekretär der KPdSU, Muchitolinow, hierher. Das Ergebnis war die Absetzung Berklaivs' als Ministerpräsident, sein Ausschluss aus dem ZK und dem Büro des ZK der KP Lettlands sowie seine Ausweisung aus der Republik. Wegen des Festhaltens an gleichen Positionen und wegen Widerstandes gegen den grossrussischen Chauvinismus und die Verfälschung der marxistisch-leninistischen Politik wurden entlassen: [...] ⁶⁶

Heute arbeiten an massgebender Stelle nur noch Fremdstämmige oder Letten, die ihr ganzes Leben in Russland verbracht haben und erst nach dem Ende des Zweiten Weltkrieges nach Lettland gekommen sind; die meisten können kein Lettisch oder sprechen es schlecht. [...]

In der Regel befördert man auf die leitenden Posten prinzipienlose Leute, ohne selbständige Anschauung, ohne eigene Gesichtspunkte, Liebediener, Karrieremacher, Speichellecker. Prinzipientreuen Leuten, die eigene Anschauungen haben und diese auch nicht verbergen, ist der Weg versperrt. So sind die Verhältnisse in Lettland, in dieser Lage befindet sich die bodenständige Bevölkerung in den eigenen Republiken, auf ihrem angestammten Boden.

Was die heute und früher auf dem Territorium Lettlands wohnhaften Litauer, Esten, Deutschen, Polen und anderen nationalen Minderheiten betrifft, so werden (abgesehen von den Russen) deren nationale Eigentümlichkeiten überhaupt nicht geachtet. Bis 1940 (bis zur Errichtung der Sowjetmacht) gab es für sie in Lettland Grund- und Mittelschulen, in denen ihre Kinder in der Muttersprache unterrichtet wurden [...].

In allen Republiken ist alles für die Russen, ein wenig für die bodenständige Bevölkerung, für die übrigen aber nichts. Für die 3,5 Millionen Juden, die in der UdSSR wohnen, gibt es einzig in ihrem autonomen Gebiet eine Zeitung und eine Zeitschrift in der Muttersprache; sie haben keine Möglichkeiten für ein eigenes Theater, für Vereine oder irgendwelche kulturellen oder Bildungseinrichtungen, auch in Städten nicht, in denen sie zu Zehntausenden wohnen. Geehrte Genossen! In unserem Brief haben wir die Zustände in der Sowjetunion unter nur

einem Aspekt, dem der nationalen Frage, kurz beleuchtet.

Genau so grob werden bei uns die marxistisch-leninistischen Lehren von den Menschenrechten, der unmenschlichen Freiheit, der Freiheit des Wortes, vom leninschen Arbeitsstil und andere Grundprinzipien des Marxismus-Leninismus verletzt. Warum wir darüber schreiben? Warum schreiben wir erst jetzt? Was erbitten wir von Ihnen, was verlangen wir?

Wie am Anfang dieses Briefes gesagt, sind wir seit langem Kommunisten. Als wir im Untergrund arbeiteten, in den Gefängnissen und den Straflagern des bürgerlichen Lettland schmachteten, war uns das Wesen sozialistischer Herrschaft wie auch die gesamte Lehre des Marxismus-Leninismus vertraut, und wir glaubten unbegrenzt an alle Ideale dieser Lehre. Als wir eine sozialistische Herrschaft in der Realität kennenlernten (es war damals die einzige in der Welt), sahen wir plötzlich, dass es im Leben anders zugeht als in der Lehre. Wir glaubten aber zutiefst, dass diese Fehler zeitlich begrenzt seien, dass man gegen sie ankämpfen müsse und sie liquidieren könnte. Wir verstanden nicht sofort die ganze Tiefe dieser Fehler. Nur allmählich, mit der Zeit, in der praktischen Arbeit überzeugten wir uns davon, dass das, was bei uns offiziell gesagt und geschrieben wird, nur ein Schaubild ist, eine tendenziöse Verfälschung von Tatsachen und Lügen, dass alle Parteikonferenzen, Parteiversammlungen und Parteitage lange zuvor und sorgfältig vorbereitete Spektakel sind; sie werden nur einberufen, um den Anschein innerparteilicher Demokratie zu erwecken; sie müssen dem zustimmen, was «von oben», letzten Endes vom obersten Menschen eines Gebietes (und ganz allein von ihm) gesagt wird. Jeder Versuch, dieser Meinung entgegenzutreten, wird als Verbrechen gegen die Partei, gegen den Leninismus aufgefasst. Waghälse, die das wagen, werden nicht nur sämtlicher Posten enthoben, sie werden der Freiheit beraubt, arretiert, geraten in Lager und Gefängnisse, in menschenunwürdige Verhältnisse, sie werden deportiert und verschwinden manchmal für immer spurlos.

Es ist klar, dass bei dieser Sachlage weder auf den Parteikonferenzen und -tagen noch bei

⁶⁶ Es folgte eine Liste mit 25 Führungspositionen und ihren lettischen Trägern, die daraus entlassen wurden. Bis auf den letzten

Punkt, Gymnasialdirektorinnen, sowie eine Referentin beim Ministerrat handelte es sich ausschliesslich um Männer.

den Sitzungen der Arbeiterdeputierten irgendwelche Diskussionen aufkommen oder aufkommen können. Wir meinen, Sie werden von allem dem schon gehört haben, irgendwas werden Sie wissen. Verlassen Sie sich aber auf die offiziellen Äusserungen und halten sich nur kurz in der Sowjetunion auf, dann wissen Sie längst nicht alles, was bei uns geschieht. Das ist also der Grund, warum wir Ihnen schreiben, wir wollen Sie mit den Tatsachen bekannt machen. Wir wissen, dass keine kommunistische Partei das Recht hat, sich in die Angelegenheiten anderer kommunistischer Parteien einzumischen. Aber gerade zur Sicherstellung dieses Grundsatzes ist es notwendig, mit vereinten Kräften den zu zügeln, der dieses Prinzip verletzt. Die Tatsachen kennen Sie übrigens, nach unseren Erfolgen, Misserfolgen und Fehlern beurteilen die Menschen in der Welt die Kommunisten und überhaupt den Sozialismus. Die Handlungen der Sowjetunion erleichtern oder erschweren auch Ihre Arbeit. Darum meinen wir, dass Sie die Wahrheit über uns wissen sollten und dass Sie es für notwendig erachten werden, auf die Führer der KPdSU einzuwirken. Wir wissen,

dass das nicht leicht ist. Sie sind nicht daran gewöhnt, auf die Meinung anderer zu hören. Sie handeln von der Position der Macht aus und erkennen nur die Macht an. Aber der Einfluss Ihrer Partei in der Bewegung des Weltkommunismus ist stark, ihre Meinung kann nicht ausser acht gelassen werden. Wir machen keinen Versuch, Ihnen anzugeben, in welcher Weise Sie auf die Führer der KPdSU Einfluss nehmen könnten, meinen aber, das Prestige des Marxismus-Leninismus lässt sich nicht erhalten, wenn man die Verfälschung seiner Grundprinzipien bei uns verschweigt. Wenn die Führer der KPdSU sich nicht bereit finden, schnellstens mit den erwähnten und ähnlichen Handlungsweisen Schluss zu machen, müssen sie schonungslos entlarvt und boykottiert werden. Die heutige Politik der Führer der KPdSU ist eine Herausforderung der kommunistischen Bewegung in der ganzen Welt.

Mit kommunistischem Gruss
(ohne Unterschriften)
Juli/ August 1971»

Bilder des lettischen Fotografen Dainis Karkluvalks von 1987



Dieser Mann liest die «Sowjetische Jugend» – dank Gorbatschows Glasnost wurden Zeitungen wieder lesenswert



Vor dem Schaufenster eines Warenhauses – während der durch Gorbatschows Perestroika ausgelösten Wirtschaftskrise
Quelle: Archiv Karkluvalks

Nachbemerkung

Berklavs gab 1992 bei der Neupublikation des Briefs in einer lettischen Zeitung klar zu verstehen, wie aus seiner Sicht mit dem Brief umgegangen werden sollte: «Als Verfasser des Briefes habe ich nicht vorgeschlagen, ihn jetzt zu veröffentlichen, aber wenn die Leitung einer Publikation dies wünscht, bin ich nur einverstanden, wenn gleichzeitig meine Erklärungen veröffentlicht werden, damit diejenigen, die die Umstände damals nicht kannten, den Brief richtig verstehen können und niemand ihn absichtlich falsch interpretieren kann.»⁶⁷ Wie er den Brief verstanden haben wollte, erklärte er in seinen Memoiren «Wissen und nicht vergessen». Darin wies er den Vorwurf zurück, dass die Verfasser den Brief nur aus Wut über die verlorenen Positionen geschrieben hätten. Vielmehr habe ihm die Partei Vorteile angeboten, falls er für sein Abweichen von der Parteilinie öffentlich Selbstkritik ausgeübt hätte. Er betonte, dass die KP Lettlands «die volle Verantwortung für alles trägt, was in Lettland unter ihrer Herrschaft geschehen» sei, und wirft den lettischen Führern der KP «besondere Unterwürfigkeit» und «besondere Rücksichtslosigkeit» vor. Schliesslich fasst er zusammen, warum es sich lohne, den Brief nochmals zu publizieren: Er sei voller Fakten, zeige den weitreichenden Plan zur Russifizierung und könne dazu beitragen, dass ausländische Politiker und die Öffentlichkeit die derzeitige Situation in Lettland besser verstehen und die Schuldigen dafür finden.

Während es wichtig ist, die Sichtweise des Autors zu respektieren, lässt sich anhand des

Briefes auch die Frage nach dem Funktionieren von Machtmechanismen und Institutionen in den Sowjetrepubliken sowie der Bedeutung von Nationalismus in diesem Zusammenhang stellen. Autor und Adressaten, der erwähnte ZK-Beschluss und die diesem zuwiderlaufenden Massnahmen danach zeigen, wie die Sowjetunion als Einparteiensystem funktionierte. Mit den Geschichten von Berklavs und Pelsche lässt sich erarbeiten, wie die Parteiführung in Moskau Kaderpolitik betrieb und dabei mit kommunistischen Letten zusammenarbeitete, um auf die der Sowjetunion indifferent bis feindlich gegenüberstehende Bevölkerung einzuwirken. In den 1950er Jahren förderten Berklavs' Vertrautheit mit der lettischen Sprache und Kultur seinen Aufstieg in der Kommunistischen Partei, weil es so wenige lettische Kommunisten gab. Es bildete sich um ihn ein Kreis von Kommunisten, die ebenfalls den Zuzug von Russen und den damit verbundenen Ausbau der Schwerindustrie ablehnten. Umgekehrt glaubte die Gruppe um Pelsche, dass die Zukunft in einer russisch geprägten Sowjetkultur liege und der Nationalismus zu überwinden sei. Mit der Russifizierung setzte sich diese Haltung durch. Sie führte zur Ausdehnung der «russischen Welt» (russkij mir), zu deren Schutz Putin angeblich heute Krieg führt. Die ganze Bitterkeit über diese Politik findet im Brief Ausdruck.

Eva Maeder war Assistentin an der Abteilung für Osteuropäische Geschichte der Universität Zürich und unterrichtet Geschichte an der Kantonsschule Stadelhofen in Zürich.

⁶⁷ Neatkarīgā Cīņa", Nr.22 (04.02.1992), <http://periodika.lv/periodika2-viewer/?lang=fr#panel:pa|issue:552554|article:DIVL119> (übersetzt mit DeepL)

«Ich war unter denen, die es nicht schaffen konnten»

Ukrainische Ego-Dokumente 1930–1945: Stalinismus, Okkupation und Fronteinsatz

Vitali Basisty / Valentin Schönherr

Vorbemerkung

Der ukrainische Historiker Vitali Basisty veröffentlichte 2022 im Kohlhammer Verlag Stuttgart seine Dissertation «Stalinismus, deutsche Okkupation und Fronteinsatz. Die Zeit 1930–1945 in ukrainischen Ego-Dokumenten». Sie besteht aus zwei Teilen, einem Buch und einem nur online als pdf verfügbaren, umfangreichen Zusatzmaterial, das auf über 650 Seiten zahlreiche Ego-Dokumente im ukrainisch- bzw. russischsprachigen Original sowie in deutscher Übersetzung zugänglich macht. Den Zugriff zu diesem Material bietet der Kohlhammer Verlag über einen Hinweis im Buch an.

Ursprünglich war geplant, Vitali Basisty um einen Beitrag für das «Bulletin» zu bitten. Der russische Angriff auf die Ukraine machte dies unmöglich. Basisty ist nach Kriegsausbruch in die Ukraine zurückgekehrt und bereits seit längerer Zeit nicht zu erreichen. In Absprache mit dem Verlag sowie dem Betreuer der Dissertation ist es dankenswerterweise möglich, dennoch mit dem Buch und dem Zusatzmaterial zu arbeiten, da alle Beteiligten davon ausgehen, dass Vitali Basisty einem «Bulletin»-Beitrag auf der Grundlage seiner Arbeit zustimmen würde.

Ukrainische Ego-Dokumente

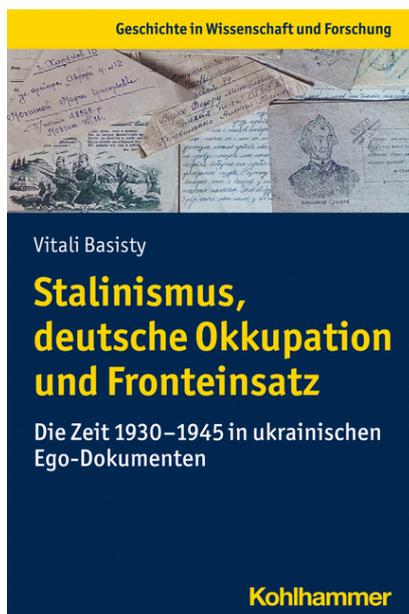
Der folgende Text fasst zunächst einige zentrale Ergebnisse der Dissertation hinsichtlich des Quellenwerts ukrainischer Ego-Dokumente zusammen. Hier geht es im Wesentlichen um Dokumente aus dem Zweiten Weltkrieg. Im Anschluss wird mit den «Aussagen des Michailo Dsjubenko» eine umfangreiche Quelle in Auszügen nachgedruckt (Material 2), diese wird wiederum durch quelleneditorische Bemerkungen Vitali Basistys eingeleitet (Material 1).

Von Ego-Dokumenten – also Quellen, in denen Menschen intentional über ihre persönliche Sicht auf Erscheinungen und Ereignisse Auskunft geben: Briefe, Tagebücher, Memoiren und Ähnliches – wird in der Regel viel erwartet. Vor allem anderen erwartet man Authentizität und damit ein Gegengewicht, ein Korrektiv zu denjenigen Quellen, die über andere Menschen und Menschengruppen sprechen. Nur allzu oft lesen wir verallgemeinernd von Interessen, Wünschen, Ängsten, Erfahrungen, die «das Volk» oder «die Dorfbewohner/innen» oder «die einfachen Soldaten» angeblich geteilt haben. Wie liesse sich die Richtigkeit solcher Verallgemeinerungen besser verifizieren als durch das Studium der Selbstaussagen derer, um die es geht?

Das Interesse an Ego-Dokumenten aus der Sowjetunion ist aus leicht nachvollziehbaren Gründen besonders gross. Dabei gerät aber gern aus dem Blick, dass gerade in Zeiten existenzieller Not und diktatorischer Kontrolle auch Ego-Dokumente nur ein sehr gefärbtes Bild dessen wiedergeben, was die Autorinnen und Autoren tatsächlich erlebt und erfahren haben.

Vitali Basisty geht in seiner Dissertation dieser Fragestellung für den Zeitraum von 1930 bis 1945 hinsichtlich einiger häufig vorkommender Typen von Ego-Dokumenten nach. Er beschränkt sich auf die Zeit, die durch die Kollektivierung und die Hungersnot 1932/33, den

stalinistischen Terror sowie die deutsche Besatzung ab 1941 zu den gewaltsamsten und traumatischsten der jüngeren ukrainischen Geschichte gehören – Jahre, für die aber wiederum das Interesse, auf Selbstezeugnisse der Zeitgenossinnen und Zeitgenossen zuzugreifen, ausserordentlich hoch sein dürfte.



Vitali Basisty: Stalinismus, deutsche Okkupation und Fronteinsatz. Die Zeit 1930–1945 in ukrainischen Ego-Dokumenten. Kohlhammer Verlag, Stuttgart 2022, 236 Seiten, ca. 90 Fr.

Kriegsmemoiren

Für die staatlich gelenkte Erinnerung an den sogenannten Grossen Vaterländischen Krieg 1941–1945 spielten Memoiren der sowjetischen Kriegsteilnehmer eine zentrale Rolle. Sie hatten allerdings die Aufgabe, die von der Partei verordnete Sichtweise auf den Krieg zu untermauern. Abweichende Erfahrungen wurden, wenn sie an die Öffentlichkeit gelangen wollten, konsequent unterdrückt.

Basisty schreibt (S. 34): «Sämtliche Kriegserinnerungen mussten vor der eigentlichen Veröffentlichung die Hürden einer strengen inhaltlichen Kontrolle durch die Zensoren der Hauptverwaltung für Angelegenheiten der Literatur und des Verlagswesens (Glawlit), Mitarbeiter des Instituts für Militärgeschichte und der Politischen Hauptverwaltung der Roten/Sowjetischen Armee (Glawpur), Verlagslektoren u.a.m. durchlaufen. [...] Beispielsweise erhielt Marschall Schukow nach der Einreichung seines Manuskripts im März 1966 die ersten kritischen Bemerkungen auf 50 Seiten und musste demgemäss Änderungen vornehmen. Generalleutnant Wassilij Petrow, der als Leutnant der Artillerie am 22. Juni 1941 an der Westgrenze der UdSSR in den Krieg eintrat und mit einer lebendigen und detailreichen Darstellung seiner Strapazen in den ersten Kriegsmonaten und im Kessel von Kiew eines der besten und beeindruckendsten Memoirenwerke der Sowjetzeit hinterliess, erinnerte sich an die Krittelei seitens der Verlagslektoren. Das konnte bizarre Formen annehmen. Petrow erinnert sich, dass die Lektoren in einer Episode etwa eine Ziege durch ein Kalb ersetzen wollten, weil das «mehr Mitleid» hervorrufe, oder man warf ihm vor, die Familiennamen im Text seien «eintönig» u.ä.m. Auf die historisch korrekten Fakten kam es nicht an.»

Er resümiert (S. 37): «Grundsätzlich sind die sowjetischen Memoiren als eine Quellenart kaum einmal das Papier wert, auf dem sie abgedruckt sind, und können mit wenigen Ausnahmen nur noch als Makulatur eingestuft werden.»

Kriegstagebücher

Ob es einem sowjetischen Soldaten oder Offizier überhaupt erlaubt war, im Kriegseinsatz ein Tagebuch zu führen, ist umstritten. Wenn auch Einzelne über ein solches Verbot

berichten, scheint dies zumindest nicht flächendeckend gegolten zu haben. Unerwünscht waren sie aber in jedem Fall. Die Besorgnis der Armeeführung ist durchaus nachvollziehbar, konnte doch ein Tagebuch, wenn es dem Feind in die Hand fällt, wertvolle Informationen übermitteln. Es sind Fälle von militärgerichtlichen Verurteilungen bekannt, in denen Tagebuchschreiber nicht deswegen bestraft wurden, weil sie ein Tagebuch geführt haben, sondern wegen seines Inhalts.

An der Front ein Tagebuch im Geheimen zu führen, ist kaum vorstellbar. Ein Tagebuchschreiber musste damit rechnen, dass die Vorgesetzten seine Notizen lesen. Eine Selbstzensur ist daher sehr wahrscheinlich.

Basisty fasst zusammen (S. 45): «Die als Tagebücher erschienenen Publikationen aus der Sowjetzeit sind mit Vorsicht anzugehen. Obwohl diese tagebuchgestützt und zeitlich gut geordnet sind, gereichte ihnen die nachfolgende Überarbeitung durch den Autor und den Verlag zum Nachteil. Der veröffentlichte Text lässt die daran vorgenommenen Änderungen nicht erkennen, ganz zu schweigen vom Ausmass des zensorischen Eingriffs, er wurde quasi doppelt durchgesehen: erstmals vor der Abgabe vom Autor selbst, um allzu private oder potenziell gefährliche Stellen der breiten Öffentlichkeit nicht zugänglich zu machen, und schliesslich vom literarischen Gestalter.»

Nicht private Feldpostbriefe

Neben den Briefen, die Soldaten an private Adressatinnen und Adressaten schrieben, spielen die nicht privaten eine bedeutende Rolle. Hierunter fallen Bittbriefe, Beschwerden, Dankschreiben und Ähnliches, die in der Regel ein bestimmtes Ziel erreichen wollen. Basisty analysiert diesen Quellentypus so (S. 49): «Aus der Sicht der Geschichtswissenschaft wäre der offizielle Briefwechsel am aufschlussreichsten, obwohl die Frontbriefe an die sowjetischen Behörden der Zensur nicht entgingen. Sie sind relativ informativ und geben angesichts des Mangels von Briefen an der Front einen guten Überblick über sozial-wirtschaftliche Verhältnisse im sowjetischen Hinterland während des Krieges. Ausserdem sind sie ein Beispiel für die Kommunikation zwischen Frontsoldaten und Machthabern, die [...] nicht gekünstelt ist und auch nicht auf Antrieb von oben erfolgt. For-

melle Elemente und propagandistische Schablonen sind zwar vorhanden, doch nicht ausschlaggebend. Man erfährt, welche Haltung der Antragsteller gegenüber den offiziellen Behörden einnimmt (Bitte, Aufforderung, Drohung) und zu welche Überzeugungsstrategien er greift. Den Antwortbriefen an die Frontsoldaten bzw. den reagierenden Berichten sind Wege der Problemlösung, Umfang und Kriterien der Hilfeleistung zu entnehmen, was ein umfangreiches Quellenmaterial zur Sozialfürsorge während des Krieges liefert. Der wichtigste Befund, der aus dem offiziellen Briefwechsel resultiert, ist, dass die Militärzensur nicht im Stande war, den Rotarmisten die Sachlage zu Hause im vollen Umfang vorzuenthalten.»

Private Feldpostbriefe

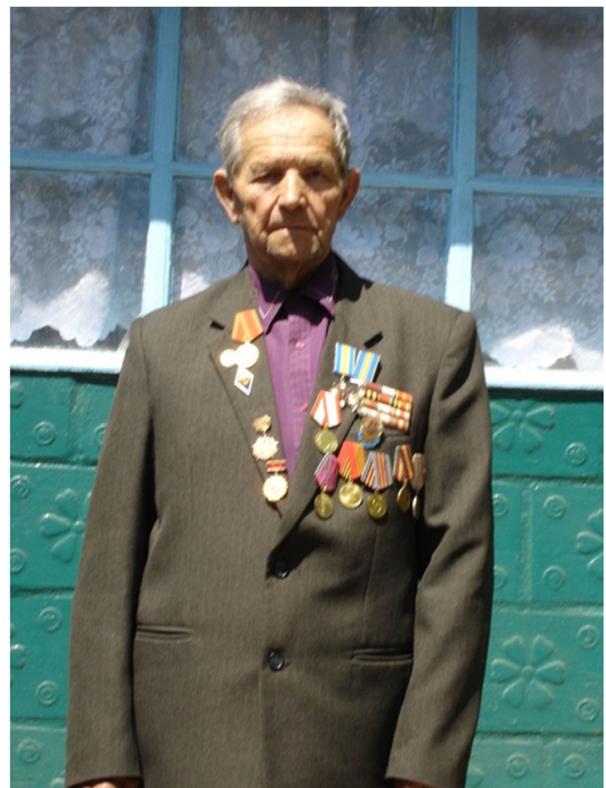
Anders als bei der deutschen Feldpost während des Zweiten Weltkriegs wurde auf der sowjetischen Seite der Front nicht nur eine stichprobenartige, sondern eine hundertprozentige Zensur vorgenommen. Das heisst, jeder Brief

und jede Postkarte von der Front und an die Front wurde von den Behörden auf unerlaubte Inhalte überprüft (Basisty, S. 79). Zugleich wurde die Feldpost mit grossem Aufwand gefördert, versprach man sich von dem Kontakt mit den Angehörigen doch eine verstärkte Motivation. Diese doppelte Rahmenbedingung – viel Korrespondenz, aber nur mit von oben gewünschten oder wenigstens tolerierten Inhalten – ist für den quellenkritischen Zugang zur Feldpost von ausschlaggebender Bedeutung. Basisty (S. 60): «All dies führt dazu, dass v.a. der allgemein positive Charakter und Optimismus der Rotarmistenfeldpost hervortritt. Man wurde zu solcher Schreibweise gedrängt, sie wurde erwartet und auch auf persönliche Anregung bewusst befolgt. Dementsprechend wog die innere Selbstzensur bei der Privatkorrespondenz ebenso viel wie die äussere, und das Zusammenspiel von innerer und äusserer Zensur führte dazu, dass man sich in Alltagsthemen zurückzog, was keineswegs unfreiwillig geschah.»



Mychailo Dsjubenko in der Mitte. Beschriftung auf der Rückseite: September 1942.

Quelle: Privatarchiv Mychailo Dsjubenko



Mychailo Dsjubenko, Aufnahme vom 18. Mai 2007.

Quelle: Vitali Basisty

Material 1

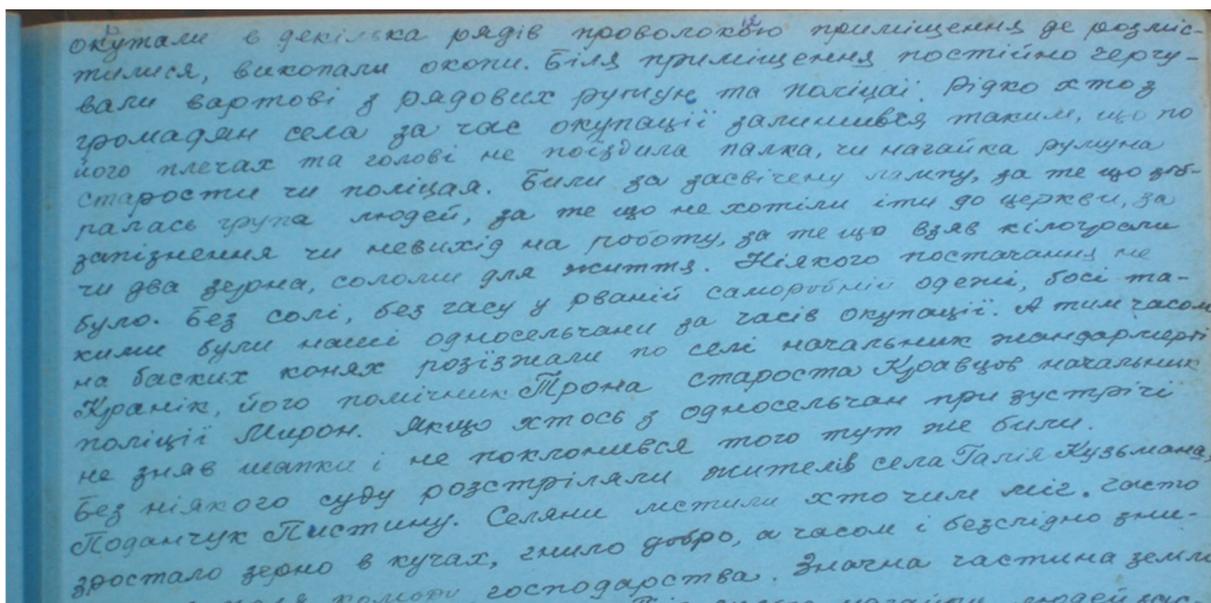
Vitali Basisty: Quelleneditorische Bemerkungen

Die Aussagen des Mychailo Dsjubenko (Jahrgang 1923) umfassen folgende Zeugnisse:

- Seine handschriftliche autobiographische Narration, die auf vier durchnummerierten linierten, beiderseitig beschriebenen Blättern verfasst und teils in der 3. Person Singular, teil in der 1. Person Singular formuliert ist. Die Autobiographie datiert auf das Jahr 2005;
- Ein einseitig beschriebenes liniertes Blatt vom gleichen Format mit der Überschrift: «Episoden, die sich mir in der Kriegszeit besonders einprägten». Entstehungszeit wohl dieselbe wie die der Autobiographie;
- Auszüge aus der von Dsjubenko handschriftlich verfassten «Geschichte des Dorfes Kopystyryn», die sich auf den Krieg und die rumänische Besatzung beziehen;
- Seine mündlichen Äusserungen am 17. Mai 2007, die ergänzend und sinnvoll zwischendrin eingefügt werden (Befrager: Vitali Basisty).

Als ein äusserst engagierter und tätiger Heimatkundler beschäftigte sich Mychailo Dsjubenko seit 1960 mit der Lokalgeschichte und schreckte auch davor nicht zurück, das damals in der Sowjetunion verpönte Holodomor-Thema aufzuarbeiten. Durch die gerade noch rechtzeitig durchgeführten privaten Zeugenbefragungen trug er ein wertvolles Material zusammen und konnte wohl alle Namen der 1932–1933 verhungerten Dörfler festhalten. Es war ein historischer Beitrag von ausserordentlicher Bedeutung, denn an vielen Orten, wo solch ein persönlicher Einsatz ausblieb oder erst spät zustande kam, konnten selbst die Opferzahlen nur annähernd ermittelt werden.

Dsjubenko war auch einer der wenigen Kriegsteilnehmer, der etliche Kriegserlebnisse überhaupt zu Papier brachte. Das hing nicht zuletzt damit zusammen, dass er über Jahre hinweg an der Spitze des lokalen Veteranenrates stand und als Vorsitzender der noch in der Sowjetunion fest etablierten Tradition nachfolgend zu allen entsprechenden Jahrestagen bzw. aus routinemässigen feierlichen Anlässen Reden halten musste. Die Notizen kamen sicherlich bei den Vorträgen in den dörflichen Versammlungen oder Auftritten vor Schülergruppen sehr zustatten. Es liegt also nahe zu behaupten, dass die Texte eher mit Rücksicht auf ein breiteres Publikum und nicht für private Zwecke abgefasst worden waren. Auffallend in dieser Hinsicht ist die Tatsache, dass Dsjubenko, während er die stalinistischen Repressalien und den Hunger in der Ukraine offensichtlich abfällig beurteilt, zugleich auf rein propagandistische Klischees wie «faschistisches Deutschland» oder «Bojarenrumänien» zurückgreift, die man sonst im Laufe der Zeitzeugenbefragungen von keinem hiesigen Kriegsveteranen zu hören bekommen hat.



Mychailo Dsjubenko: Geschichte des Dorfes Kopystyryn. Ausschnitt

Privatarchiv Mychailo Dsjubenko.

Material 2

Die Aussagen des Mychailo Dsjubenko

[Auszug aus «Geschichte des Dorfes Kopystyryn»]

1931 begann die Kollektivierung. Wohlhabende Bauern wollten nicht ihre eigenen Grundstücke, Zugvieh und Landtechnik enteignen lassen, darum waren die Bauern über die Zwangskollektivierung empört. Die Sowjetmacht ging zur Deportation solcher Landwirte nach Sibirien über. Ihre Häuser und Grundstücke wurden vom Staat in Besitz genommen, in sie zogen die Obdachlosen ein, die nach Essen durchs Land strichen. Das Grossbauernum leistete Widerstand, indem es antisowjetische Agitation und Diversion betrieb. 1931 wurde einer der Sowjetaktivisten umgebracht. Die Mörder wurden zur Verantwortung gezogen.

1928 waren der ehemalige Schulleiter und ein Dorfbewohner als «gefährliche Elemente» samt 16 wohlhabenden Bauern und Grossbauern aus der Ukraine ausgewiesen worden. Den beschlagnahmten Besitz übernahmen Kolchosen.

Im Frühjahr 1933 brach in der Ukraine eine künstlich organisierte Hungersnot aus. Die durch gewaltsame Methoden durchgeführte allgemeine Kollektivierung und Ausweisung wohlhabender Bürger, die zu wirtschaften wussten und den Hauptanteil an Getreide erzeugten, die Besteuerung der Bauern durch masslose Getreideablieferung, die Beschlagnahme des ganzen Getreides, das in den Bauernhöfen entdeckt wurde, in den Jahren 1931–1932 führten dazu, dass ein grosser Teil der Anbaufläche nicht eingesät werden konnte. So starben während der Winter- und Frühlingszeit 1933 305 Dorfbewohner vor Hunger. Die Menschen quollen aufgrund des Nahrungsmangels auf und starben jeden Tag zu Dutzenden. Sie assen Brennesseln, faulige Kartoffeln, Sägemehl, Gras, Akazienblüten, Katzen, Hunde, Mäuse, Krähen und Frösche, es kamen auch Fälle von Kannibalismus vor. Die Leichen lagen einige Tage verwesend, weil es niemanden gab, der sie zum Friedhof abtransportieren und wenigstens irgendwie begraben konnte. Es gab Fälle, dass halbtote Menschen zum Friedhof mit der Begründung gebracht wurden, dass man sie binnen weniger Stunden wegschaffen müsse, weil sie schon ganz aufgequollen seien.

Viele starben, als das Getreide gereift war, und hungrige Menschen über alles Mass hinaus gegessen hatten – der Magen konnte es nicht vertragen.

1937–1938 begannen ungerechtfertigte Massenrepressalien. Ihr Opfer wurden die einheimischen Parteimitglieder Martschuk und Kosjak; sie wurden ohne Gerichtsverfahren erschossen. Ebenfalls ohne Gerichtsverfahren wurde Pantschenko, der Schuldirektor im Dorf Zybuliwka im Kreis Trostjanecz, gebürtig aus Kopystyryn, erschossen. Es wurden auch der Lehrer der Kopystyryner Schule Gerega und Ingenieur-Leutnant Juzwak verhaftet. Diese Genossen kehrten nach zahlreichen Misshandlungen und Prügeln zurück, weil die gegen sie erhobenen Beschuldigungen allzu fadenscheinig waren. So wurde Gerega wegen angeblicher Verbindung zu den Volksfeinden in Kopystyryn angeklagt, obwohl er zu der Zeit als Lehrer in Dschuryn tätig war. Man warf dem polnischstämmigen Stanislav Juzwak vor, während des Baus der Befestigungen an der Westgrenze des Landes Kontakte zum polnischen Geheimdienst gehabt zu haben. Doch obwohl man Juzwak brutal gefoltert hatte, unterschrieb er den ihm angebotenen Geständniszettel nicht. Er wurde, zum Krüppel geschlagen, freigelassen.

[Mündliche Aussage von Mychailo Dsjubenko]

Nach dem Krieg traf ich ihn, und er erzählte mir unter anderem: «Wir standen im Korridor in gleichen Abständen voneinander und ein NKWD-Mitarbeiter ging an uns vorbei und schlug auf uns ein. Wehe dem, der wankte.»

[Autobiographie, Blatt I, Rückseite]

[...] Nachher, im Jahr 1939, begann der Krieg um die Befreiung westlicher ukrainischer Gebiete von der polnischen Herrschaft. Ziemlich problematisch war die Frage des Besuchs der Klassenstufen 8–10. Man musste ja für den Besuch der oberen Klassen 150 Rubel pro Jahr bezahlen. Nur unter grosser Mühe konnten wir diese 150 Rubel zahlen, damit ich die Klassen 8–9 weitermachen konnte; dabei war ich all diese Jahre ein ausgezeichneter Schüler und absolvierte am Vorabend des Krieges 9 Klassen. In den Jahren 1936–1941 hütete ich während der Sommerferien Kolchosfohlen ...

[Autobiographie, Blatt II, Vorderseite]

... und war auch als Fuhrmann in der Kolchose tätig. Im Juni 1941 begann der Vaterländische Krieg der Sowjetunion gegen das faschistische Deutschland und seine Satelliten. Bereits am 14. Juli wurden die Jugendlichen der Jahrgänge 1922 (zweite Hälfte) und 1923–24–25 als zukünftige Soldaten nach Osten geholt.

Fast 300 Fuhren aus dem Kreis Schargorod traten eine Fahrt nach Osten an. In dem Raum zwischen Gaissyn und Teplyk schnitten die deutschen Truppen uns den Weg ab. Die vorderen Fuhrwerke kamen durch, die hinteren waren abgeschnitten. Die Vorgesetzten waren geflüchtet, und Junge, Unbewaffnete, militärisch Unausgebildete mussten heimkehren.

[Auszug aus «Geschichte des Dorfes Kopystyryn»]

In den ersten Kriegstagen [1941] wurden mehr als 250 Dorfbewohner in die Reihen der Roten Armee einberufen. Am 14. Juli wurden die Jugendlichen der Jahrgänge 1922 (zweite Hälfte) sowie 1923–1925 als künftiger Ersatz für die Rote Armee zum Abtransport nach Osten bestellt. Insgesamt waren im Kreis über 2000 Personen abfahrtbereit gemacht. Gleichzeitig wurde auch das Kolchosvieh nach Osten abgeschickt. Die Jugend aus Kopystyryn sollte samt den anderen unter Aufsicht der Kreisvorgesetzten mit den Transporten fahren. Nicht weit von Teplyk schnitten aber deutsche Fallschirmjäger den Weg ab. Die Vorgesetzten [der Transporte] liefen auseinander. Einem Teil der Transporte, die die Vorhut bildeten, gelang es, durchzubrechen. Ich war unter denen, die es nicht schaffen konnten.

[Mündliche Aussage von Mychailo Dsjubenko]

Wir beschlossen, zu fünft (Sitarsky, Rusinko, Petrowsky, Osadtschuk und ich) zurückzufahren. Da die Kolonne sich langsam bewegte, brauchten wir vier Tage für die Hinfahrt und nur zwei Tage zurück. Die Zuckerfabrik in Sosniwka brannte, die Eisenbahnbrücke, die Sosniwka mit Mychajliwka verband, war zerstört. Das war am 19. Juli.

Wir hatten schwache Pferde, dafür einen festen Wagen und nahmen vier Säcke Zucker mit. Als wir schon beladen fuhren, trafen wir an der Strassengabelung zwischen Kosliwka und Nosykiwka auf einen sowjetischen Soldaten, der

uns nach Kosliwka einwies. Wir durften nicht mehr nach Kopystyryn. Petrowsky sagte, er habe da Bekannte, bei denen wir den Zucker lassen könnten. Wir gingen dann zu viert querfeldein heim, und Stepan Osadtschuk musste die Fuhre alleine nach Kopystyryn bringen, weil er nicht wehrpflichtig war und keine Probleme mit dem Militär haben würde. Als wir zu Hause eintrafen, waren unsere Truppen weggezogen und die Deutschen waren noch nicht da. [...]

[Autobiographie, Blatt II, Rückseite]

Am 19. März 1944 wurde unser Gebiet durch die Truppen der 2. Ukrainischen Front befreit, unter anderem befreiten die 42. Garde-Division und die 133. Schützen-Division unseren Kreis und Dorf, und bereits am 23. März 1944 wurden die Jugendlichen und die älteren Männer vom Feldkriegskommissariat zur aktiven Armee einberufen. Von der Schule in Klekotyna, wo wir ein paar Tage ausgebildet wurden, gingen wir zu Fuss über den kniehohen Schnee nach Lozowa und von daher nach Wenydtschany, wo wir uns einige Tage aufhielten und die militärische Ausbildung fortsetzten, dann ging es zum Dorf Krywe in Moldawien, wo wir am 8. April den Eid ablegten und noch ohne Uniform Militärpflichtige wurden. Nachts beim Übersetzen über den Dnjestr wurden während eines Bombenangriffs der deutschen Luftwaffe elf Mann aus Mychailiwka, die noch unbewaffnet waren, getötet. Bereits am nächsten Tag handigte man uns je drei Gewehre für fünf Mann aus, und wir zogen unbewaffnet ins Gefecht. In 2–3 Minuten, wie uns auch die Kommandeure gesagt hatten, nahmen wir ...

[Autobiographie, Blatt III, Vorderseite]

... Gewehre oder andere Waffen unseren gefallenen Soldaten oder auch den gegnerischen – verschiedenen Satelliten Deutschlands – ab und bewaffneten uns.

Es wurde mir zuteil, zunächst in einer Sondereinheit der Panzerabwehrwaffe (Panzerbüchsen) der 133. Division der 40. Armee zu dienen. Eine wog 24 Kilo und jede der 40 Patronen wog 250 Gramm. Dazu kam noch das Gewehr mit 4,5 Kilo, Munition, Mantel- und Zeltrolle. Mit all dem musste man kämpfend je 70 km pro Tag, den Gegner einholend, zurücklegen. [...]

[Mündliche Aussage von Mychailo Dsjubenko]

Nachdem ich ins Lazarett geraten war, schrieb ich nicht an meine Mutter, weil ich nicht schreiben wollte, dass ich so schwer verwundet war und vom Bett nicht aufstehen konnte. Jedoch lagen im Lazarett viele Soldaten aus dem Dorf Sapischanka, wo meine Tante wohnte. Die Verwandten, die diese Soldaten besuchten, erfuhren, dass hier einer aus Kopystyryn lag. So besuchte mich meine Tante und dann, im Januar, meine Mama.

Ich konnte damals schon vom Bett aufstehen. Mutter nahm Töpfe mit Essen mit und fuhr zu mir. Als sie hereinkam, rasierte mich die Krankenschwester und mein Gesicht war mit Seifenschaum bedeckt. Ich lachte und scherzte mit der Krankenschwester. Als Mutter mich sah, schrie sie auf und die Töpfe fielen ihr aus den Händen und zerbrachen. Es kam ihr vor, als ob mein ganzer Kopf verbunden wäre. Mich aber erkannte sie am Lächeln.

[Autobiographie, Blatt III, Vorderseite]

Nach der Rückkehr in dieselbe 133. Division kam ich zu einer Artillerieeinheit. Beim Vorstoss einer deutschen Panzerinheit am Fluss Donau in der Tschechoslowakei wurden wir vom Korps von Guderian umzingelt und viele starben in der Donau. Mich holte ein Pferd heraus, an dessen Steigbügel ich mich anklammerte.

[Mündliche Aussage von Mychailo Dsjubenko]

Die Deutschen setzten unsere Panzerabwehrtartillerie ausser Gefecht und jagten uns bis an den Fluss.

[Autobiographie, Blatt III, Vorderseite]

Nach dem Sieg am 9. Mai 1945 besuchte ich eine Regimentsschule und wurde nach dem Studienabschluss aus der Tschechoslowakei nach Odessa, dann nach Mykolaiw, später nach Simferopol zur 34. Artilleriebrigade versetzt, wo ich am 20. März 1947 entlassen wurde.



Kopystyryn bei Winniza mit Umgebung. Polnische Heereskarte von 1931. Beachte die entsprechend abweichende Schreibweise der Ortschaften.

Quelle: <http://igrek.amzp.pl/details.php?id=11776985>

Écrire ou effacer l'histoire ?

Le « déboulonnage des statues » en classe d'histoire

Sébastien Abbet et Damien Cerutti

Symbole de la violence policière raciste, la mort de George Floyd à Minneapolis le 25 mai 2020 débouche sur un vaste mouvement de protestation dans de nombreux pays. Dans le sillage de ce mouvement, des statues de « grands hommes » associés à la traite esclavagiste et à un passé raciste sont visées, parfois « déboulonnées » dans plusieurs villes du monde. La Suisse n'y échappe pas : sont ciblées, à Neuchâtel, la statue de David de Pury (1709–1786) et, à Zurich, celle d'Alfred Escher (1819–1882). Un tel mouvement est loin de faire l'unanimité, les protestataires étant souvent qualifiés de « vandales » lorsqu'ils ne sont pas accusés de vouloir « effacer l'histoire ». De telles controverses peuvent-elles trouver une place dans le cadre de l'enseignement scolaire de l'histoire ? Pour les auteurs de cet article, la réponse est affirmative, ils s'attachent à dégager ici quelques axes montrant même que cela est fructueux pour l'enseignement de l'histoire⁶⁸.

Quatre préalables

Pour délimiter le sujet, il est indispensable de poser quatre préalables.

Le premier implique d'introduire la notion d'*espace public*. Les contestations du printemps 2020 ne peuvent se comprendre en dehors de la remise en cause de personnalités du passé dans des espaces *publics*. Il en découle une double dimension : l'espace public est un lieu partagé par l'ensemble de la population ; c'est aussi le lieu des débats, donc de la controverse. Cette notion est certes relative : le degré de participation peut varier d'un endroit à l'autre en fonction de la qualité démocratique des sociétés en question (dans un régime autoritaire, un mouvement comme celui du printemps 2020 est difficilement envisageable) tandis que l'espace en question est soumis à plusieurs logiques sociales, économiques et politiques (règlements municipaux, logiques spéculatives et

appropriation sociale différenciée des lieux, ...). Dès lors que l'on parle d'*espace public*, il devient possible d'associer le « déboulonnage des statues » à d'autres contestations de symboles présents dans un espace partagé, qu'il s'agisse du nom des rues ou de drapeaux (que l'on songe aux rues rendant toujours hommage à des notables franquistes en Espagne ou aux bannières de la Confédération sécessionniste aux États-Unis).

En deuxième lieu, il s'agit de définir « l'objet » même qui est remis en cause, soit une statue ou un monument. Voici une définition offerte par un dictionnaire de ce dernier terme : « *Ouvrage d'architecture ou de sculpture édifié pour transmettre à la postérité le souvenir d'une personne ou d'un événement* » (cnrtl.fr). Cette simple définition permet déjà de problématiser « l'objet » : il est pourvu d'une dimension si ce n'est pédagogique du moins d'édification tournée vers l'avenir.

De même, il est impossible de comprendre les hostilités vis-à-vis du « déboulonnage » sans discuter de la notion de « patrimoine », laquelle a une histoire (récente !). Il est significatif que l'apparition de politiques publiques de conservation de traces du passé soit contemporaine du renversement de l'Ancien Régime (riche en épisodes de destructions des symboles du pouvoir de la monarchie s'il en est) lors de la Révolution française.

Cela aboutit, ensuite, à thématiser et à dégager quelques grandes évolutions dans la construction du rapport public au passé. Pour reprendre la terminologie de l'historien français Maurice Agulhon, la « statuomanie » – soit la vague d'érection de milliers de statues, la plupart d'entre elles entre le dernier tiers du XIX^e siècle et les deux premières décennies du XX^e – doit autant être rendue à un contexte que le présent « mouvement de déboulonnage ». Pourquoi érigeait-on des statues ?

⁶⁸ Les auteurs de cet article ont consacré sur cette thématique un travail de validation d'enseignement de l'histoire auprès de la HEP-Vaud. Des séquences d'enseignement en classe en sont issues au cours de l'hiver 2022 et prévues pour les prochains mois.

Afin de ne pas alourdir un article qui touche à des aspects généraux, les références sont réduites à un minimum. Quelques indications – loin d'être exhaustives – figurent en fin d'article.



Une statue alors non contestée, celle de David de Pury érigée à Neuchâtel en 1855.

Dès lors que ces statues sont, dans l'écrasante majorité des cas, érigées longtemps après la mort des personnalités ou des événements qu'elles célèbrent, quels rapports au passé sont-ils en jeu ? D'une part, les monuments publics disent plus sur le moment de leur création que de l'histoire qu'ils prétendent commémorer. D'autres part, de telles interrogations ouvrent sur une problématique plus vaste, celle consistant à identifier une forte évolution dans le rapport au passé.

Une manière expressive d'aborder cet aspect consiste à comparer le nombre et l'intitulé des commémorations officielles en France entre l'instauration de la III^e République et aujourd'hui. Avant les années 1980, on en dénombre cinq insistant sur la nation, la résistance et la victoire. Depuis 1980, on assiste à une explosion du nombre de commémorations mettant le plus souvent en avant la figure des victimes.

S'il faut se garder de trop simplifier ce contraste, il correspond bien à une évolution visible dans de nombreux pays où la célébration du progrès et la « nationalisation des masses » cèdent le pas à une place croissante accordée aux mémoires et aux victimes. Ainsi, d'une manière provocante, il est possible d'affirmer que les contestataires du printemps 2020 sont de

bons élèves d'une série de « politiques mémorielles » mise en place au cours des trois dernières décennies ...

Enfin, les récents « déboulonnages » doivent être reliés et distingués d'autres mouvements qui se sont déroulés dans le passé. Il suffit ici de mentionner, parmi les plus connus, l'iconoclasme protestant au XVI^e siècle, le « vandalisme » de la Révolution française ou encore quelques destructions terroristes au XXI^e siècle en passant par le renversement de milliers de statues dans le sillage de l'effondrement du « monde soviétique ».

Dans le cadre des controverses, il est récurrent de puiser dans l'un ou l'autre exemple de ce passé, que cela soit pour établir des parallèles valorisants ou, au contraire, délégitimer voire diaboliser les contestataires. Dans ce dernier cas, les rapprochements conduisent souvent à des amalgames historiquement douteux. S'il faut distinguer ces différents épisodes, il existe bien un point commun : il est toujours question de représentations et de symboles s'inscrivant dans des rapports politiques contestés. Il est, en outre, possible de s'interroger sur un point intéressant : pourquoi, par exemple, la destruction de statues soviétiques a été largement saluée alors que le renversement de la statue d'un esclavagiste bienfaiteur d'une ville

comme Bristol (Edward Colston) suscite de violentes controverses ?

Comment s'approprier une controverse pour enseigner l'histoire ?

Ces préalables sont nécessaires pour fixer un cadre. Afin de se familiariser avec les principaux arguments en présence, les élèves abordent simultanément un corpus d'extraits de textes mêlant, d'une part, une variété de prises de position opposées ou favorables à la remise en cause de la présence de statues de « grands hommes » dans l'espace public, et d'autre part, des éléments d'analyse proposés par des chercheurs.

Les élèves sont désormais armés pour aborder des situations ou des « objets » concrets. Une forme possible d'appropriation de cette problématique de manière créative par les élèves peut être envisagée ainsi : par groupes, les élèves choisissent une situation et/ou une statue concrète.

Dans un premier temps, les groupes s'attachent à identifier le contexte d'érection du monument : le sculpteur est-il connu ? Qui était à l'initiative du monument ? Quelles en étaient les motivations ? Cela a-t-il déjà donné lieu à des contestations ? Ils effectuent ensuite une recherche visant à établir la biographie du personnage historique ainsi honoré. Le langage visuel n'est pas laissé de côté : par une analyse formelle, les élèves cherchent à décrire comment le monument illustre le contexte historique dans lequel il a été érigé. La manière dont le ou les personnages sculptés sont représentés permet-elle de percevoir les rapports de forces qui reliaient ces différents acteurs dans la société de l'époque ? Un exemple paradigmatique permettant d'articuler ce type de réflexions est celui du monument inauguré en l'honneur d'Abraham Lincoln à Washington en 1876, à la suite d'une souscription lancée par une Afro-américaine. Le langage visuel est indéniablement problématique (voir l'image ci-contre) puisqu'il campe Lincoln en « grand émancipateur » affranchissant un esclave à moitié nu agenouillé devant lui. Trahissant les intentions de départ, cette représentation a été contestée à l'époque même et divise aujourd'hui la communauté historique.

Ensuite, les groupes d'élèves détaillent les arguments avancés par ceux et celles qui mettent

en cause la présence de monuments dans l'espace public (il faut souligner que cette remise en cause ne se limite de loin pas à des formes spectaculaires comme la destruction puisqu'elle peut inclure un détournement éphémère ou même consister en une simple pétition). Ils s'intéressent également aux éventuelles controverses que cela engendre : quelles sont les justifications présentées contre une telle remise en cause ? Est-il possible d'opérer des distinctions parmi celles-ci ?

Enfin, les groupes d'élèves sont invités à proposer une « solution » à cette situation conflictuelle. Pour faciliter cette opération, on peut leur proposer de se mettre à la place des autorités d'une ville faisant face à la controverse qu'ils examinent. Ils peuvent puiser dans des exemples existants ou suggérer des solutions inédites. La gamme des « solutions » allant du maintien du *statu quo* au retrait de l'espace public du monument contesté, en passant par une grande variété de solutions intermédiaires allant de l'adjonction d'une plaque explicative en passant par l'appel à la réalisation de nouvelles œuvres d'art. Cet exercice n'a rien de gratuit puisque loin de prétendre à une « solution » définitive, il est ainsi possible de souligner que c'est précisément le débat, le rapport



« Mémorial de l'émancipation », érigé en 1876, parc Lincoln à Washington.

Source : wikicommons

conflictuel au passé ainsi que la prise en compte – et la manière dont elle s’effectue – de perspectives souvent marginalisées qui sont en jeu. C’est, en d’autres termes, l’occasion de réfléchir à l’opposition posée en titre de cet article : une telle remise en cause participe-t-elle d’un « effacement de l’histoire » ou, au contraire, contribue-t-elle à son écriture ? Les dimensions civiques et démocratiques sont loin d’être absentes d’un tel débat.

En lien avec cet exercice de groupes en trois temps, d’autres aspects peuvent être abordés. Tout d’abord, la question de la *visibilité* et de l’*invisibilité*. Comment se fait-il que des statues tellement intégrées au paysage urbain qu’elles en sont devenues pour beaucoup invisibles sont-elles rendues visibles par la controverse même ? Une telle interrogation est à relier à une autre, plus large : dès lors que l’érection d’un monument relève elle-même d’un travail de sélection et de mise en forme du passé, sa contestation n’amène-t-elle pas à rétablir d’autres personnes jusque-là invisibles au rang de sujets historiques ?

Ensuite, en s’intéressant à des cas concrets, des spécificités émergent. Ainsi, la contestation dans les Antilles françaises de statues de l’abolitionniste Victor Schoelcher (1804–1893) obéit à des dynamiques propres à une histoire et à des sociétés particulières, antérieures au printemps 2020. Il est aussi possible d’amener les groupes d’élèves à choisir des monuments ne faisant pas l’objet de contestation alors que les personnages en question sont tout aussi susceptibles de susciter la controverse. Est-il possible de formuler des hypothèses sur de telles différences ?

À l’opposé, en s’intéressant à d’éventuelles controverses passées entourant un monument, il est possible de remarquer que les motifs diffèrent souvent sans nécessairement s’exclure. Il en est ainsi, par exemple, de la statue de Louis Faidherbe (1818–1889) à Lille : contestée par des antimilitaristes au début du XX^e siècle, c’est aujourd’hui son rôle de gouverneur du Sénégal qui est ciblé. Enfin, loin d’être redondant, le possible choix d’un même « grand homme », mais honoré dans un contexte historique ou géographique différent

ouvre sur de riches comparaisons. C’est le cas du même Faidherbe, présent à Lille comme à Saint-Louis au Sénégal. De même, le Christophe Colomb statufié à Barcelone à l’occasion du quatrième centenaire de la « découverte » n’est pas exactement le même que celui érigé en Italie, en Colombie ou aux États-Unis. Pour ce qui est de ce dernier pays, il est possible de pousser plus loin l’examen : il existe un Colomb « italien » dont des statues ont été érigées par des communautés italiennes émigrées marginalisées aspirant à trouver une place digne dans le récit national américain tandis que le Colomb des élites « wasp » (white anglo-saxon protestant) diffère du premier. La contestation, portée bien avant le printemps 2020, par les peuples premiers de la présence de Colomb dans l’espace public permet ainsi d’ouvrir sur de nombreuses perspectives et de s’interroger non seulement sur le « Colomb historique », mais aussi sur ses multiples figures « fictionnelles ».

Ces quelques aspects, loin d’être exhaustifs, montrent l’intérêt qu’il y a à se saisir de « l’objet » statue. Il permet d’interroger le rapport au passé à différentes périodes de l’histoire en même temps que les rapports de pouvoir qui entourent les représentations, la façon d’installer une vision de l’histoire dans l’espace public tout comme de la contester. Porte d’entrée sur le passé colonial et esclavagiste des sociétés occidentales, dont l’étude reste encore trop limitée en ce qui concerne la Suisse, un tel « objet » ne s’y limite de loin pas. Qu’il s’agisse de la destruction de monuments de l’époque soviétique en Ukraine dans le cadre de la tentative d’invasion de ce pays par la Fédération de Russie ou du renversement à New York de la statue du roi Georges III par des patriotes américains en 1776, on voit – quoi que l’on puisse en penser par ailleurs – tout le profit que l’enseignement de l’histoire peut en tirer. Appartenant à l’histoire, ces actes contribuent à interroger notre rapport au passé. Mais aussi, ce qui est moins évident, à l’avenir.

Sébastien Abbet et **Damien Cerutti** sont enseignants d’histoire au Gymnase de Burier (canton de Vaud).

Quelques indications pour aller plus loin

LOEZ, André, animateur du podcast *Paroles d'histoire*, a consacré une série de quatre épisodes sur la question du déboulonnage des statues dans laquelle interviennent de nombreux·euses historien·nes (parolesdhistoire.fr)

Patrimoines contestés. Revue esprit, mai 2022, n°483

Le site de la ville de Neuchâtel comprend les éléments du dossier sur les discussions au sein des autorités exécutive et législative quant au sort à réserver à la statue de Pury :
www.neuchatelville.ch/monumentdepury

En juin 2020, la revue *Sciences et Avenir* a permis à plusieurs chercheurs français de s'exprimer sur les questions ouvertes par les « déboulonnage des statues ». Ces contributions sont accessibles sur le site sciencesetavenir.fr

AMACHER, Korine; AUNOBLE, Éric; PORTNOV, Andrii (dir.), *Histoire partagée, mémoires divisées. Ukraine, Russie, Pologne*, Lausanne : Antipodes, 2021 (le livre est en accès libre sur le site de l'éditeur)

GAMBONI, Dario, *La destruction de l'art – Iconoclasme et vandalisme depuis la Révolution française*, Dijon : Presses du réel, 2015

GENSBURGER, Sarah; LEFRANC, Sandrine, *À quoi servent les politiques de mémoire ?*, Paris : SciencesPo Les Presses, 2017

LALOUETTE, Jacqueline, *Les statues de la discorde*, Paris : Passés/Composés, 2021

POMIAN, Krzysztof, « Musée et patrimoine » in JEUDY, Henri Pierre (dir.), *Patrimoines en folie*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 177–198

THOMPSON, Erin, *Smashing Statues. The Rise and Fall of America's Public Monuments*, New York: W. W. Norton, 2022

TRAVERSO, Enzo, *Le passé, modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris : La Fabrique, 2005

TUNZELMANN, Alex von, *Fallen Idols. History is not erased when statues are pulled down. It is made*, Londres: Headline, 2021

Das Rämibühl-Quartier in Zürich – lokal, regional, global

Die neue Webseite raemibuehl.ch macht natur- und kulturhistorische Bezüge zugänglich

Ottavio Clavuot

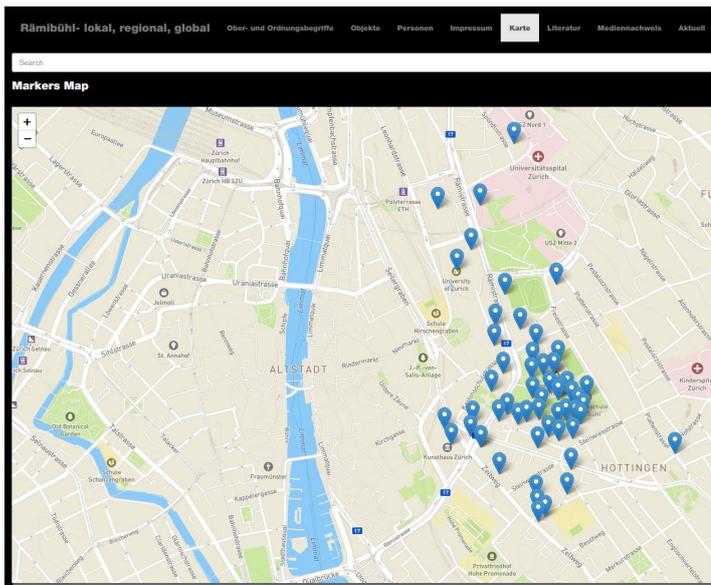
Am 3. Mai 1971 wurde in Zürich der Neubau der Kantonsschule Rämibühl als damals grösste Schulanlage der Schweiz offiziell eingeweiht. Der nach Plänen Eduard Neuenschwanders (1924–2013) harmonisch in das Gelände und den alten Baumbestand der ehemaligen Villengärten eingebettete, der organischen Moderne verpflichtete Schulcampus liegt als Parklandschaft mitten in der Stadt. Dieser Neubau befreite die Kantonsschule aus engen, veralteten und über das umliegende Quartier verstreuten Unterrichtsräumen und ermöglichte dank moderner Schulinfrastruktur, Aula und Mensa nicht nur einen zeitgemässen Schulbetrieb, sondern auch eine Öffnung der Schule gegen aussen. Im heftig geführten Abstimmungskampf um den Baukredit im Jahr 1965 hatten die Gegner das Projekt unter anderem

mit dem Slogan der «falschen Schule am falschen Ort» bekämpft. Kritisiert wurde die zentrale Lage im Herzen Zürichs mitten im Hochschulquartier und die Überbauung des historischen Villenareals. Aus heutiger Perspektive ist die Lage der Schule und die sorgfältige Integration des Campus in den historischen Baubestand des Quartiers ein Glücksfall.

Im Zusammenhang mit dem 50. Jahrestag der Einweihung kam deshalb die Idee auf, den Reichtum des Rämibühl-Areals und dessen näherer Umgebung als Kultur- und Naturlandschaft stärker ins Bewusstsein zu rücken, um dem Erleben und Nutzen dieses Raumes neue Möglichkeiten zu eröffnen. In Zusammenarbeit mit Lehrpersonen verschiedener Fachschaften und unter Mitwirkung einzelner Schülerinnen



Luftaufnahme des Rämibühls von Süden: In der Bildmitte der Gebäudebogen mit der Aula und dem Naturwissenschaftstrakt links, den Schulhäusern rechts und dazwischen der Glasfront der Mensa unter dem Pausenplatz mit dem historischen Baumbestand. Im Hintergrund die Kuppeln von Universität und ETH sowie das Kantonsspital mit Personalhochhaus. Foto 1970.



Die Karte der Webseite mit den Objekteinträgen und der Menüleiste.

und Schüler ist die Jubiläumswebseite «50 Jahre Rämibühl – lokal, regional, global» entstanden.

Das von der Webseite erschlossene Gebiet erstreckt sich gegenwärtig vom Einzugsbereich der Rämistrasse zwischen Heimplatz und Kantonsspital über Zeltweg, Gemeindestrasse und Steinwiesstrasse zur Plattenstrasse. Durch die siedlungsgeografische Situation an der Nahtstelle zwischen der alten Stadt und dem einstigen Umland, durch die botanische Vielfalt des Naturraums sowie durch die Bauten mit ihren Erbauern, Nutzern und Bewohnern illustriert diese Zone auf engstem Raum die politische, gesellschaftliche, wirtschaftliche und kulturelle Entwicklung Zürichs während der letzten 200 Jahre. Sichtbar werden der Aufschwung der bürgerlichen Gesellschaft im Zuge der Demokratisierung und der Industrialisierung, der Urbanisierung und der zunehmenden internationalen wirtschaftlichen und kulturellen Vernetzung sowie die Stilentwicklung vom Klassizismus über den Historismus zur klassischen Moderne.

Die Webstruktur wird genutzt, um gewissermassen durch die Verlinkungen Vernetzungen im realen Leben abzubilden: Beziehungen zwischen Orten und Personen, von Personen untereinander, zwischen Entwicklungen in den verschiedensten Lebensbereichen, zwischen unterschiedlichen geografischen Räumen. Ausgehend von ausgewählten Objekten und Biografien können so der heutige Stadtraum, dessen Vernetzung sowie Stadien und Dimen-

sionen der Entwicklung als Natur- und Kulturlandschaft in realen und virtuellen Streifzügen erkundet und erlebt werden. So werden auch lokale Bezüge geschaffen als Ausgangspunkt zur Behandlung verschiedener Themen im Unterricht oder als Anregung für Klassenprojekte. Dabei bietet die Breite der Bezüge Anknüpfungspunkte für fast alle Fächer. Zudem erlaubt die bestehende strukturelle und inhaltliche Grundlage der Webseite die Integration weiterer Beiträge und Verlinkungen. Für auswärtige Besucher ist die Webseite ein informativer Begleiter, besonders auch für Schülerinnen und Schüler, die auf Exkursionen und Studienreisen ein historisch spannendes Quartier in der Zürcher Innenstadt erkunden wollen.

Die Website umfasst gegenwärtig rund 100 Beiträge zu Objekten und Personen, die Texte und Bilder bieten, teilweise auch Audios und Videos. Erschlossen werden die Beiträge über die alphabetisch nach Nachnamen geordnete Liste der Personen und die Adressliste der Objekte, d.h. Bauwerke und Pflanzen. Zudem lassen sich die Objektbeiträge mit zwei Klicks auf die Einträge der Karte öffnen. Mit eingeschalteter Ortung des Mobiltelefons unterstützt die Karte das Auffinden und Identifizieren der Bauten und Pflanzen. Eine thematische Suche erlauben zudem die Ober- und Ordnungsbegriffe sowie die Verlinkungen in den Beiträgen.

An den folgenden beiden Beitragsskizzen werden exemplarisch Verlinkungen und mögliche Bezüge illustriert.

Johann Heinrich Fierz (1813–1877), Kaufmann und Wirtschaftspolitiker

Nach einer kaufmännischen Lehre gründete der Bauernsohn Johann Heinrich Fierz 1843 ein eigenes Unternehmen. Seit 1845 verheiratet mit der Tochter eines Stickerei-Industriellen, führte er ab 1850 einen selbständigen Handelsbetrieb für Baumwolle in Fluntern, wo er sich 1865–67 vom deutschen Architekten und Professor am Polytechnikum, Gottfried Semper, einen repräsentativen Neurenaissance-Palazzo als Wohn- und Geschäftshaus erbauen liess. Politisch liberal und als Grosskaufmann bestens vernetzt, etablierte er sich als eigentlicher Wirtschaftsführer der Nordostschweiz, engagierte sich im Eisenbahnbau, gründete 1856 zusammen mit Alfred Escher die Schweizerische

Kreditanstalt sowie weitere Wirtschaftsinstitutionen und vertrat die Schweiz auch als Handelsdiplomate, so zum Beispiel 1869 bei der Einweihung des Suezkanals. Als sozial denkender Unternehmer förderte Fierz unter anderem 1873–79 den Bau der ältesten Arbeitersiedlung Zürichs in Aussersihl.

Bezüge ergeben sich zusätzlich zu den genannten Personen und Objekten beispielsweise zu den Themen Industrialisierung, Imperialismus, Soziale Frage, Siedlungsbau, Exil und Neurenaissance.

Wohn- und Theaterkomplex «Zum Pfauen», Heimplatz

Nach der Niederlegung der Schanzen seit 1833 und der Verbindung des Zeltwegs mit der Altstadt, der Anlage von Rämi- und Hottingerstrasse sowie dem Bau der Quaibrücke wurde der spätere Heimplatz zu einem zentralen Verkehrsknotenpunkt zwischen Altstadt und Hottingen, Enge und Fluntern. Hier eröffnete Heinrich Hürlimann 1879/80 das Restaurant «Zum Pfauen», fügte ihm 1882 einen Gartenpavillon an, den er kurz darauf zum «Flora-Theater im Pfauen» umbaute. Der sommerliche Amüsierbetrieb florierte, so dass Hürlimann in den folgenden Jahren sämtliche Nachbargebäude erwarb und 1888/89 von Alfred Chiodera und Theophil Tschudy eine der ersten Zürcher Arealüberbauungen planen liess.

Rentable Wohnhäuser mit schlossartig gestalteter, neubarocker Fassade in den Randbereichen an Zeltweg und Hottingerstrasse umschliessen einen rückwärtigen Kuppelsaal mit Galerie und Bühne für etwa 800 Personen im



Das Fierz'sche Wohn- und Geschäftshaus an der Zurichbergstrasse. Foto um 1900



Der Wohn- und Theaterkomplex «Zum Pfauen». Foto um 1904

weniger attraktiven Mittelteil hinter dem Torbau gegen die Rämistrasse. Das populäre «Volkstheater am Pfauen» wurde 1901 vom Stadttheater Zürich übernommen. Eine künstlerische Aufwertung erfuhr das Haus besonders in den 1930er und 1940er Jahren durch Emigranten aus dem nationalsozialistischen Deutschland, wie Therese Giehse, sowie Schweizer Schauspieler, wie Heinrich Gretler. Das Theater avancierte zu einer Bühne mit explizit antifaschistischer Linie und aktiver Rolle in der Geistigen Landesverteidigung. Hier wurden 1941 Bertolt Brechts «Mutter Courage und ihre Kinder» sowie weitere seiner Stücke uraufgeführt.

Bezüge ergeben sich ausser zu den genannten Personen beispielsweise zu den Themen Entfestigung, Spekulation, Siedlungsplanung, Neubarock, Unterhaltungsindustrie, Literatur, Exil, Nationalsozialismus, Geistige Landesverteidigung.



<https://www.raemibuehl.ch>

Ottavio Clavuot, Historiker und Kunsthistoriker, unterrichtet Geschichte am Mathematisch-Naturwissenschaftlichen Gymnasium Rämibühl in Zürich.

Vom Neumarkt 13 bis nach Timbuktu

Material für Geschichtslehrpersonen auf geschichtsunterricht-postkolonial.ch

Ashkira Darman

«The Woman King», ein amerikanisches Actiondrama und Geschichtsepos, feierte im September in Toronto Premiere und wird auch als Actionfilm zu «Black Lives Matter» bezeichnet. Sicher ist, dass der Film ohne den riesigen Erfolg des Science-Fiction-Films «Black Panther» (2018) nicht realisiert worden wäre. Bereits letzterer nimmt Bezug auf die real existierenden weiblichen Truppen im Königreich Dahomey, das auf dem Gebiet des heutigen Benins liegt. «The Woman King» basiert lose auf historischen Ereignissen und Figuren vom Beginn des 19. Jahrhunderts in Dahomey. Obwohl der Film zur Zeit des Verfassens des Artikels noch nicht im Kino lief, beziehe ich mich auf den historischen Hintergrund, der sich hervorragend eignet, zahlreiche Ziele und Themen, die auf meiner Webseite zentral sind, aufzuzeigen. Sicherlich werden einige unserer Schüler:innen den ab 12 Jahren freigegebenen Film im Kino sehen und vielleicht auch dazu Fragen stellen. Informationen, Links und mögliches Schulmaterial zu Dahomey sind auf

meiner Webseite unter «Epochen», «Neuzeit bis heute: Globale Geschichte» und «Afrika» zu finden.

Die Idee zur Webseite ist an einem von mir organisierten Panel «Postkoloniale Schweiz im gymnasialen Geschichtsunterricht» an den Geschichtstagen 2019 entstanden. Die Teilnehmendenzahl hat gezeigt, dass sich viele von uns Geschichtslehrpersonen für das Thema interessieren. Ein zentraler Punkt in der Diskussion war, dass es zum Thema «Postkoloniale Schweiz» wenig Material in den bestehenden Schulbüchern gibt. Das primäre Ziel meiner Webseite ist es dementsprechend, Lehrpersonen Informationen, Materialien sowie Quellen zur Verfügung zu stellen, die einen globalgeschichtlichen und postkolonialen Ansatz im Geschichtsunterricht unterstützen.

Die Webseite ist unterteilt in vier Bereiche. Im grössten Teil, benannt «Epochen», sind die Themen in Anlehnung an die Gliederung in den Schulbüchern und daher häufig auch des Unterrichts, in die Epochen «Antike», «Mittelalter» und «Neuzeit» unterteilt. So findet man zum Beispiel unter «Antike/Mittelalter» das Unterthema «Vernetzung im Mittelalter: Asien – Afrika – Europa». Auf dieser Seite werden in einem kurzen Überblick Informationen zum Mongolischen Reich und zum Königreich Mali aufgeführt und zusätzlich unter «Material für den Unterricht» Quellen und Texte, die sich für den Unterricht eignen, sowie Links zu weiterführenden Informationen. Als Quelle zum König-



Soldatinnen aus Dahomey. Foto um 1890

Quelle: wikimedia commons

reich Mali habe ich beispielsweise einen Auszug aus der Kosmographie und Geographie Afrikas von Johannes Leo dem Afrikaner (Leo Africanus) von 1526 in deutscher Übersetzung hochgeladen. Er hat selber die Stadt Timbuktu und das Königreich Mali besucht und die Beschreibungen beinhalten daher tatsächlich auch individuelle Beobachtungen und nicht nur lang überlieferte Stereotypen.

Ein weiteres Ziel ist es, dass die Webseite zu einer Sammelplattform wird, auf der Lehrpersonen geeignete Quellen (unter ihrem Namen) allen Interessierten zur Verfügung stellen können.

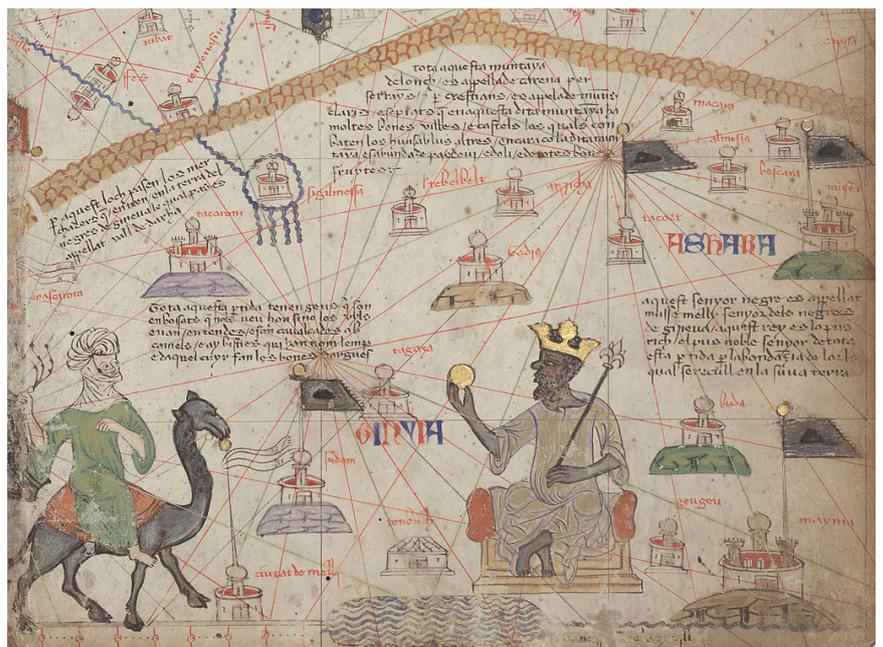
Unter der Kategorie «Themen» wird Material zu verschiedenen epochenübergreifenden Themen wie «Rassismus» oder sehr aktuellen Debatten wie zur «Erinnerungskultur» zur Verfügung gestellt. In Bezug auf das Thema «Rassismus» gibt es einerseits den Bereich «Unterrichtsmaterial», andererseits geht es aber auch darum, den Lehrpersonen Material zur Verfügung zu stellen, das sie dabei unterstützt, mit Rassismus im Schulzimmer, etwa rassistischer Begrifflichkeit, umzugehen.

Unter der Kategorie «Beispiele» sind bis jetzt zwei Themen, das «Wandbild in Bern», mit einem umfangreichen Dossier mit Quellenmaterial und Fragen für den Unterricht, sowie Material zur Ausstellung «Fiktion Kongo» aus dem Rietbergmuseum aufgeführt. Zu letzterem ist ein Bereich geplant, in dem Klassen ihre Projekte allen zur Verfügung stellen, so zum Beispiel eine Online-Ausstellung mit Audioguide etc. Weiter ist auch beim Bereich «Unterwegs» geplant, dass Schüler:innen, die beispielsweise zum Kolonialismus in ihrer Stadt recherchiert haben, ihre Ergebnisse allgemein zugänglich machen könnten.

Ein erster inhaltlicher Schwerpunkt der Webseite ist die

postkoloniale Schweiz, zu finden unter «Neuzeit bis heute: Schweiz». Dabei stehen die Verstrickungen der Schweiz im europäischen Imperialismusprojekt sowie die bis heute andauernden Folgen, zum Beispiel struktureller Rassismus, im Fokus. Der Vorteil der Webseite ist, dass zeitnah Material zu aktuellen Diskussionen wie dem Umgang mit Denkmälern präsentiert werden kann. Die kritische Auseinandersetzung mit diesen aktuellen, in der Gesellschaft zum Teil sehr kontrovers geführten Debatten passt bestens in die Bereiche Politische Bildung und Bildung für Nachhaltige Entwicklung (BNE).

Dieser Vorteil, direkt auf Aktualität reagieren zu können, zeigt sich auch in Bezug auf den Film «The Woman King». Die Thematisierung des historischen Hintergrunds im Geschichtsunterricht eignet sich ausgesprochen gut dafür, verschiedenen stereotypen Vorstellungen über afrikanische Geschichte entgegenzuwirken. Oft beginnt die Geschichte afrikanischer Länder in unseren Geschichtsbüchern mit der Zeit des Imperialismus, das spielt dem kolonialen Bild des «Kontinents ohne Geschichte» in die Hände. Und auch wenn sehr kurze Überblicke über «afrikanische Geschichte»



König Mansa Musa von Mali. Catalanischer Atlas, 1375

Quelle: wikimedia Commons

vor der Phase des Imperialismus vorhanden sind, leisten sie der undifferenzierten, stereotypen Vorstellung von einem «Land» Afrika Vorschub. Dem können wir entgegenwirken, indem ein afrikanisches Land, beispielsweise Dahomey, mit seiner Geschichte sowie politischen, wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Struktur und Kultur thematisiert wird.

Im Zentrum des Films stehen Soldatinnen, die auf der Agojie, rein weiblichen Truppenteilen im Königreich Dahomey, basieren. Dahomey war seit dem 18. Jahrhundert eines der einflussreichsten Königreiche in Westafrika und seit dem 17. Jahrhundert gab es dort weibliche Truppen, die im 19. Jahrhundert unter anderem Siege gegen den Rivalen Oyo sowie angreifende französische Truppen errangen. Der problematische Umstand, dass der Aufstieg Dahomeys auch auf den Sklavenhandel zurückgeht, ermöglicht eine differenzierte Diskussion und zeigt die Vielschichtigkeit der Thematik auf. Weiter ist interessant, dass die offiziellen Ämter im Königreich immer mit je einer weiblichen und einer männlichen Person besetzt waren. Hinzu kommen die weiblichen Truppen, die im 19. Jahrhundert bis zu 35 % der Armee ausmachten. Beides war in Europa zur entsprechenden Zeit unvorstellbar.

Dieses Thema bietet die Möglichkeit, über die Genderthematik und den Sprachgebrauch zu reflektieren. Der Umstand, dass in Europa, oft bis heute, von den «Amazonen» von Dahomey gesprochen wird, zeigt, dass koloniale Begrifflichkeit bis heute Bestand hat, ein zentrales Problem, das an verschiedener Stelle auf meiner Webseite thematisiert wird. In Bezug auf Dahomey weist die Historikerin Pamela Tomer auf Folgendes hin: *«In addition to it being a decidedly colonial reference, you're sort of reinforcing the idea that they are exceptions, and that no ordinary woman could be*

larger than life,» she says. «That's a very European perspective on these amazing women.»

Besonders geeignet ist die Geschichte Dahomeys auch, da in Bezug auf den europäischen Imperialismus die Agency der Bevölkerung aufgezeigt werden kann, das heisst der starke Widerstand, der gegen die europäischen Expansionspläne geleistet wurde. Damit verhindert man im Untergrund, die einheimische Bevölkerung nur als «passive Opfer» aus der europäischen Perspektive heraus darzustellen. Selbstverständlich gehört dazu auch die Unabhängigkeitsbewegung sowie die Entstehung einer unabhängigen Republik Dahomey 1960.

Als letzten Punkt möchte ich Bezug auf 2022 nehmen. In diesem Jahr hat Frankreich, nach der entsprechenden Ankündigung von Macron 2017, begonnen seine Restitutionspläne umzusetzen. Als allererster Akt in diesem historischen Prozess wurden 26 Statuen aus Abomey, der Hauptstadt Dahomeys, an Benin zurückgegeben. Insofern kann auch die gesamteuropäische hochaktuelle Diskussion zur Restitutions-thematik aufgezeigt werden.

Seit einiger Zeit ist dies auch ein Thema in der Schweiz. Dies widerspiegelt sich beispielsweise in den aktuellen Ausstellungen im Rietbergmuseum «Wege der Kunst: Wie Objekte ins Museum kommen» oder des Zürcher Völkerkundemuseum «Hochzeitsreise? 5 Fragen an die «Sammlung Hans Paasche» aus Ostafrika». Meine Webseite soll auch dazu dienen, unter dem Link «Unterwegs» auf aktuelle und zukünftige Ausstellungen aufmerksam zu machen. Denn gerade zum Thema «Schweiz und Kolonialismus» ist viel geplant und es gibt uns die Möglichkeit, Geschichte ausserhalb des Schulzimmers zu betreiben.

Ashkira Darman unterrichtet Geschichte am Realgymnasium Rämibühl in Zürich.

Le nouvel Atlas historique de la Suisse

Concept et mise en œuvre

Marco Zanoli

La Suisse a une longue tradition dans la production d'atlas historiques. Dès 1855, un ouvrage en allemand et en français de Louis-Alphonse de Mandrot a été publié sous ce titre. Comportant sept cartes accompagnées de textes, celui-ci visualisait le développement politique du territoire de la Suisse moderne entre 1300 et 1798.⁶⁹ Vögelin et Meyer von Knonau ont suivi un concept similaire dans leur *Historisch-Geographischer Atlas der Schweiz*, publié en 15 feuilles entre 1846 et 1868. Chaque planche est accompagnée par des textes explicatifs avec des listes de personnages historiques et des noms de lieux. Ce deuxième atlas couvrait les périodes jusqu'à la Médiation.⁷⁰ Il constitue probablement le premier atlas historique utilisé en classe à la *Kantonsschule* de Zürich, où l'histoire était enseignée depuis 1833, parfois avec la géographie, à raison de deux à quatre leçons par semaine.⁷¹

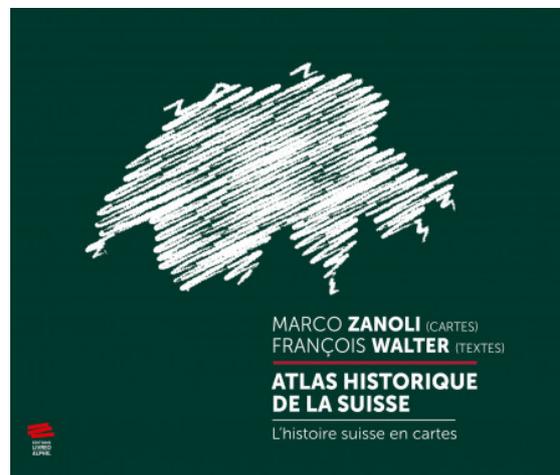
La tradition des atlas historiques suisses

En Allemagne, dans la seconde moitié du 19^e siècle, toute une série d'œuvres très vastes et encore impressionnantes, telles que les atlas de Karl von Spruner (*Historisch-Geographischer Hand-Atlas*, 1854), Gustav Droysen (*Allgemeiner historischer Handatlas in 96 Karten mit erläuterndem Text*, 1886) ou Friedrich Wilhelm Putzger (*Historischer Schul-Atlas*, 1877) ont été réalisées. Sous le titre « Atlas historique », ces ouvrages recoupaient toute l'histoire du monde.

L'*Atlas* de Putzger est probablement l'atlas historique le plus répandu dans le monde à ce jour car ses cartes ont également été traduites dans d'autres langues. La version suisse a été publiée pour la première fois en 1924 à l'initiative

⁶⁹ Mandrot, Louis-Alphonse: *Atlas historique de la Suisse : de l'an 1300 jusqu'en 1798*. Genève: Kessmann 1853. L'édition allemande a été numérisée par la Bibliothèque des EPF dans le cadre du projet e-rara et peut être téléchargée gratuitement ici : <http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-21151>.

⁷⁰ Vögelin, Johann Conrad; Gerold Ludwig Meyer von Knonau: *Historisch-Geographischer Atlas der Schweiz in 15 Blättern*. Zürich: Schulthess 1846. Également disponible sur e-rara à l'adresse suivante: <http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-33505>.



François Walter, Marco Zanoli:
Atlas historique de la Suisse. L'histoire suisse en cartes.
Editions Livréo Alphil, Neuchâtel 2020
196 p., 49.00 Fr.

de Walter Hadorn et Theodor Pestalozzi-Kutter pour le compte de l'Association des professeurs suisses d'histoire. L'atlas contenait également sept cartes spécifiques à la Suisse qui montraient l'évolution du territoire entre la Préhistoire et 1847.⁷² La maison d'édition Sauerländer a poursuivi cette tradition jusqu'à une époque récente en publiant pour la dernière fois en 2012 la 14^e édition de l'œuvre complétée par 46 cartes sur l'histoire de la Suisse de la Préhistoire à nos jours.⁷³

L'*Atlas historique de la Suisse* d'Hektor Ammann et Karl Schib, également publié par Sauerländer en 1951, avait une orientation différente.⁷⁴ Il était destiné à compléter le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* et était largement financé par la confédération, les cantons et des fondations. Les

⁷¹ *Zur Geschichte der Zürcherischen Kantonsschule. Festschrift zu Ehren ihres fünfzigjährigen Bestandes Ostern 1833–1883*. Zürich 1883, Annexe, 7, Lehrpläne des Gymnasiums.

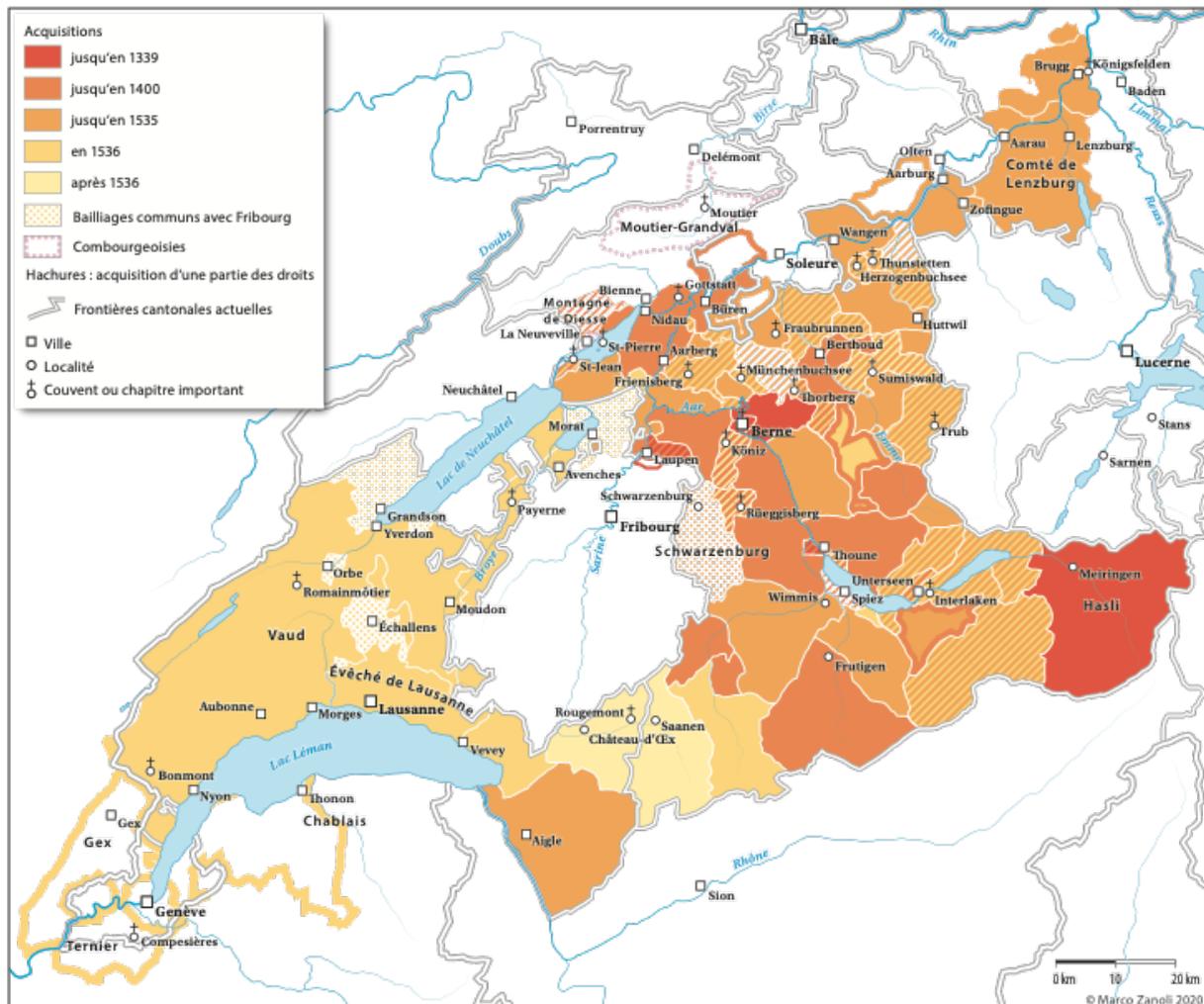
⁷² F.W. Putzgers *historischer Schul-Atlas: Ausgabe für die Schweiz*. Hrsg. i.A. des Vereins schweiz. Geschichtslehrer v. Th. Pestalozzi. Aarau: Sauerländer 1924.

⁷³ Putzger, Friedrich Wilhelm et al: *Putzger – historischer Weltatlas: Kartenausgabe*. Berlin: Cornelsen Verlag 2012, Print.

⁷⁴ Schib, Karl; Hektor Ammann: *Atlas historique de la Suisse*. Aarau: Sauerländer, 1951.

Carte 37

Le développement territorial de la cité-État de Berne



Pour tous les cantons et pour de nombreux États et territoires qui ont joué un rôle dans l'histoire de la Suisse, l'atlas contient des cartes qui représentent une évolution historique. Contrairement aux publications spécialisées, les cartes ne doivent pas être surchargées d'informations. Les développements sont donc toujours présentés dans la même palette de couleurs par étapes d'environ 100 ans. Les années précises sont généralement omises, le niveau de détail variant avec l'échelle des cartes. Le fait que l'acquisition de territoires ait souvent eu lieu progressivement est marqué par des hachures de différentes couleurs, les zones perdues par le tracé en couleur des limites.

deux éditeurs ont eux-mêmes conçu 19 des 64 cartes tandis que le reste a été fourni par de nombreux collaborateurs scientifiques. Les cartes portent non seulement sur l'ensemble de la Confédération mais illustrent aussi l'évolution historique des cantons, des villes et des territoires de diverses familles nobles. L'ouvrage s'adressait davantage aux étudiants universitaires et aux chercheurs qu'au grand public ou aux élèves et enseignants des écoles. Les cartes elles-mêmes ont été produites par des graphistes de Kümmerly+Frey avec une mise en page homogène. L'atlas a été à nou-

veau publié en 1958 dans une deuxième édition améliorée par deux cartes supplémentaires, mais le recueil de textes promis à l'origine n'a jamais vu le jour.⁷⁵

Idee et mise en œuvre du projet

L'idée de publier un nouvel *Atlas historique de la Suisse* est née au printemps 2018 à Neuchâtel à l'initiative d'Alain Cortat des Éditions Alphil, pour lequel j'avais réalisé à plusieurs reprises des cartes destinées à diverses publications. L'éditeur avait bien sûr connaissance des nombreuses cartes que j'avais publiées depuis

⁷⁵ Leisi, Ernst: « Historischer Atlas der Schweiz », dans: *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 2 (1952/1), pp. 110–114.



Lors du choix de la section qui représente la Suisse dans son contexte, j'ai choisi une zone qui est délimitée au nord par Cologne, à l'ouest par Paris, au sud par Florence ou la côte française de la Méditerranée et à l'est par Vienne et la frontière orientale de l'Autriche. Si on avait montré également Rome et l'embouchure du Rhin, la Suisse serait devenue trop petite et trop de détails auraient été perdus. J'ai décidé de dessiner les frontières de la Suisse d'aujourd'hui sur toutes les cartes afin de donner des repères évidents aux lecteurs. Contrairement au Putzger, seuls les territoires sélectionnés qui étaient pertinents pour l'histoire de la Suisse durant la période respective ont été retenus.

2006 en ligne pour illustrer l'histoire de la Suisse dans les articles de Wikipédia. Alain Cortat a également établi le contact avec l'historien François Walter, qui a accepté d'écrire une brève synthèse pour chacun des chapitres. Par rapport aux entreprises similaires qui avait précédé, j'avais l'avantage de pouvoir créer les cartes moi-même. Au fil des années, j'ai acquis l'expérience nécessaire avec Adobe Illustrator en travaillant pour Wikipédia et pour le centre de recherche sur la politique de sécurité de l'EPFZ. Le fait de ne pas devoir collaborer avec une tierce personne, en l'occurrence un graphiste, a considérablement simplifié le travail. Le premier concept prévoyait de présenter en 25 chapitres de quatre pages (une page de

texte explicatif et trois pages cartographiques) un aperçu de l'histoire politique de la Suisse telle qu'on la définit aujourd'hui, dans le contexte spatial large des régions et pays qui l'environnent. À partir d'atlas historiques antérieurs, j'ai choisi de placer dans chacun des chapitres d'abord deux cartes à la même échelle et de la même section afin de rendre les changements dans l'espace plus visibles. Cependant, non seulement le territoire de la Suisse elle-même, mais aussi celui des espaces contigus devaient être représentés. Cela concernait à la fois la carte basée sur le territoire de la Suisse actuelle et une deuxième carte où la Suisse est intégrée dans son contexte spatial au centre de l'Europe. De manière délibérée, j'ai choisi de ne

pas concevoir un atlas structurel, car un tel atlas existe déjà.⁷⁶ Néanmoins, plusieurs cartes portant sur l'économie, le réseau urbain, les appartenances confessionnelles, les transports et l'énergie ont été incluses dans l'atlas, car ces sujets étaient pertinents pour le développement historique de la Suisse dans ses phases respectives.

Le choix des sections de carte a été influencé par la géographie et le format du livre choisi ; approximativement, il a suivi les cartes correspondantes des atlas historiques plus anciens. Par rapport à celles-ci, les nouvelles cartes ont été simplifiées, dans un souci de clarté, parce que ce nouvel atlas veut s'adresser à un public plus large. La lecture ne doit pas être entravée par l'accumulation de détails. Les cartes de l'évolution des cantons ont également été dessinées suivant une palette de couleurs uniformes et une ligne de développement temporel. Dans les atlas suisses antérieurs, la tradition prévalait que de telles cartes devaient illustrer le développement territorial dans le contexte des histoires cantonales respectives. Comme support pour la création des cartes, j'ai principalement utilisé la carte historique en grand format réalisée par Adolf Gasser. Je l'ai vectorisée à la main afin qu'elle puisse être utilisée pour des cartes à différentes échelles.⁷⁷ En outre, j'ai également recouru à diverses cartes cantonales et aux cartes de l'Europe du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* et des anciennes éditions de Putzger. Dans ma démarche, la vectorisation d'une carte de base avec Adobe Illustrator est la première étape sur la voie de la production d'une carte numérique. Les rivières et les limites sont transformées en tracés avec des points et des lignes dans des plans séparés au-dessus de la carte scannée.

Cela implique des heures de travail pour placer des milliers de points à la main avec la souris. Ces tracés et surfaces sont ensuite transformés pour le lecteur en rivières, limites de pays et de lacs avec des couleurs, des motifs ou des dégradés. Enfin, les noms des régions, des rivières et

des lieux sont insérés. Cette dernière étape s'avère également chronophage. Ainsi la carte des monastères avant la Réforme comporte des centaines de signes à localiser avant d'inscrire le nom qui correspond à chacun des établissements.

Pendant l'hiver 2018, j'ai progressivement commencé à redessiner ou remanier les cartes existantes sous d'autres formes. Toutes les informations des différentes cartes ont été comparées avec celles contenues dans le *Dictionnaire historique de la Suisse*, en apportant bien évidemment des corrections et en introduisant de nombreuses informations complémentaires (par exemple la carte de l'essor des villes au Moyen Âge). Après la publication des premières éditions, j'ai reçu quelques notifications signalant des coquilles ou m'informant de résultats de recherches récentes. J'ai ainsi pu mettre à jour les cartes de la Préhistoire pour la troisième édition dans les deux langues.

Les travaux ont été achevés à l'automne 2019. La dernière étape et non la moindre a été la traduction des cartes conçues en français avec l'aide critique de Laurent Auberson, historien et traducteur. Il a également accompagné la traduction des textes de François Walter pour Hier und Jetzt, l'éditeur de la version en allemand. La première édition française par Alphil a été publiée en novembre 2020. Pour l'édition allemande de novembre 2021, il a été possible d'ajouter quelques cartes supplémentaires, qui seront également incluses dans la version française de la troisième édition plus complète. Celle-ci devrait être publiée fin 2022.

Marco Zanolli enseigne l'histoire à la Kantonsschule Enge de Zurich et est président de la Ritterhausgesellschaft Bubikon. Il dessine des cartes de l'histoire suisse pour Wikipédia depuis 2005.

Traduction de l'allemand par l'auteur avec le soutien de Marie-Amélie Martin et François Walter.

⁷⁶ Schuler, Martin: *Strukturatlas der Schweiz*. Zürich: Verlag Neue Zürcher Zeitung 1997.

⁷⁷ Gasser, Adolf: *Die territoriale Entwicklung der schweizerischen Eidgenossenschaft: 1291-1797*. Aarau: Sauerländer, 1932.

Der neue Historische Atlas der Schweiz

Konzept und Umsetzung

Marco Zanolì

Die Schweiz hat eine lange Tradition von historischen Atlanten. Bereits 1855 erschien unter diesem Titel ein Werk auf Deutsch und Französisch von Louis-Alphonse de Mandrot, das in sieben Karten mit Begleittext die politischen Entwicklungen auf dem Gebiet der modernen Schweiz zwischen 1300 und 1798 zeigte.⁷⁸ Ein ähnliches Konzept verfolgten Vögelin und Meyer von Knonau in ihrem *Historisch-Geographischen Atlas der Schweiz*, der in 15 Blättern zwischen 1846 und 1868 erschien. Dieser Atlas zeigte Karten bis in die Mediationszeit.⁷⁹ Der zweite Atlas enthielt auch Begleittexte zu allen Karten und ist wahrscheinlich der erste historische Atlas, der auch im Unterricht an der Kantonsschule Zürich eingesetzt wurde, wo das Fach Geschichte seit 1833, zeitweise zusammen mit Geographie, mit zwei bis vier Lektionen pro Woche unterrichtet wurde.⁸⁰

Die Tradition der historischen Atlanten der Schweiz

In Deutschland entstanden in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts eine ganze Reihe von sehr umfangreichen und auch noch heute eindrucklichen Werken, die unter dem Titel «Historischer Atlas» die ganze Weltgeschichte abdeckten, so etwa die Atlanten von Karl von Spruner (*Historisch-Geographischer Hand-Atlas*, 1854), Gustav Droysen (*Allgemeiner historischer Handatlas in 96 Karten mit erläuterndem Text*, 1886) oder Friedrich Wilhelm Putzger (*Historischer Schul-Atlas*, 1877).

Der «Putzger» ist wohl bis heute weltweit der meistverbreitete historische Atlas, da seine Karten auch in andere Sprachen übersetzt wurden. Er erschien 1924 auf Initiative von Walter Hadorn und Theodor Pestalozzi-Kutter im Auf-



François Walter, Marco Zanolì:
Historischer Atlas der Schweiz.
Verlag Hier und Jetzt, Zürich 2022
199 Seiten, 59 Fr.

trag des Vereins Schweizerischer Geschichtslehrer erstmals in einer Schweizer Version. Diese enthielt zusätzlich sieben Karten, welche die Entwicklung auf dem Gebiet der modernen Schweiz von der Vorgeschichte bis 1847 zeigte.⁸¹ Diese Tradition setzte der Sauerländer-Verlag bis in die neueste Zeit fort, wo er zuletzt 2012 in der 14. Auflage erschien, die mit 46 Karten zur Geschichte der Schweiz zwischen Urzeit und Gegenwart ergänzt ist.⁸²

Eine andere Stossrichtung hatte der 1951 ebenfalls bei Sauerländer publizierte *Historische Atlas der Schweiz* von Hektor Ammann und Karl Schib.⁸³ Er war als Ergänzung zum *Historisch-Biographischen Lexikon der Schweiz* gedacht und wurde zum grossen Teil durch Bund, Kantone und Stiftungen finanziert. Die beiden Herausgeber konzipierten selbst 19 von 64 Kar-

⁷⁸ Mandrot, Louis-Alphonse: *Historischer Atlas der Schweiz vom Jahre 1300 bis 1798*. Genf: Kessmann 1853. Die deutsche Ausgabe wurde von der ETH-Bibliothek im Rahmen des Projektes e-rara eingescannt und kann hier kostenlos heruntergeladen werden: <http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-21151>.

⁷⁹ Vögelin, Johann Conrad; Gerold Ludwig Meyer von Knonau: *Historisch-Geographischer Atlas der Schweiz in 15 Blättern*. Zürich: Schulthess 1846. Ebenfalls bei e-rara zu finden unter: <http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-33505>.

⁸⁰ *Zur Geschichte der Zürcherischen Kantonsschule. Festschrift zu Ehren ihres fünfzigjährigen Bestandes Ostern 1833–1883*. Zürich 1883, Anhang, 7, Lehrpläne des Gymnasiums.

⁸¹ F.W. Putzgers *historischer Schul-Atlas: Ausgabe für die Schweiz*. hrsg. i.A. des Vereins Schweizerischer Geschichtslehrer v. Th. Pestalozzi. Aarau: Sauerländer 1924.

⁸² Putzger, Friedrich Wilhelm et al: *Putzger – historischer Weltatlas: Kartenausgabe*. Berlin: Cornelsen Verlag 2012, Print.

⁸³ Schib, Karl; Hektor Ammann: *Historischer Atlas der Schweiz*. Aarau: Sauerländer, 1951.



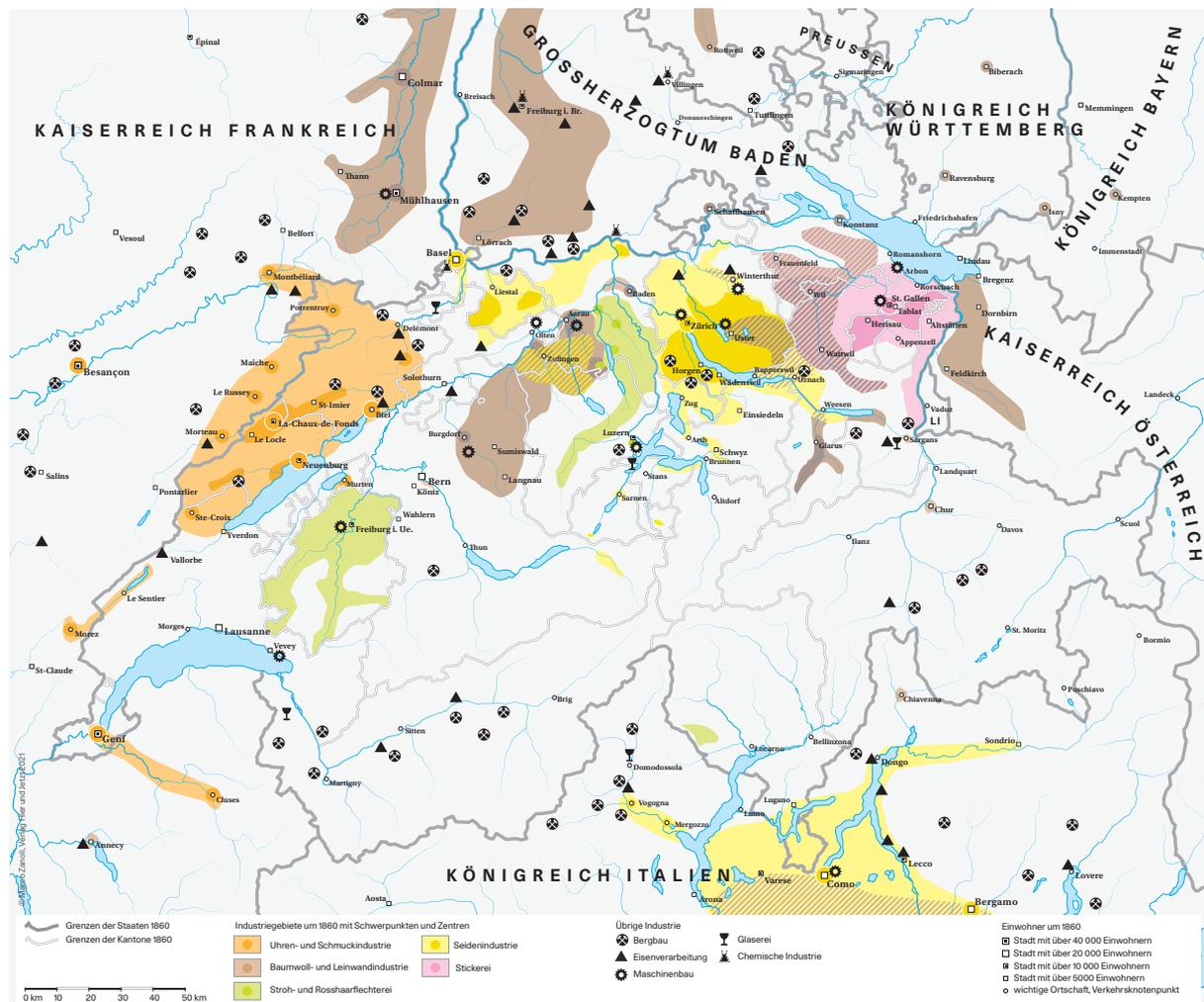
Als Heimwehbündner – mein Heimatort ist Poschivo – konnte ich der Versuchung nicht widerstehen, eine Karte zu komplexen Situation der Adels Herrschaften auf dem Gebiet der Ostschweiz um 1450 zu erstellen. In diesem Kontext entstand der heutige Kanton Graubünden. Besonderes Augenmerk habe ich auch dem korrekten historischen Verlauf der Flüsse gewidmet, z.B. hier im Fall des Flusses Adda, der damals zwischen dem Comersee und dem Lago die Mezzola verlief und nicht direkt in den Comersee mündete.

ten, die übrigen wurden von zahlreichen Mitarbeitern beige-steuert. Die Karten zeigen nicht nur das Gebiet der ganzen Schweiz, sondern auch Karten zu der historischen Entwicklung von Kantonen, Städten und verschiedenen Adelsgeschlechtern. Der Atlas richtete sich eher an Studierende und Forschende, weniger an das breite Publikum oder die Schule. Die Karten selbst wurden von Grafikern der Firma Kümmerly+Frey in einheitlichem Layout produziert. Der Atlas erschien 1958 in einer zweiten, verbesserten Auflage mit zwei zusätzlichen Karten noch einmal, ein in Aussicht gestellter Textband kam jedoch nicht zustande.⁸⁴

Idee und Umsetzung des Projekts

Die Idee, einen neuen *Historischen Atlas der Schweiz* herauszugeben, entstand im Frühling 2018 in Neuenburg bei einer gemeinsamen Sitzung auf Initiative von Alain Cortat vom Verlag Éditions Alphil, für den ich verschiedentlich Karten für Bücher hergestellt hatte. Auch kannte er meine Karten auf Wikipedia, die ich dort seit 2006 publiziert hatte, um die Schweizer Geschichte zu illustrieren. Er stellte auch den Kontext zum renommierten Historiker und Publizisten Prof. Dr. François Walter her, der sich bereit erklärte, zu den Karten jeweils einen Überblickstext pro Kapitel zu verfassen. Gegenüber früheren Autoren hatte ich den Vorteil,

⁸⁴ Leisi, Ernst: «Historischer Atlas der Schweiz», in: *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, 2 (1952/1), S. 110–114.



Einige Karten sind nicht der politischen Entwicklung gewidmet, sondern zeigen andere, in den jeweiligen Zeiträumen relevante Themen, wie z.B. die Industrialisierung um 1860. Anders als frühere solche Karten stelle ich hier auch die Situation im Kontext des die Schweiz umgebenden Gebiets dar, so dass etwa die Ausdehnung der Uhrenproduktion in die Franche-Comté und nach Hochsavoyen bewusst wird oder die Seidenindustrie im Tessin und in Zürich in eine Verbindung mit der Lombardei gebracht werden kann. Der Zeitpunkt 1860 wurde hier ausgewählt, weil von da an im Süden das Königreich Italien bestand.

dass ich die Karten selbst erarbeiten konnte. Die entsprechenden Erfahrungen mit Adobe Illustrator habe ich über die Jahre mit meiner Tätigkeit für Wikipedia und für die Forschungsstelle für Sicherheitspolitik der ETH Zürich gesammelt. Dies bedeutete eine grosse Erleichterung, da die Konzeption und die Kommunikation mit einem Grafiker entfielen. Das erste Konzept sah vor, dass in 25 Kapiteln à vier Seiten mit je einem Erläuterungstext auf einer Seite und drei Kartenseiten ein Überblick über die politische Geschichte des Gebietes der heutigen Schweiz dargelegt werden sollte. Von früheren historischen Atlanten übernahm ich

die Idee, in jedem Kapitel zwei Karten im gleichen Massstab und Ausschnitt zu zeigen, um die Veränderungen im Raum besser sichtbar zu machen. Neu sollte jedoch nicht nur das Gebiet der Schweiz selbst, sondern auch ihr Umland sichtbar sein. Dies betraf sowohl die Karte, welche den Raum der heutigen Schweiz zeigt, als auch die zweite Karte, welche die Schweiz eingebettet in den sie umgebenden Raum im Zentrum Europas zeigt. Der Atlas sollte bewusst kein Strukturatlas sein, da ein solcher bereits existiert.⁸⁵ Trotzdem wurden mehrere Karten über Wirtschaft, Konfessionen, Verkehr und Energie in den Atlas aufgenommen, da

⁸⁵ Schuler, Martin: *Strukturatlas der Schweiz*. Zürich: Verlag Neue Zürcher Zeitung 1997.

diese Themen für die historische Entwicklung der Schweiz in den jeweiligen Phasen relevant waren.

Die Wahl der Kartenausschnitte wurde durch die Geographie und das gewählte Buchformat beeinflusst und folgte in etwa den bewährten entsprechenden Karten in den älteren historischen Atlanten. Gegenüber diesen wurden die Karten jedoch vereinfacht, da sich dieser Atlas an ein breiteres Publikum richtet und die Übersichtlichkeit nicht durch zu viele Details getrübt werden sollte. Auch die Karten zu den Entwicklungen der Kantone wurden in eine einheitliche Farbgebung und zeitliche Entwicklungslinie gestellt. In früheren Schweizer Atlanten herrschte hier die Tradition vor, dass solche Karten Entwicklungsschübe im Kontext der jeweiligen Kantongeschichte zeigten.

Als Grundlage für die Erstellung der Karten verwendete ich vor allem die grossformatige historische Karte der Schweiz von Adolf Gasser, die ich von Hand vektorisierte, so dass sie für Karten in unterschiedlichen Massstäben verwendet werden konnte.⁸⁶ Daneben verwendete ich auch verschiedene Kantonskarten und Europakarten aus dem Historisch-Biographischen Lexikon der Schweiz und älteren Ausgaben des Putzgers. Die Vektorisierung einer Grundlagenkarte mit Adobe Illustrator stellt bei meiner Arbeitsweise den ersten Schritt auf dem Weg zu einer digitalen Karte dar. Dabei werden Flüsse und Grenzen in separaten Ebenen über der eingescannten Karte mit Punkten und Linien in Pfade verwandelt. Das heisst konkret stundenlang mit der Maus tausende von Punkten von Hand zu setzen. Diese Pfade und Flächen werden anschliessend mit Farben, Mustern oder Verläufen für den Betrachter zu Flüssen, Ländern und Seen. Zuletzt werden Gebiete, Flüsse und Ortschaften beschriftet. Auch dieser letzte Schritt kann sehr zeitintensiv sein, z.B. musste ich bei der Karte der Klöster vor der

Reformation hunderte von Signaturen platzieren und jeweils korrekt beschriften.

Im Winter 2018 begann ich schrittweise die Karten für den Atlas neu zu zeichnen oder zu überarbeiten, falls diese schon in einer anderen Form existierten, und François Walter schrieb dazu die Texte. Wir entschieden, sämtliche Informationen aus den verschiedenen Grundlagenkarten mit dem Stand des Historischen Lexikons der Schweiz abzugleichen, da wir uns auf diesen als Basis für unsere Arbeiten geeinigt hatten. Dabei wurden auch einige Anpassungen und Korrekturen sowie zusätzliche Informationen eingearbeitet, etwa bei der Karte zur Entstehung der Städte im Mittelalter. Nach der Publikation der ersten Auflagen erhielt ich noch einige Hinweise kleine Fehler oder neuere Forschungsergebnisse. So konnte ich z.B. die Karten zur Vorgeschichte für die dritte deutsche und französische Auflage noch aktualisieren.

Die Arbeiten am Atlas kamen im Herbst 2019 zum Abschluss. Der letzte Schritt betraf die Übersetzung der Karten auf Französisch mit der kritischen Hilfe von Laurent Auberson, Historiker und Übersetzer. Er begleitete auch die deutsche Übersetzung der Texte von François Walter für Hier und Jetzt. Die erste französische Ausgabe bei Alphil erschien im November 2020. Für die deutsche Ausgabe vom November 2021 konnte ich noch einige zusätzliche Karten ergänzen, welche in der dritten, erweiterten Auflage auch in die französische Version übernommen werden. Diese soll Ende 2022 erscheinen.

Marco Zanoli arbeitet als Lehrer für Geschichte an der Kantonsschule Enge in Zürich und ist Präsident der Ritterhausgesellschaft Bubikon. Er zeichnet seit 2005 Karten zur Schweizer Geschichte für die Wikipedia.

⁸⁶ Gasser, Adolf: *Die territoriale Entwicklung der schweizerischen Eidgenossenschaft: 1291–1797*. Aarau: Sauerländer, 1932.

Der Aargau: Experimentierfeld der Moderne!

ZEITGESCHICHTE AARGAU 1950-2000: historische Grundlagen und Materialien für die Sekundarstufe II

Patrick Zehnder

Der Aargau liess in den vergangenen Jahren einen Schatz heben. Er beauftragte die Historische Gesellschaft Aargau mit der Erforschung seiner Zeitgeschichte – als erster Kanton der Schweiz. Aus der Grundlagenforschung heraus erwachsen Kurzdokumentarfilme, Lernumgebungen für die Schule und vieles mehr, das für den gymnasialen Unterricht nützlich und frei zugänglich ist. Exemplarisch für die Zeit von 1950 bis 2000, gezeigt an einem Gebiet zwischen den Zentren der Deutschschweiz.

Im November 2021 erschien nach dreijähriger Forschung als Grundlagenwerk des Projekts im Verlag Hier und Jetzt der Band «ZEITGESCHICHTE AARGAU 1950-2000». Die erste zentrale Erkenntnis der Untersuchung lautet: Der Aargau ist eine Schweiz im Kleinen. Mit dem ausgeprägten Regionalismus durchlief er demografische, politische, soziale, wirtschaftliche und kulturelle Entwicklungen, wie sie andere Landesteile auch erlebten. Lange war der Kanton der politische Durchschnitt der Schweiz. Jeder Abstimmungssonntag bewies dies aufs Neue. Und immer wieder mussten sich die elf Bezirke, die Regionen zusammenraufen und übergeordnete Lösungen finden.

Eine zweite These: Der Aargau diene der Schweiz als Experimentierfeld der Moderne. Die erste Autobahnraststätte, während einiger Jahre ein ausrangierter Speisewagen der SBB, stand hier. Das erste Shopping-Center des Landes steht noch immer in Spreitenbach, hart an der Kantongrenze zu Zürich. Im Unteren Aaretal entwickelte sich ausgehend von Brown, Boveri & Cie. in Baden und der ETH Zürich der schweizweite Schwerpunkt der Nukleartechnologie – von der Forschung über die Energieerzeugung bis hin zur Nuklearmedizin und zum Zwischenlager für radioaktive Abfälle. Fast gleichzeitig boten leerstehende Bauernhäuser Hippies und Blumenkindern den nötigen Rückzugsraum für ihre Lebensexperimente. Auch das Zusammenleben ohne Trauschein, die wilde Ehe, war hier nie verboten und sanktioniert.



Neun Autorinnen und Autoren mit unterschiedlichem Hintergrund erarbeiteten dieses 620 Seiten starke Grundlagenwerk, recherchierten, schrieben, bebilderten. Sie sahen sich vor die grosse Aufgabe gestellt, sich auf Themen und Geschichten festzulegen, sich auf einen neuen Bildkanon zu einigen. Denn Vorbilder für eine zeitgeschichtliche Regionalgeschichte fehlten. Doch die Arbeit ging weit darüber hinaus. Stichworte: Partizipation und Vermittlung.

Im Laufe der Jahre entstanden beispielsweise über 60 Gespräche mit Zeitzeuginnen und Zeitzeugen mit einem Bezug zu Untersuchungsgebiet und -zeitraum. Diese Teilhabe der Öffentlichkeit führte oft zu weiteren Foto- und Archivbeständen, die noch nicht öffentlich zugänglich sind. Die gefilmten, verschlagworteten und mit Zeitcodes versehenen Interviews sind über die Projektwebseite und YouTube frei verfügbar.

Grosse Bedeutung von Bild und Film

Seit dem Projektstart erscheint in einer Partnerschaft mit der Aargauer Zeitung regelmässig ein «Bild des Monats», das jeweils in einen Gastartikel eingebettet ist. Häufig werden dafür Fotos verwendet, die aus dem Ringierbildarchiv stammen. So erfährt ein breites Publikum, woran geforscht wird und welche Schätze in Aargauer Archiven schlummern. Noch bis zum 5. Februar 2023 zeigt das Stadtmuseum Aarau die Ausstellung «Bilderkosmos eines halben Jahrhunderts». Sie ist aus ZEITGESCHICHTE AARGAU herausgewachsen und zeichnet mit Pressefotografien und Filmbeiträgen die Ent-

wicklungen, Impulse und auch Proteste nach, die das zentrale Mittelland in der zweiten Hälfte des letzten Jahrhunderts bestimmten. Auf diese Weise wird die grosse Bedeutung von Bildern im Untersuchungszeitraum betont. Ebenfalls in einer Medienpartnerschaft entstanden bisher zehn Kurzdokumentarfilme von je rund 20 Minuten Dauer. Sie nehmen Themen auf, die als Einstieg oder Diskussionsgrundlage im Unterricht durchaus geeignet sind. Besonders gilt dies für die Filme über Jugendbewegungen, den Atomkanton, Aargauerinnen in der Politik, militärische Vorbereitungen im Kalten Krieg, Geschichte des Zirkus oder die Überfremdungsdiskussion. Im November 2022 entsteht der nächste Filmbeitrag zu den vielen Kehrtrichtdeponien, Schutthalden und deren Sanierung. Der Arbeitstitel lautet «Argovie – Poubelle Suisse?». Für kommendes Jahr ist ein zwölfter und letzter Kurzdokumentarfilm über Grosssiedlungen geplant, quasi über die westliche Variante des Plattenbaus. Als ein Resumé des Gesamtprojekts liegt überdies der 50-minütige Film «Stromland – ein zeitgeschicht-

liches Porträt des Aargaus» vor. Er könnte als Überblick über den vielfältigen Aargau dienen, auch weil der Film historisch weiter zurückreicht als das grundlegende Buch. Durchaus geeignet zur Vorbereitung einer Exkursion oder einer Lagerwoche!

Frei verfügbare Lernumgebungen

Didaktisch aufbereitete Lernumgebungen für sämtliche Schulstufen ab der Mittelstufe – stufengerecht und lehrplankonform – entwickelten Dominik Sauerländer und Marvin Rees vom Lehrstuhl für Geschichte und Geschichtsdidaktik an der Pädagogischen Hochschule der Fachhochschule Nordwestschweiz. Von den 15 Lernumgebungen zielen vier explizit auf die Sekundarstufe II. Eine davon bietet die Grundlage für eine Debatte über den Wert der Kultur und zur Frage, ob staatlich geförderte Kultur sinnvoll ist. Eine interaktive Tour (in Actionbound) führt durch die Agglomeration von Spreitenbach. Weitere Materialien erlauben den Klassen, sich einen Überblick über Migrationsgeschichte und die politischen Debatten zur



Die Autobahn-Raststätte Kölliken Süd bestand 1967 aus einer standardisierten Avia-Tankstelle und einem Speisewagen der SBB, der auf einigen Metern Geleise stand.

Quelle: Walter Bösiger © StAAG/RBA3-2-BL6700173_3

«Überfremdung» zu verschaffen. Ein letzter Bereich für die Gymnasialstufe umfasst eine Quellensammlung zu «1968» mit massgeschneiderten Aufträgen und Diskussionsfragen. Alle Anleitungen und Unterlagen sind kostenlos und frei zugänglich als Open Educational Resource.

Abschliessend wird im Frühjahr 2023 eine illustrierte Geschichte des Kantons Aargau erscheinen. Es handelt sich dabei um ein Ge-

schichtsmagazin, erarbeitet mit dem Verlag Transhelvetica, das sich als Überblick von der letzten Eiszeit durch alle Epochen bis heute auch für den Unterricht eignen wird.

Patrick Zehnder ist Mitautor und Co-Projekt-leiter von ZEITGESCHICHTE AARGAU. Er unterrichtet Geschichte an der Kantonsschule Baden und arbeitete als freier Mitarbeiter am Historischen Lexikon der Schweiz mit.

Weiterführende Hinweise finden sich unter folgenden Links:

- Gesamtprojekt: www.zeitgeschichte-aargau.ch
- FHNW Lernumgebungen: www.rzg-oer.ch/zga/
- Fotoausstellung Bilderkosmos eines halben Jahrhunderts: www.stadtmuseum.ch/page/747
- Buch Verlag Hier und Jetzt: www.hierundjetzt.ch/de/catalogue/zeitgeschichte-aargau-1950-2000_21000024/
- Historische Gesellschaft Aargau: www.geschichte-aargau.ch

Seit Mai 2020 informiert ein Newsletter über den Stand der Arbeiten. Er fokussiert jeweils auf eines unserer Teilprojekte. Anmeldung hier: www.zeitgeschichte-aargau.ch/aktuell/newsletter/



Bis in die 1970er Jahre blühte auf den Weihern im ganzen Mittelland der Eishockeysport auf. Die Spieler des EHC Niederrohrdorf und ihre Gäste trugen kurze, gepolsterte Hosen und Wollpullover. Von Helmen oder Zahnschutz war damals keine Rede.

Quelle: Sammlung Hansheiri Irniger

Universelle Menschenrechte und gutes Regieren

«Black Spartacus» – eine hervorragende neue Biographie über Toussaint Louverture

Valentin Schönherr

Toussaint Louverture hat immer wieder Menschen inspiriert, ja mitgerissen. In der Tat sind seine Leistungen gewaltig. In den knapp elf Jahren seiner politischen Tätigkeit, angefangen im August 1791 mit dem erfolgreichen, von ihm mitorganisierten Aufstand der Sklaven in der französischen Kolonie Saint-Domingue (heute Haiti) bis zu seiner Verhaftung durch die französische Armee im Juni 1802, ist es ihm gelungen, die Abschaffung der Sklaverei durchzusetzen, die britische Invasionsarmee zu besiegen, die wirtschaftliche Leistungsfähigkeit der Kolonie aufrechtzuerhalten und eine stabile politische Ordnung zu errichten, was in der Verabschiedung einer eigenen Verfassung 1801 gipfelte. Damit wurde Toussaint schon zu Lebzeiten zum Vorbild für Emanzipations- und Befreiungsbewegungen, vor allem auf den karibischen Nachbarinseln und in den USA, letzten Endes aber weltweit.

Die Verhältnisse seiner Zeit stellte er gleich mehrfach auf den Kopf. Das auf Sklaverei basierende transatlantische Wirtschaftssystem ohnehin, aber auch die koloniale Ordnung Frankreichs, schwebte ihm doch eine Art Commonwealth-Modell vor, das Frankreich als Zentrale nicht ablehnte, aber für Saint-Domingue grosse Autonomie beanspruchte. Auf ideeller Ebene widerlegte Toussaint vor aller Augen die rassistische Grundannahme, dass Schwarze weniger leistungsfähig seien als Weisse, was ihm viele nicht verziehen. Mit der weissen Kolonialelite wiederum arbeitete er intensiv zusammen: Er tastete ihren Besitz und ihre Würde nicht an und bezog sie in sein Regierungsprojekt ein, sofern sie sich an die neue Ordnung anpasste. Dafür haben zahlreiche seiner schwarzen Mitstreiter kein Verständnis aufgebracht.

Dass Toussaint Louverture, seine Persönlichkeit wie seine politischen Leistungen, aus diesen Gründen äusserst kontrovers beurteilt wurde, versteht sich von selbst. Zu fordernd für die einen, zu konziliant für die anderen, zu anti-französisch oder zu pro-französisch, zu autoritär oder zu liberal – das Spektrum der Toussaint-Bilder ist breit.

Der in Oxford lehrende Frankreichspezialist Sudhir Hazareesingh sichtet in seiner neuen Toussaint-Biographie diese Projektionen. Das ist kein leichtes Unterfangen. Zwar ist die Quellenlage nicht schlecht, sowohl die Korrespondenz Toussaints wie auch seine politischen Dokumente sind relativ gut erhalten, und Berichte über ihn gibt es zuhauf. Aber sie sind zum einen lückenhaft, für die Zeit vor 1791 bleibt das meiste im Dunkeln – bis hin zu seinem Geburtsjahr, das oft mit 1743 angegeben wird, aber auch 1746, 1740 oder gar 1736 lauten könnte. Zum anderen stand Toussaint von dem Mo-

ment an, da er auf die Bühne der Politik trat, in einem Hochspannungsfeld, in dem er gut beraten war, seine wahren Gedanken zu verbergen. Politiker durch und durch, musste er täuschen und manövrieren, überzeugen und verurteilen.

Was nun Sudhir Hazareesingh leistet, um den Menschen Toussaint erkennbar werden zu lassen und nicht auf die eine oder andere vorgefertigte Meinung hereinzufallen, ist mehr, als nur Schneisen ins Dickicht zu schlagen: Er durchkämmt das Dickicht regelrecht, was nur mit einer enormen Recherche- und Lektüreleistung zu bewältigen war, von der dieses Buch Zeugnis ablegt. Hazareesingh tut zugleich viel dafür, selbst so aus-

gewogen, schlüssig und – nicht zuletzt – so gut lesbar wie möglich zu schreiben. Die Besprechungen des Buches sind durchwegs glänzend,



Sudhir Hazareesingh: Black Spartacus. Das grosse Leben des Toussaint Louverture. Aus dem Englischen von Andreas Nohl. C.H.Beck Verlag, München 2022, 550 Seiten, 50 Fr.

und der renommierte britische Wolfson History Prize des Jahres 2021 brachte dem Autor die verdiente Anerkennung.

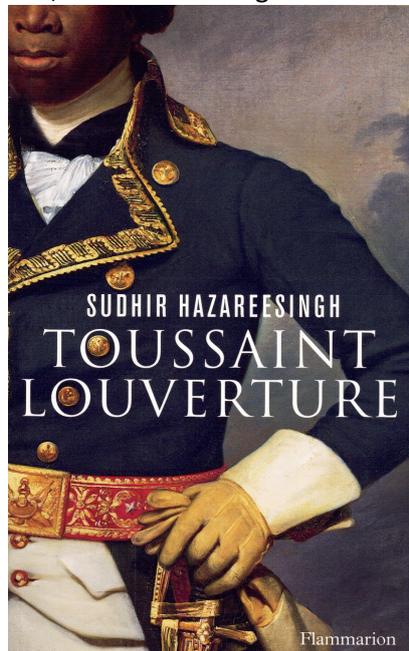
Das Buch rückt die für uns gewohnten Bilder wesentlich zurecht. Saint-Domingue war in den 1790er Jahren weit mehr als ein Nebenschauplatz der revolutionären Vorgänge in Frankreich. Statt die Abschaffung der Sklaverei durch den Konvent im Februar 1794 in den Mittelpunkt zu stellen, muss man vielmehr beim erfolgreichen Aufstand der Sklaven ab August 1791 ansetzen, der auch durch den Einsatz der französischen (Revolutions-)Armee nicht niedergeschlagen werden konnte. Es waren eben gerade die in Frankreich neu an die Macht gekommenen, die nicht bereit waren, die frisch proklamierten Menschenrechte auch auf die Sklaven auszudehnen. So erliess die Nationalversammlung im März 1790 ein Dekret, das Kritik an der Sklaverei untersagte und den Besitz der Kolonisten unter den «Schutz der Nation» stellte, wozu auch der Besitz an Sklaven gehörte. Erst im August 1793 verkündete der französische Kommissar Sonthonax die Abschaffung der Sklaverei im Norden von Saint-Domingue, Westen und Osten folgten bis Oktober – nachdem er anerkennen musste, dass die gut organisierte Rebellenarmee nicht besiegt werden konnte. Toussaint Louverture war einer der Hauptverantwortlichen für diesen zugleich militärischen wie politischen Erfolg.

Gerade im Zusammenhang dieser Auseinandersetzungen sind schwere Vorwürfe gegen Toussaint erhoben worden. Spanische Truppen vom Ostteil der Insel – der spanischen Kolonie Santo Domingo – hatten in die Kämpfe gegen die Franzosen eingegriffen, nicht zuletzt in Reaktion auf die Hinrichtung Louis XVI im Januar 1793. Toussaint wurde General bei diesen spanischen Hilfstruppen. Toussaint, ein Royalist? Hazareesingh legt überzeugend dar, dass es gute Gründe gab, zum einen nicht prinzipiell antimonarchistisch zu sein und zum anderen strategisch mit den Spaniern zusammenzuarbei-

ten, die immerhin den schwarzen Kämpfern die Freiheit zusicherten.

Ein anderer Vorwurf lautete, er habe viel zu sehr das Eigentum und das Leben weisser Pflanzer geschützt. Toussaint, ein Agent der Koloniallobby? Hier geht es um mehr als um vorübergehende Bündnisse, sondern um Toussaints Grundwerte, die Hazareesingh im Verlauf des Buches immer klarer herauschält. Toussaint war gewiss ein äusserst leistungsfähiger General und ein machtbewusster Politiker, aber sicher kein Schlächter. Sein Ideal war nicht, die Weissen von der Macht auszuschliessen, sondern die Schwarzen als gleichberechtigte Subjekte an der Macht zu beteiligen. Anders als sein Nachfolger Dessalines, der im Haitianischen Unabhängigkeitskrieg 1802/03 nach genozidalen Massakern der französischen Armee an den Schwarzen schliesslich die Weissen in grosser Zahl umbrachte oder von der Insel vertrieb, strebte Toussaint ein friedliches Miteinander an. Manche haben ihm diesbezüglich Naivität vorgeworfen.

Ausführlich diskutiert Hazareesingh Toussaints tatsächliche Schwächen, etwa seine bisweilen sture Überzeugung von der Richtigkeit der eigenen Position, seine provozierend mächtige Stellung in der selbstgeschriebenen Verfassung von 1801 und manche Fehlkalkulation im Umgang mit Frankreich, und so ist diese Biographie von einer Idealisierung weit entfernt. Aber sie rückt eine historische Persönlichkeit in ein würdiges Licht, die – wenn man beispielsweise aktuelle Geschichtslehrwerke absucht – geradezu beschämend im Schatten steht. Übrigens: Eine Schülerreise in den Jura, wo Toussaint Louverture kurz hinter der Schweizer Grenze, im Fort de Joux bei Pontarlier, am 7. April 1803 starb, liesse sich hervorragend mit diesem grossen Buch vorbereiten.



Sudhir Hazareesingh: Toussaint Louverture.
Traduit de l'anglais par Marie-Anne de Béru.
Flammarion, Paris 2020, 572 p., 50 Fr.

Valentin Schönherr unterrichtet Geschichte am Mathematisch-Naturwissenschaftlichen Gymnasium Rämibühl in Zürich.

Bellinzona

Eindrücke von der VSGS-Jahresexkursion 2021

Bellinzona kennt man im Normalfall gar nicht: Man rauscht mit dem Auto über die Autobahn oder in der Gotthardbahn durch den Burghügel und weiter durch den Ceneritunnel oder die Magadinoebene den berühmten Kurstädten Ascona, Locarno oder Lugano entgegen oder noch weiter nach Süden, nach Italien. Dabei hat die Weltkulturerbestadt Bellinzona doch so einiges zu bieten, wie wir an der Exkursion im November 2021 eindrücklich bestätigt bekamen. Wie immer versuchen wir vom Vorstand aus, ein Programm zusammenzustellen, das nebst der GV historische, politische und geografische Leckerbissen bereithält. Heute ist Bellinzona «die italienischste Stadt der Schweiz», mit einer Bevölkerung von über 40'000 Einwohnern nach vielen Eingemeindungen in den letzten Jahren. Die drei Burgen Castelgrande, Castello di Sasso und Castello di Montebello gehören zum Unesco-Weltkulturerbe.

Gleich nach Ankunft im legendären Hotel «Internazionale» am Bahnhofplatz ging es auf die von Bellinzona Tourismus geleitete Stadtführung zu Fuss. Nebst den touristischen Points war es vor allem sehr interessant für uns Historikerinnen und Historiker, was die Führerin über die Eisenbahnerstadt Bellinzona zu berichten wusste: typische «Bähnlerquartiere», die Werkstätten der SBB (vor ein paar Jahren gab es ja grosse Demonstrationen, als die SBB diese Werkstätten schliessen wollte), die grossen Bahnanlagen im Güterbahnhof; all das haben wir mit grossem Erstaunen zur Kenntnis genommen. Aber auch die Altstadt, die sich rund um die Burghügel gruppiert, weiss zu begeistern mit alten Kirchen, dem Regierungsgebäude des Kantons Tessin und dem modernen Bau des Bundesstrafgerichtshofes.

Im Volkshaus, der Casa del Popolo, fanden dann die Generalversammlung des VSGS und das feine italienische Nachtessen statt.

Der Samstagmorgen begann mit einem individuellen Besuch des samstägliches Wochenmarktes in den Gassen der Altstadt. Der zweite Teil des Morgens führte uns in einem Polit-



Der Eisenbahntunnel durch den Gotthard brachte Bellinzona tiefgreifende Veränderungen. Davon zeugt das imposante Bahnhofsgebäude noch heute. – Stadtführung im Rahmen der VSGS-Jahresexkursion 2021.

podium die Probleme des Kantons Tessin näher. Themen wie «Die Stellung der Frau im Tessin», «Probleme in den Bergtälern – Abwanderung in die Städte», «Die Politik im Kanton Tessin mit der speziellen Macht der Lega und den grossen Parteien» unter der Leitung von SP-Grossrat Carlo Lepori weckten bei den VSGS-Mitgliedern grosses Interesse. Viele Fragen wurden von den Podiumsleiterinnen und -leitern mit grossem Sachverstand beantwortet. Und schon war es Zeit für die letzte Station: Per Bus fuhren wir nach Monte Carasso und von dort mit der Seilbahn nach Curzutt. 400 Meter über der Magadinoebene hat eine Stiftung seit 1998 ein altes Dörfchen wunderbar restauriert und ein lebendiges Zentrum mit Jugi, Restaurant und Konferenzzentrum geschaffen. Nach einem feinen Tessiner Mittagessen hat uns der Zentrumsleiter die ganze Anlage auf einem Rundgang gezeigt und erklärt.

Es waren sehr interessante Tage in der Hauptstadt des Tessins, und mit viel neuem «historischen Gepäck» fuhren wir am Samstagabend wieder Richtung Norden zurück.

Martin Hagi war Geschichtslehrer an der Sekundarschule Aarberg/BE. Er engagiert sich in der Gewerkschaft «Bildung Bern» und der SP.

**Generalversammlung des Vereins Schweizerischer Geschichtslehrerinnen und -lehrer
Assemblée annuelle de la Société Suisse des Professeurs d'Histoire
Assemblea annuale della Società Svizzera delle/degli Insegnanti di Storia**

Bellinzona, 12.11. 2021

**Generalversammlung des Vereins Schweizerischer Geschichtslehrer*innen
Casa del Popolo in Bellinzona, 12.11.2021, 18.00-20.00h**

Teilnehmende:

Bär Jeannette, Holenstein Markus, Lamm Sebastian, Pryde Martin, Schönherr Valentin, Zunzer Daniela
(Vorstand VSGS)

Bott Sebastian, De Pizzol Eric, Fuchs Karin, Hagi Martin, Lippuner Sabine, Peter Kerstin,
Schneggenburger Xaver, Spörri Myriam, Vazquez Pau, Binaghi Maurizio

1. Genehmigung der Traktandenliste

Genehmigung ohne Gegenstimme.

2. Protokoll der GV vom 6.11.2020 (per ZOOM)

Genehmigung ohne Gegenstimme.

3. Rechnung 2020/21 und Budget 2021/22

Sebastian Lamm erläutert die Jahresrechnung und das Budget.

Ausgaben: Die Ausgaben für das Bulletin 2020 fehlen in diesem Jahr, da sie schon in der letzten Jahresrechnung aufgeführt worden waren. Neu ist die Entschädigung für das Präsidium, die an der letzten GV genehmigt worden war. In die Rechnung 2020/21 fällt sowohl die Entschädigung für das Jahr 2020 als auch für das Jahr 2021, was zu einem leichten Ertragsminus in der Rechnung geführt hat
Einnahmen: Die VSGS-Mitgliederbeiträge belaufen sich auf jährlich ca. 6000 Franken. Wegen der Mitgliederbeitragserhöhung von 25 auf 45 Franken kann von einem Anstieg dieses Betrags im nächsten Rechnungsjahr ausgegangen werden.

Die Jahresrechnung wird ohne Gegenstimme genehmigt.

Der Vorstand wird entlastet und dem Kassier Sebastian Lamm gedankt.

4. Jahresbericht des Vorstands 2020/21

Martin Pryde erläutert den Jahresbericht. Erfreulicherweise gibt es seit langem wieder einen leichten Anstieg der Mitgliederzahlen. Leider sind aber nur wenige Geschichtslehrpersonen aus der Romandie und dem Tessin Mitglied im VSGS. Angestrebt wird eine grössere Bekanntheit des Vereins in der lateinischen Schweiz. Maurizio Binaghi (Präsident ATIS) bemerkt in diesem Zusammenhang, dass der VSGS durch den Reformprozess bei den Lehrpersonen im Tessin bekannter geworden sei.

Als fruchtbar hat sich die Zusammenarbeit mit der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte (SGG) erwiesen. Der VSGS zeigt sich zudem erfreut über die von der SGG angestossene und im September 2021 erfolgte Gründung einer Parlamentarischen Gruppe Geschichte.

5. Stand und Entwicklung der MAR/RLP-Revision

Martin Pryde orientiert über den Stand und die Entwicklung der MAR/RLP-Revision: Im Juni 2021 fand in Luzern ein vom VSGS organisiertes Treffen der Arbeitsgruppe RLP Geschichte mit interessierten Geschichtslehrpersonen statt, welches Gelegenheit gab für einen ergebnissen Austausch über den von der Arbeitsgruppe erstellen Entwurf des neuen RLP Geschichte. Es zeigte sich, dass dieser bei einem überwiegenden Teil der Geschichtslehrpersonen auf grosse Zustimmung stiess.

Karin Fuchs, Mitglied der Arbeitsgruppe RLP Geschichte, informiert über weitere Austauschkanäle zwischen Didaktiker*innen und Lehrpersonen, sowohl in der Deutsch- wie auch der Westschweiz, in deren Anschluss die AG RLP Geschichte einige Überarbeitungen gemacht hat. Weitere Rückmeldungen werden von der Arbeitsgruppe laufend verarbeitet.

Für den weiteren Verlauf der MAR/RLP-Revision wurden von der Projektgruppe organisatorische Änderungen vorgenommen, so dass nun neu, statt eines parallelen Vorgehens, zuerst die MAR und dann der RLP weiter erarbeitet werden sollen. Bei einem weitgehend unklaren Zeitplan muss mit kurzen Vernehmlassungsfristen gerechnet werden, weshalb eine gute Koordination der Rückmeldungen der einzelnen Fachschaften über den VSGS umso wichtiger ist.

6. Antrag für die Entlastung ausserordentlicher Tätigkeiten

Der Vorstand stellt den Antrag, dass Vorstandsmitglieder ausserordentliche Arbeiten festhalten und bei der GV eine Entlastung beantragen können, über welche diese dann entscheidet.

Der Antrag wird ohne Gegenstimme (bei einer Enthaltung) angenommen.

7. Verabschiedung Daniela Zunzer

Wegen beruflicher Neuausrichtung verlässt Daniela Zunzer nach intensiven Jahren den VSGS-Vorstand. Markus Holenstein verdankt die grosse Arbeit von Daniela Zunzer für den VSGS als Vorstandsmitglied und Vereinspräsidentin.

8. Bulletin 2021/2022

Im Bulletin 2021 erschienen zum ersten Mal Beiträge, die nicht auf Deutsch verfasst waren und sehr grossen Anklang fanden. Auch zukünftig sollen die Bulletins daher mehrsprachig weitergeführt werden. Valentin Schönherr verweist darauf, dass uns für das Bulletin 2021 vom Luzerner Museum Bourbaki-Panorama umfangreiche Originalquellen zur Verfügung gestellt wurden, die wir als Erstdruck bringen. Martin Hagi spricht ein Kompliment an Valentin Schönherr, zuständig für die Redaktion des Bulletins, für dessen wertvolle Arbeit im Zusammenhang mit dem Bulletin aus.

Valentin Schönherr schlägt vor, sich für die nächsten Jahre bei der Themensuche an den zahlreich anstehenden Jahrestagen zu orientieren. Mögliches Thema für 2022 wäre «100 Jahre Sowjetunion» (v.a. im Hinblick auf das Verhältnis Russlands mit seinen Nachbarländern/Teilrepubliken). Für 2023 bietet sich der 100. Jahrestag des Vertrags von Lausanne als Thema an. Valentin Schönherr bemerkt, dass er immer offen für potentielle Autor*innen, Themen und Unterrichtsideen sei. Karin Fuchs schlägt vor, das Bulletin über eine pdf-Version den Studierenden im Lehramt für Geschichte zu verteilen und auf diese Weise den Verein unter zukünftigen Geschichtslehrpersonen bekannter zu machen.

9. Varia

Weiterbildungen: Markus Holenstein ist offen für Wünsche bezüglich Weiterbildungen. Valentin Schönherr regt an, im Hinblick auf die Präsidentschaftswahl im Mai 2022 eine Weiterbildung zur politischen Aktualität in Frankreich zu organisieren.

Sabine Lippuner stellt ein neues Gefäss zur Vernetzung der Geschichtslehrpersonen im Kanton Zürich vor, das im Aufbau begriffen ist. Der VSGS hält fest, dass kantonale Fachverbände als Ansprechpartner sehr hilfreich für seine Arbeit sind.

Martin Pryde und Eric De Pizzol weisen auf den Aktionsplan des Bundes aus dem Jahr 2017 zur «Bekämpfung von Radikalisierung und Rassismus» hin, in dessen Rahmen sie bei der Schaffhauser Regierung einen Antrag für die Finanzierung der Vernetzung von Lehrpersonen im Bereich der politischen Bildung auf allen Schulstufen gestellt haben.

Protokoll: Jeannette Bär

Zurich, 27 septembre 2022

Rapport annuel du comité 2021/22

1. Membres

L'effectif de membres de la SSPH s'élevait en septembre 2022 à 269 membres et a légèrement augmenté en comparaison aux années précédentes. Nous sommes heureux d'avoir pu maintenir la tendance positive de l'année passée. Cette évolution a certainement été influencée par les processus liés à la réforme gymnasiale actuelle. La Suisse romande et le Tessin sont toutefois clairement sous-représentés.

2. Comité

Dans l'année associative 2021/2022, le comité de la SSPH était composé de Jeannette Bär, Markus Holenstein, Sebastian Lamm (caissier), Martin Pryde (président) et Valentin Schönherr (vice-président). Le comité s'est réuni les 10.03.22, 09.06.22 et 29.09.22 (par Zoom) et il a été fortement soutenu par Martin Hagi qui a organisé l'excursion et l'AG.

3. Activités et perspectives

EVGM

Cette année encore, la thématique de la réforme gymnasiale EVGM a dominé. Alors que l'année passée, l'accent était mis sur la collaboration avec les disciplines transversales (éducation à la citoyenneté), nous nous sommes concentrés cet été sur le processus de consultation sur la réforme RRM. Dans cette consultation, nous nous sommes particulièrement engagés pour l'augmentation de la dotation minimale dans le domaine des SHS. La dotation minimale aura un effet direct sur le nombre de leçons annuelles à disposition des disciplines fondamentales du domaine des SHS. Nous nous réjouissons que notre souhait de faire de l'histoire/géographie une option spécifique ait été repris dans le projet mis en consultation et nous nous engageons fortement pour qu'une telle option spécifique existe au niveau national. Nous nous engageons également pour que l'éducation à la citoyenneté dispose d'un enseignement concret d'un pourcent du temps d'enseignement afin que cette branche soit enfin renforcée. Dans ce contexte, nous travaillons avec le ZemCes sur des contenus d'enseignement concrets et des possibilités de mise en œuvre. Comme la consultation est encore en cours, nous ne savons pas ce qui figurera dans la version définitive de la RRM.

Cette année aussi, la SSH nous a fortement soutenus et nous avons envoyé des déclarations communes et des retours rapides par newsletter. Nous sommes extrêmement heureux que la fondation d'un groupe parlementaire sous la direction de la conseillère nationale Nadine Masshardt (PS/BE) et du conseiller aux États Jakob Stark (UDC/TG) ait abouti. Après deux premières rencontres à Berne, il est clair que les deux parlementaires veulent s'engager au niveau national pour nos préoccupations dans le processus de réforme.

Nous nous réjouissons également de la création en juin 2022 de l'association du personnel

enseignant en histoire de Zurich (Verein Zürcher Geschichtslehrpersonen VZG). La SSPH entretient déjà des échanges collégiaux avec cette association. Une forte représentation cantonale est indispensable pour la mise en œuvre de la réforme.

Cette année associative a été dans l'ensemble très chargée en raison du processus de réforme. Celui-ci a entraîné de nombreuses rencontres supplémentaires, les délais de remise des prises de position étaient souvent très serrés et il restait peu de temps pour chercher activement la communication avec les membres. Le rendez-vous le plus important reste par conséquent l'excursion et l'AG, qui offriront des opportunités d'échanges.

Newsletter

Dans l'année associative 2021/2022, le comité a envoyé cinq newsletters sous forme électronique à tous les membres avec des informations sur la réforme gymnasiale EVGM et sur des formations continues actuelles et des événements ainsi que des indications sur différents matériels.

Bulletin

En octobre 2022, nous avons envoyé notre magazine annuel de membres SSPH « le bulletin » sous forme imprimée. Grâce à Valentin Schönherr, de nombreux auteurs/trices y ont rédigé des articles, ce qui a donné lieu à un bulletin très intéressant avec cette année pour thème principal « L'Union soviétique en tant qu'empire ».

Logo

Le logo de la SSPH n'est plus adapté aux standards actuels. Nous avons lancé la création d'un nouveau logo.

Site internet

Le site internet de l'association www.histomat.ch nécessite également urgemment un renouvellement complet. Son contenu et sa présentation seront retravaillés au cours de la prochaine année associative.

Signé : Martin Pryde
Président SSPH

Zürich, 27. September 2022

Jahresbericht des Vorstandes 2021/22

1. Mitglieder

Der Mitgliederbestand des VSGS ist mit 269 Mitgliedern (Stand September 2022) im Vergleich zu den Vorjahren leicht gestiegen. Es freut uns, dass wir diesen positiven Trend aus dem letzten Jahr beibehalten konnten. Ausschlaggebend dafür sind sicher die Prozesse in Zusammenhang mit der aktuellen Reform des Gymnasiums. Immer noch stark untervertreten sind dabei aber klar die Roman- die und das Tessin.

2. Vorstand

Der Vorstand des VSGS setzte sich im Vereinsjahr 2021/2022 aus Jeannette Bär, Markus Holenstein, Sebastian Lamm (Kassier), Martin Pryde (Präsident) und Valentin Schönherr (Vizepräsident) zusammen. Der Vorstand hat sich am 10.3.22, am 9.6.22 sowie am 27.9.22 (per Zoom) getroffen. Der Vorstand wurde kräftig von Martin Hagi unterstützt, welcher die Exkursion mit GV organisiert hat.

3. Aktivitäten und Ausblick

WEGM

Auch in diesem Jahr dominierte das Thema der Gymnasialreform WEGM. Nachdem im letzten Jahr vor allem die Mitarbeit bei den Transversalen Gefässen (Politische Bildung) im Fokus stand, rückte diesen Sommer der Prozess um die Vernehmlassung der MAR-Reform ins Zentrum. Wir haben uns in der Vernehmlassung vor allem dafür eingesetzt, dass die Mindestdotation im GSW-Bereich erhöht wird. Die Mindestdotation wird eine direkte Auswirkung darauf haben, wie viele Jahreslektionen für die Grundlagenfächer im GSW-Bereich zur Verfügung stehen werden. Erfreut sind wir, dass unser Antrag auf ein Schwerpunktfach GG/G in die Vernehmlassungsvorlage aufgenommen wurde und wir setzen uns stark dafür ein, dass national ein solches Schwerpunktfach auch angeboten werden kann. Ebenso setzen wir uns dafür ein, dass die Politische Bildung ein konkretes Unterrichtsgefäss von 1% der Unterrichtszeit erhält, damit diese endlich gestärkt wird. In diesem Zusammenhang arbeiten wir mit dem ZemCes an konkreten Unterrichtsinhalten und Umsetzungsmöglichkeiten. Da die Vernehmlassung aber noch läuft, ist zu diesem Zeitpunkt unklar, was in der definitiven Fassung des MAR stehen wird.

Auch in diesem Jahr wurden wir stark von der SGG unterstützt und wir haben die gemeinsamen Statements und Rückmeldungen jeweils zeitnah per Newsletter verschickt. Es freut uns ausserordentlich, dass die Gründung einer Parlamentarischen Gruppe unter der Leitung von Nationalrätin Nadine Masshardt (SP/BE) und Ständerat Jakob Stark (SVP/TG) gelungen ist. Nach den ersten beiden Treffen in Bern ist klar, dass diese sich auf nationaler Ebene für unsere Anliegen im Reformprozess einsetzen wollen.

Erfreulich ist auch, dass im Juni 2022 die Gründung des Vereins Zürcher Geschichtslehrpersonen VZG vollzogen wurde, mit dem der VSGS bereits jetzt einen kollegialen Austausch pflegt. Für die Umsetzung der Reform ist eine starke kantonale Vertretung unabdingbar. Insgesamt war es ein sehr aufwändiges Vereinsjahr, da durch den Reformprozess sehr viele zusätzliche Termine anfielen, die Zeitfristen bis zur Einreichung von Stellungnahmen meist nur sehr kurz waren und kaum Zeit bestand, um mit den Mitgliedern aktiv die Kommunikation zu suchen. Wichtigster Termin bleibt deshalb die Exkursion mit GV, um sich untereinander auszutauschen.

Newsletter

Im Vereinsjahr 2021/22 verschickte der Vorstand fünf Newsletter in elektronischer Form an alle Mitglieder mit Informationen zur Gymnasialen Reform WEGM sowie zu aktuellen Weiterbildungen, Veranstaltungen sowie Hinweisen zu verschiedenen Materialien.

Bulletin

Im Oktober 2022 verschickten wir das jährlich erscheinende VSGS-Mitgliedermagazin «Bulletin» in Papierform. Valentin Schönherr konnte dabei viele Autor*innen für die Beiträge gewinnen, so dass sich ein sehr interessantes Bulletin ergab, dieses Jahr zum Schwerpunktthema «Die Sowjetunion als Imperium».

Logo

Das Logo des VSGS genügt den heutigen Standards nicht mehr. Wir haben die Erarbeitung eines neuen Logos auf den Weg gebracht.

Homepage

Auch die Vereinshomepage www.histomat.ch bedarf dringend einer Gesamterneuerung. Wir werden diese deshalb inhaltlich und formal im kommenden Vereinsjahr überarbeiten.

Gez. Martin Pryde
Präsident VSGS

Erfolgsrechnung 2022

(per 30.09.2022)

	Ausgaben	Einnahmen
Saldovortrag 2021		30'506.20
Bulletin	3'656.70	
Euroclio	253.05	
Histomat	165.40	
Entschädigung/ Präsidium	4'000.00	
VSGs-Mitgliederbeiträge /SGG		12'375.00
GV 21/ Vorstand	1'190.40	
Kontoführung	16.10	0.00
	<hr/>	<hr/>
	9'281.65	42'881.20
Saldovortrag 22		33'599.55
Ertragsplus 2022		3'093.35
Voraussichtliche Kosten bis Ende Dez. 2022		
GV 2022 Raummiete, Spesen		2'000.00
Bulletin 2022		4'000.00
voraussichtl. Ertragsminus 2022		-2'906.65

St. Gallen, 30. September 2022

Kassier VSGS (Sebastian Lamm)

Impressum:

Verein Schweizerischer GeschichtslehrerInnen und -lehrer VSGS

www.histomat.ch

Kontakt: info@histomat.ch

Redaktionsschluss: 13. Oktober 2022

Druck: Publikation Digital, Brugg (www.publikation-digital.ch)

Redaktion: Valentin Schönherr, valentin.schoenherr@mng.ch

Titelbild: Ansichtspostkarte von Kramatorsk, Donbass, Ukraine, aus sowjetischer Zeit. In der Mitte die 1957 errichtete Lenin-Statue, links ein Wohnblock, rechts eine Kinderpoliklinik. Beschriftung links in ukrainischer, rechts in russischer Sprache.
Umschlagrückseite: Der Sturz der Lenin-Statue in Kramatorsk, 17. April 2015 (Konstantin Brizhnichenko, wikicommons)



Sturz der Lenin-Statue in Kramatorsk, Ukraine. 17. April 2015